

Sur l'océan de nos âges

Françoise Pirart

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



Françoise Pirart

Sur l'océan de nos âges

ÉDITIONS LUCE WILQUIN



Françoise Pirart

Sur l'océan de nos âges

ÉDITIONS LUCE WILQUIN

DU MÊME AUTEUR :

La croix de Saint-Vairant, roman, Pré-aux-Sources-Bernard Gilson, 1992
Le rêve est une seconde vie, roman, Pré-aux-Sources-Bernard Gilson, 1993

Le décret du 2 mars, roman, Luce Wilquin, 1994

L'oreiller, nouvelles, Luce Wilquin, 1995

Les uns avec leur amour, les autres avec leur haine, roman,
Luce Wilquin, 1997 (Prix Hubert Krains 1994)

La Grinche, roman, Pré-aux-Sources-Bernard Gilson, 1998 ;
rééd. MEO, 1999 (Prix Gauchez-Philippot 2000)

Mes grandvoyages à travers le vaste monde et les atmosphères qui l'entourent,
roman, Luce Wilquin, 2000

La valse du Pont suspendu, roman, Ancrage. 2001
(Prix Marguerite van de Wiele 2002)

La fortune des Sans Avoir, roman, La Renaissance du Livre 2004
Le Grand Miroir-Luc Pire, 2005 (Prix de la Bibliothèque centrale du
Hainaut 2005, Prix Alex Pasquier du roman historique 2009)

La nuit de Sala, roman, Arléa, 2006

Le trois-mâts de Sébastien, récit pour enfants, Averbode, 2006

Le chapeau de Monsieur Prune, album pour enfants, Delphi, 2008

Simon, l'enfant du 20^e convoi, roman pour adolescents,
Éditions Milan, 2008

(Prix du roman historique jeunesse de Blois 2009)

Un acte de faiblesse, nouvelles, Luce Wilquin, 2010

Sans nul espoir de vous revoir, roman, Luce Wilquin, 2012

www.francoisepirart.be

SUR L'OCÉAN DE NOS ÂGES

FRANÇOISE PIRART

SUR L'OCÉAN
DE NOS ÂGES

roman

ÉDITIONS LUCE WILQUIN

Photo de couverture : Boris Pasmonkov

© Éditions Luce Wilquin, octobre 2013
www.wilquin.com



FÉDÉRATION
WALLONIE-BRUXELLES

Avec le soutien de la Fédération Wallonie-Bruxelles

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés
pour tous pays

TABLE DES MATIÈRES

Couverture

Auteur

Titre

Droit d'auteur

CHAPITRE 1

CHAPITRE 2

Quatrième de couverture

*Ainsi, toujours poussés vers de nouveaux rivages,
Dans la nuit éternelle emportés sans retour,
Ne pourrons-nous jamais sur l'océan des âges
Jeter l'ancre un seul jour*

LAMARTINE, *Le lac*

CHAPITRE 1

LES RESTES DE MOI S'EN VONT. Mon armoire n'est plus celle d'avant. Il y a deux mystères à explorer : que sont devenus mon secrétaire en acajou et mon abat-jour bleu à festons jaunes ?

Je ne sais pas ce qu'on me veut. Aujourd'hui, j'ai été emmenée par ceux-là. L'un, grand et fort, était plutôt beau garçon, il aurait pu me plaire. Croit-on que je puisse regarder un homme sans le voir comme tel ? Sous sa blouse blanche (ils en ont tous), il devait avoir un torse musclé qui prête à tous les désirs, des jambes longues et bien faites, des pieds d'homme préhistorique. Ah ! je disais toujours à Albert qu'il avait des pieds d'homme préhistorique !

On m'emporte, je suis devenue une toute petite chose qui glisse entre leurs doigts. Je glisse et je me tais. De toute façon, on ne m'écoute pas. La fois passée – hier ? avant-hier ? –, j'ai demandé pourquoi j'étais ici. On m'a répondu que c'était pour mon bien. Que pour moi, il n'y avait pas d'autre solution étant donné mon âge.

Je suis stupéfaite. On parle de mon âge, mais on ne me pose aucune question précise à ce sujet. Certes, j'avoue ne plus être une jeunette, mais quand même... Questionner une femme sur un sujet aussi délicat est très souvent indélicat.

Au fil des jours, je ne m'interroge plus beaucoup. Les questions essentielles (où est mon secrétaire en acajou ? où est mon abat-jour bleu à festons jaunes ?) ont cessé de me tracasser. Les parties de cartes avec d'autres dames et messieurs effacent mes tourments. Dès cinq heures et demie, nos tournois enflammés sont interrompus par le sacro-saint café. Un breuvage insipide dans lequel fondent les tartines. Cette chose infecte est notre dernier repas avant le coucher.

M'allonger, fermer les yeux, m'engloutir dans le sommeil. Qu'ont-ils fait de moi ?

La nuit, je pense à ceux-là qui me laissent ici. Savent-ils ? Peuvent-

ils seulement deviner combien, en cet endroit étrange, tout me semble biscornu, baveux, flagorneur et mistouflette ? Je sais... JE SAIS – ne me contredisez pas – que ceux-là m'ont souvent raillée parce que je parlais d'une drôle de façon. Abrutis, va ! Ignorants !

On me réveille à six heures trente. On me laisse « vaquer à mes occupations ». Je me nettoie davantage que je ne me lave. Les bains délicieux aux mousses abondantes qui dégageaient des vapeurs sublimes me sont désormais interdits. Je me souviens des bulles qui roulaient sur ma peau et se frayaient un chemin vers mon intimité. Et de ma toison recouverte d'écume blanche. Les mystères de mon corps... Certains l'ont aimé, le savez-vous ? Oui, je parle comme une dame. Et alors ?

À présent, j'en suis réduite à un gant de toilette et un morceau de savon. La fois passée, j'ai empoigné mon pied gauche pour le poser sur le lavabo. Mon équilibre précaire m'a fait chavirer. La cuvette est placée beaucoup trop haut. Je n'ai pu y parvenir. C'est de leur faute, après tout ! Pourquoi l'a-t-on mise à une telle distance du sol ? Me prend-on pour une danseuse étoile ? Ne pensez-vous pas que cela en devient parfaitement risible ?

Je me plaindrai à la direction.

Le petit-déjeuner. Le café tiède. J'y trempe mon pain. Je ne regarde personne, mais ils sont tous là, bavotant, crachotant, dégoutants. Quand me laissera-t-on seule ?

Mais on s'habitue au pire, la corvée devient banale. Si elle ne m'était plus imposée, elle viendrait à me manquer.

On m'a dit que j'étais vieille.

On *me dit* que je suis vieille. Aujourd'hui ! Mais c'est faux ! Certes, et grand bien leur fasse, il y a des vieilles autour de moi. Ne pas confondre, s'il vous plaît.

Une tache sur ma robe. Je dois la nettoyer. La tache grandit. Je frotte avec de l'eau. Une rivière, un fleuve... On me prend, on me déshabille, je suis nue. Une autre robe par-dessus moi. Et puis, assise dans mon fauteuil – mais ce n'est pas le mien, ne croyez pas ! (parce que *mon* fauteuil, on a promis de me le rendre) –, je regarde les dessins du tissu. D'affreuses cerises mauves sur fond rose ! Je tire les manches, elles résistent ! J'agrippe le bas de la monstrueuse chose qui m'emprisonne, je déchire, je mords l'étoffe traîtresse. Ça y est, je respire, je suis sauvée.

On va revenir, crier. Comme l'institutrice quand j'avais six ans. La menace plane comme un corbeau, la voix furieuse gronde, hurle déjà. Des deux doigts, je me bouche les oreilles. Je n'entends plus.

Ce matin, j'ai découpé des images que j'ai collées dans un cadre.

Les couleurs sont joyeuses : du rouge, du jaune, du bleu. Du bleu comme mon abat-jour. Tiens ? Je l'avais tout à fait oublié, celui-là ! On m'a dit : « Bravo, Madame Somers ! » On avait l'air satisfait. Un rayon de soleil qui entre par la fenêtre, un sourire, des sandales qui claquent sur le sol du couloir, une voix lointaine et étouffée... que me faut-il de plus ?

Je suis fatiguée.

Aujourd'hui est un grand jour. On m'a mis ma plus belle robe. Il paraît que c'est ma fête. Je suis très vieille. Une vie bien remplie, ont-ils dit. Carabistouille ! Les sots ! Les inconscients ! Leurs visages étaient penchés vers le mien. Quelle mauvaise haleine ils ont ! Un petit monsieur moustachu devant lequel tous faisaient des courbettes s'est approché. Il m'a félicitée de ma bonne mine. J'ai entendu quelqu'un l'appeler « Monsieur le Directeur ». Ses yeux étaient vitreux, un vrai poisson d'aquarium. Il avait le teint jaunâtre et bilieux. Le pauvre ! On lui donnerait du jus de carottes qu'il retrouverait au moins des couleurs ! Du jus de carottes et une bonne cuillerée d'huile de foie de morue. Ma mère connaissait les remèdes. Dès que ma sœur et moi commencions à nous plaindre, la cuillère bien remplie s'agitait devant nous. « Un coup pour fille, un coup pour maman », disait notre mère. Elle se tournait de côté en faisant semblant d'avaler... Un point à l'envers, un point à l'endroit. C'est difficile de tricoter. Mes yeux las confondent les mailles, mes doigts ont la bougeotte et courent tout seuls sur les aiguilles. Un point à l'envers, un point à l'endroit. Voilà ce que disait le docteur chez qui j'étais allée me faire recoudre le genou, le jour où je suis tombée dans la rue. J'avais du sang partout. Je devais avoir... Quel âge ? Je ne sais plus, tout ça est si loin...

Ce midi, j'étais assise en face d'une personne que je ne connais pas. Elle a parlé de son diabète, de ses insomnies. Elle babelait tellement qu'elle s'est étranglée avec la soupe. Pleurnicharde, radoteuse ! « ... Chronique... Rien à faire ! », que je lui ai dit. Puis, pour moi-même, j'ai murmuré : « Hypocondriaque, va ! »

Une bonne chope. Ça me manque. Avant, quand je tenais le café, j'aimais en boire une, le samedi.

On nous a servi de l'eau tiède dans des tasses. Il paraît que c'était du café. J'ai dit : « Qu'est-ce cela ? » On ne m'a pas répondu. Du manche de la cuillère, j'ai frappé la table à plusieurs reprises, de plus en plus fort. La vieille assise en face de moi, une certaine madame Perruchon, m'a fait une grimace. Je l'ai fusillée du regard ! J'aime

cette expression : « fusiller du regard ». Puis, un autre vieux, à ma gauche, s'est mis lui aussi à taper sa cuillère contre la table. D'autres nous ont imités. Une vraie fanfare ! Il y a longtemps que je ne m'étais plus amusée à ce point.

La nuit, Albert vient me visiter. Je le vois devant moi, en uniforme de soldat, tel qu'il m'est apparu avant son départ. Nous étions sur le quai de la gare. J'étais fière de lui. Je me serrais à ses côtés. D'autres femmes accompagnaient aussi leur mari. Quand le convoi s'est ébranlé, elles ont agité de petits drapeaux en criant « Vive la Belgique ! ». Savaient-elles que beaucoup ne reverraient pas ceux qu'elles venaient d'embrasser ? Albert, lui, est revenu, avec une jambe en moins. Et un caractère de cochon. Par bonheur, il y avait le café, je voyais d'autres gens.

Le café, c'était ma fierté. Une salle magnifique, un comptoir imitation acajou, de jolies petites tables que je frottais pour qu'elles brillent, des lampes partout et même un lustre. Ça fait bizarre, un lustre dans un café. Mais il appartenait à ma mère, et je ne savais pas où le mettre. Le soir du Nouvel An, on dansait. Pendant les terribles années, les femmes valsaient entre elles ; moi, derrière le comptoir, j'adorais les voir tourbillonner. Quand les hommes sont revenus de leurs tristes histoires, ils ont recommencé à fréquenter mon café. Mais leur cœur avait changé. Ils parlaient avec gravité, et l'ivresse les faisait pleurer plutôt que rire. Combien sont-ils à qui j'ai dû essuyer les yeux ! Et à qui j'ai dit des gentilleses ! Parfois, le silence valait mieux. Une main sur l'épaule, ça suffit.

Si je salis encore ma robe, je serai punie. Je n'aurai plus le droit de regarder la télé à quatre heures. Biscatouille ! Et on croit me faire peur ?

C'est très ennuyeux. Je ne me souviens plus du tout qui m'a amenée en cet endroit. Il s'appelle *Le Doux Repos*. De repos je n'aurai point tant que madame Vanderlinden continuera à hurler tous les soirs à dix heures. Elle est remontée comme une horloge. Madame Vanderlinden est ma voisine. J'en viens à penser qu'elle n'a plus toute sa raison. « Ils vont venir ! glapit-elle. Ils vont venir ! Au secours... ! » Un tel tapage à une heure si tardive m'insupporte. L'extinction des feux devrait être respectée par tout le monde.

À ce propos... Qui est « tout le monde » ? Je me le demande. Je commence à avoir certains doutes. Aurait-on eu le culot de me placer dans une maison de retraite ?

Soit. Mais pourquoi ? Et qui ?

Le jeu de cartes m'ennuie. Mes compagnons sont mauvais perdants.

Et qu'est-ce qu'ils jouent mal ! Pour passer le temps, je triche. Je cache mon as de carreau sous la toile cirée de la table ou dans la manche de ma robe. On a fini par me rendre la mienne. J'avais tellement abîmé l'autre – ce torchon à cerises mauves sur fond rose – qu'on me l'a confisquée pour toujours. Si on m'habille de nouveau d'une robe qui ne m'appartient pas, je m'enfuirai.

Je marche dans le couloir. Je dépasse une charrette. Ici, on appelle ça « chaise roulante ». Monsieur Maurice... Encore une autre charrette – hue da ! – d'une vieille que je n'ai jamais vue. Il y a tellement de vieux ici qu'on les confond tous. Je pose bien mes pieds, à plat sur le sol. Ma main droite est prête à prendre appui sur le mur. On ne sait jamais... Et si on me poussait ? Si je tombais de nouveau ? Les gens sont si maladroits !

Deux tranches de pain blanc à la croûte jaunâtre et molle. Au milieu, une tranche de fromage et un peu de beurre. Du beurre ? Que non, de la margarine ! Je trempe la tartine dans la tasse de café. Elle s'échappe de mes doigts. Je récupère les morceaux dans le liquide déjà froid. Je n'ai plus faim.

Et pourtant, en quittant la salle, mon estomac grogne. Par chance, j'ai gardé quelques gâteaux secs. J'ouvre l'armoire. Je regarde bien. C'est difficile de se pencher. Mon nez pique vers l'avant. Ma tête tourne. Rien ne va plus. Je reprends mes esprits. L'armoire... L'armoire ne contient plus les biscuits qui auraient satisfait ma petite faim. Il y a là, bien rangées, quelques enveloppes et une paire de lunettes à monture d'écaille. Je mets les lunettes. Tiens... J'y vois beaucoup plus clair ! Puis soudain, une grosse voix dans mon dos gronde : « Eh bien, Madame Somers, on s'est de nouveau trompée de chambre ? »

Mes biscuits secs ont vraiment disparu, et je n'ai rien inventé. J'en ferai part à la direction. Au petit moustachu qui a le teint jaunâtre et qui ferait bien d'avaler un bon jus de carottes.

On meurt beaucoup, ici.

C'EST N'ÉTAIT QU'UNE AVENTURE COMME UNE AUTRE. Lara avait du temps à perdre, tellement de temps. Et les doigts mous. Pour une pianiste, quelle misère... Les doigts mous ! Peut-on imaginer ce que représentent ces petits morceaux de chair et d'os ?

Mollesse du corps, de l'esprit, de l'âme... Devant vous, il y a une pianiste brillante, étincelante. On entend sa musique, on ferme les yeux, on rêve de nuits sans fin, d'aventures, d'amours – un seul amour –, d'une vie inconcevable, hors des murs. Pourtant, la vôtre est bien enclose, prisonnière de ses démons.

À onze ans, Lara s'est tuée. A du moins essayé. Son père l'a trouvée sur la route. Il paraît qu'elle ne respirait plus. Son cœur était mort. Son âme était morte. Autour de son corps inerte, il y avait quantité de gens. Ils criaient « Lara, Lara... » Et elle s'est réveillée. Des années plus tard, quand elle avait dix-sept ans, d'autres sont arrivés, et ils l'ont emmenée dans leur monde doux et confortable. Un monde blanc d'uniformes et de sourires, de gestes et de silences. Sans une seule note. Ça, elle l'a tout de suite remarqué. Combien de temps est-elle restée là ? Elle ne sait plus. Tout est confus. La seule image précise qu'elle garde de son séjour dans ce paradis blanc, devenu très vite enfer, est qu'on l'obligeait à manger, comme les autres femmes dont elle partageait la réclusion. Le temps réel avait cessé d'exister, pour elles toutes, comme pour Lara. Pourtant, un jour, quelqu'un a poussé la porte qui ne grinçait même pas – une porte silencieuse à mourir –, Lara est sortie, et son père était là ; il l'a prise dans ses bras, doux et confortables, pour la ramener à la maison. Il l'a installée devant le piano, dont les touches étaient blanches et molles. Elle y a posé les doigts, puis la joue, et elle s'est endormie.

Treize années ont passé. Lara a trente ans. Elle n'est plus l'adolescente malade, bourrée de médicaments, dont les crises se répétaient et qui avait exigé que tous les miroirs de la maison soient

dissimulés. Elle n'est plus la petite pianiste prodige qui avait voulu se tuer en s'allongeant sur une route, un soir d'été.

Lara est une femme à présent. Une femme déterminée. En apparence, du moins. Parfois, il lui arrive de s'asseoir devant le piano. Elle en effleure les touches, elle croise et décroise les doigts, fredonne. Elle sait qu'elle ne jouera plus jamais, mais cela l'indiffère presque. Une carrière brillante, arrêtée par sa seule volonté.

« ALORS, MADAME SOMERS, on termine son assiette ? »

Elle est là, debout devant moi, la mère Fouettard, avec ses yeux de vache qui me transpercent. Son index est pointé vers la purée blafarde dans laquelle j'ai fait des petits pâtés avec ma cuillère.

– Madame Somers, nous allons nous fâcher !

Je baisse les yeux d'un air contrit. Quand me fichera-t-on la paix ?

La pièce où l'on mange a des allures de fête. Un sapin de Noël démesuré est posé dans un coin. Ses épines en plastique sont saupoudrées de fausse neige. Des boules rouges et dorées pendent de tous côtés. Les guirlandes électriques clignotent. Une étoile argentée coiffe le sommet du conifère. Si quelqu'un a le malheur de s'aventurer dans les parages de l'arbre, à un endroit précis entre la plus grosse des boules rouges et un panier sur lequel sont disposés les cadeaux, une musique se déclenche aussitôt et des cloches se mettent à tonitruer. Les paquets cadeaux ne contiennent rien. Je le sais. Tout ceci est parfaitement ridicule et crapahutoire ! Je sais... JE SAIS – ne me contredisez pas – que cette mascarade a pour seul but de nous faire croire que nous vivons encore.

Je baisse les yeux vers mes pâtés de purée. Je pousse un grand soupir désolé. L'assiette disparaît enfin, emportée par la mère Fouettard. Avant, je disais « non ». Depuis lors, j'ai compris une chose essentielle : il ne faut jamais dire non.

Je me lève de ma chaise en m'appuyant à la table. Ce n'est pas facile de se remettre sur ses pieds. Le sol bouge sous mes pas. Je regarde ma main posée devant moi, celle d'une vieille : les veines sont des ruisseaux, les doigts des branches tordues, les ongles des galets jaunes, et la peau une carte géographique striée de chemins. Cette chose laide et bizarre ne peut m'appartenir.

J'empoigne l'autre chose laide et bizarre qu'on m'a apportée pas plus tard qu'hier. Je la pousse devant moi et avance à petits pas. Agrippée aux poignées, je contourne les tables de manière à ne pas passer entre la grosse boule rouge du conifère costumé et le panier aux faux cadeaux. Opération réussie. Les cloches restent silencieuses.

Le couloir. Les murs couleur purée, les portes, les lits derrière les portes, une odeur âcre qui me monte à la gorge quand je passe devant le chariot où s'entasse le linge sale. Un autre chariot avec les thermos de café, les tasses et, derrière, à peine visible, la petite Sabine, avec son tablier blanc et ses galoches. Je l'aime bien, celle-là. Elle a le regard frais et les joues roses. Elle se penche vers mon oreille, murmure :

– Vous allez bien, Antonine ?

Je hoche la tête. C'est bon d'entendre mon prénom.

– Vous êtes contente de votre déambulateur ?

Je hoche encore la tête. C'est vrai que je suis contente. Cet étrange appareil à roulettes a un côté rassurant. Si je m'y accroche bien, je ne tomberai pas. Il glisse sur le sol en m'entraînant doucement. Je marche sur l'eau comme Jésus.

Première à droite. J'amorce mon tournant avec brio. Attention ! Plus loin, j'aperçois une mare, un lac. Je m'arrête. J'attends. Une femme arrive avec une serpillière. Je continue ma prudente progression. Le sol mouillé est traître. Encore quarante-huit pas, et je serai devant ma porte.

Dernière porte avant mon chez-moi. Celle de madame Vanderlinden. Silence. Si elle entend mes pas, elle va hurler : « Ils vont venir, ils vont venir ! Au secours ! » Par l'entrebâillement, j'aperçois un de ses pieds, une pantoufle rose et le bas de sa robe de chambre. Je guette. La pantoufle est immobile. Au-dessus du bas nylon en accordéon surgit un genou pointu. Je déplace le déambulateur de quelques centimètres, le suit, le déplace encore et avance jusqu'à ma porte.

Lorsque commence la nuit, c'est-à-dire à six heures trente précises, après le dîner, je reste dans mon lit, les yeux fixés au plafond, les mains posées sur mon estomac. J'ai faim. Je pense à madame Vanderlinden. J'attends avec impatience l'heure où elle va se mettre à vociférer. L'horloge posée sur ma table de nuit marque sept heures. Encore trois heures. Mistouflette ! Il ne faut pas que je m'endorme ! Je *dois* rester éveillée pour entendre madame Vanderlinden. Sa pantoufle anormalement immobile et son silence m'effraient. Ce n'est pas normal.

Que s'est-il passé ? J'ai dû m'assoupir. Quel dommage ! Je m'en veux. Le lendemain matin, quand je passe devant la porte de madame Vanderlinden, le lit est vide, le fauteuil aussi. Où est-elle ? Je questionne. On ne me répond pas. On hausse les épaules. On me demande d'une voix perçante : « Tu as bien fait ton petit popo, Madame Somers ? » Oui, rassurez-vous, madame Somers a bien fait son petit popo. Et ce n'est pas une raison pour la tutoyer ! Sabine ne

l'aurait jamais fait. J'insiste : « Et madame Vanderlinden, pourquoi n'est-elle pas chez elle ? Où est-elle ? Montrez-la-moi ! » On me tourne le dos, on m'ignore.

Mais moi, je sais. Je sais où est madame Vanderlinden. Et je sais aussi où est l'autre dame qui habitait avec moi avant. Biscatouille ! Qu'on ne me prenne pas pour une idiote !

Voilà déjà un mystère résolu. Il en reste deux autres : où est mon secrétaire en acajou et où est mon abat-jour bleu à festons jaunes ?

C E N'ÉTAIT QU'UNE AVENTURE COMME UNE AUTRE. Pourtant, quand Lara Segalan poussa la porte du *Doux Repos*, elle se sentit étrangement oppressée. Il était encore temps de renoncer. Personne ne la connaissait, ici.

Elle demanda son chemin à une aide-soignante qui amenait le chariot des repas. Le bureau du directeur se trouvait au fond du premier couloir à droite, après l'ascenseur. Les murs étaient d'un jaune pisseux, comme le plafond et la porte de l'ascenseur. Aucune décoration, rien que du fonctionnel.

Le bureau du directeur était tout aussi lugubre.

– Vous êtes... Madame Segalan ? C'est bien cela ? fit un petit homme à moustache en s'effaçant devant Lara.

Il était vêtu d'un pantalon sombre et d'un blouson de cuir.

– Oui.

– On m'a dit que vous souhaitiez me parler. Vous avez un parent ici ?

– Non, dit Lara en s'asseyant.

Elle toussota. Le directeur la regardait avec insistance. Il lissait sa moustache. Son teint était bilieux. Il devait fumer trop. D'ailleurs, le bureau sentait le tabac froid.

– Voilà, se lança-t-elle. Ma démarche vous paraîtra peut-être inhabituelle, mais...

Elle se mit à tout expliquer : son projet de venir visiter régulièrement une personne âgée trop eseuulée, son désir de faire du bien à quelqu'un, sans contrepartie, à titre bénévole. Embarrassée par le silence du directeur, elle s'embrouillait dans ses propos.

– Nous avons ici cent vingt-quatre lits, dit-il d'un ton impersonnel.

Et, comme elle paraissait ne pas comprendre :

– Cent vingt-quatre lits, c'est-à-dire cent vingt-quatre pensionnaires. Cinquante-huit valides au rez-de-chaussée, trente-neuf semi-valides au premier et vingt-sept grabataires au deuxième. Parmi

les grabataires, plusieurs sont atteints de démence sénile. J'imagine que ceux-là ne vous intéressent pas ?

Il y eut un silence. Lara croisa et décroisa les doigts. Le directeur compulsa des fiches.

– Pour les valides, je ne vois que deux résidents susceptibles de recevoir vos visites, car ils n'en ont presque jamais. Monsieur Octave Berlucci et madame Georgette Aerts. Ah... Il y aurait peut-être madame Antonine Somers, une nonagénaire. Elle n'a plus de famille. Elle est ici depuis deux mois, car elle n'était plus capable de vivre seule. Venez, je vais vous présenter à ces trois personnes.

Lorsque Lara sortit de la maison de retraite, la rue était ensoleillée. Elle avait vu les trois pensionnaires, et son choix avait été immédiat. Elle se retourna vers *Le Doux Repos*. L'imposant bâtiment de briques rouges lui faisait face, avec ses hautes fenêtres, sa grille en fer forgé, son parterre de fleurs. Trois étages de misère humaine. Les valides, les semi-valides et les grabataires. Mais qu'y avait-il au dernier étage ?

Elle revoyait le visage de la vieille femme. Antonine Somers... Des traits durs, presque masculins, des prunelles sombres, un bon regard derrière les verres épais, un froncement de sourcil étonné à la vue de la visiteuse.

– On m'avait dit que quelqu'un allait venir, avait prononcé Antonine Somers avec un accent wallon rocailleux. Mais je m'attendais à une dame...

Lara avait souri. N'était-elle pas une « dame » ? Elle ne paraissait pas son âge, mais quand même...

La chambre était grande, grise, lugubre, nue : pas un cadre, pas une plante, rien qu'une étagère vide. Il y avait deux lits et deux fauteuils, dont l'un occupé par la vieille dame.

Lara s'était présentée : Lara Segalan, pianiste. Pianiste ? Mais l'était-elle encore, après toutes ces années sans jouer ? Antonine aussi s'était présentée : Antonine Somers, une santé de fer et une robustesse de cheval. Elle portait une robe à fleurs et des pantoufles. Assise dans son fauteuil, elle s'était mise à parler comme si elle n'avait plus ouvert la bouche depuis longtemps. Elle était veuve, depuis près de trente ans. Elle avait tenu un café. Elle lisait un peu. Elle avait montré la loupe dont elle se servait pour déchiffrer chaque mot. Son arthrose lui faisait des « trous dans les mains ». Elle n'aimait pas les plantes, ni les vraies, ni celles en plastique.

Lara avait dû interrompre la logorrhée de la vieille dame en lui promettant de revenir la voir.

Dans la rue, la chanson de Brel, *Les Vieux*, lui était revenue : *du lit à la fenêtre, puis du lit au fauteuil et puis du lit au lit...*

QUELQU'UN EST ENTRÉ CHEZ MOI, ce jour, à onze heures précises. Le petit moustachu m'avait annoncé : « Une dame viendra vous voir. » Mais il n'y avait devant moi qu'une jeune personne vêtue d'un pantalon, ce genre de chose en tissu bleu qu'ils ont tous, maintenant, comme un uniforme. Je crois que ça s'appelle *djin*, ou quelque chose comme ça. De mon temps, les femmes étaient plus coquettes.

Celle-là s'est assise en face de moi, dans le fauteuil de la morte. Elle portait un pull rouge et un pendentif en forme de point d'interrogation. Mince, le teint pâle, elle avait un regard noir qui me transperçait. Elle croisait et décroisait les jambes. Sans doute était-elle trop serrée dans son affreux *djin* ? On n'a pas idée de s'habiller comme ça !

Elle m'a dit : « Bonjour, Madame Somers. Je m'appelle Lara Segalan. »

Oui... et alors ? Qu'est-ce que ça peut me faire ? Et puis, soudain, une drôle d'idée m'a frappé l'esprit. Ce prénom et ce nom me rappelaient quelque chose...

Je n'ai pas été désagréable. J'ai même un peu montré les dents pour faire semblant de sourire. Mon dentier m'exaspère. Le matin, en m'éveillant, je le vois qui trempe dans son verre d'eau, sur la table de nuit. On dirait un poisson rouge dans son bocal. Un poisson malade, au teint couleur purée comme les murs des couloirs.

Elle a tiré sur son pull. Le petit flagorneur moustachu était sorti, nous laissant seules. Elle a dit :

– Vous avez une compagne de chambre ?

J'ai montré le fauteuil où elle était assise et lui ai répondu je ne sais plus très bien quoi. Pauvre petite... Où se croit-elle ? Elle me regardait avec des yeux bêtes. Elle a trituré ses cheveux, comme si elle voulait en arracher une mèche. Ils sont longs, un peu bouclés, châtain foncé. Ses yeux sont très sombres. Elle n'a pas l'air méchant.

Ah ! voilà, je me souviens de ma réponse au sujet du fauteuil : on meurt beaucoup ici, je lui ai dit. Bien entendu, elle n'a pu saisir mon

allusion à la femme qui habitait avec moi avant.

Elle a une drôle de manie que j'ai immédiatement remarquée. Elle tord ses doigts dans tous les sens.

Elle est restée bien longtemps. Mais je ne me suis pas embêtée. Je ne sais plus du tout ce que je lui ai raconté. Elle m'a saluée : « Au revoir, Antonine. À la semaine prochaine. Je viendrai lundi après-midi. Et tous les lundis, si vous le voulez bien. »

Pourquoi pas ?

L UNDI 3 FÉVRIER

Quelle impression bizarre devant la chambre d'Antonine... La porte est fermée et, sur l'étiquette apposée, il y a un autre nom que le sien. Serait-elle... ?

Un pensionnaire me renseigne. Elle a déménagé. Trois chambres plus loin, dans le même couloir.

Antonine m'ouvre. Un peu surprise, presque joyeuse.

Elle me fait asseoir, me raconte son déménagement dans les moindres détails. Un couple a pris sa place dans son ancienne chambre.

Je la félicite. La nouvelle chambre est jaune et ensoleillée : rien de comparable à l'autre. Il n'y a qu'un lit. Que m'avait-elle répondu, quand je l'avais questionnée la fois dernière ? « On meurt souvent, ici... » Je ne sais plus. C'était une phrase qui ressemblait à ça.

Antonine est heureuse d'être seule dans sa chambre. Depuis qu'elle est veuve, elle s'est habituée à la solitude.

Elle parle de son passé, inlassablement. Un jour, je saurai.

Lara s'interrompt, le stylo en l'air. Les premières pages du petit cahier ligné étaient déjà bien remplies. Elle entendait encore la voix rocailleuse de la vieille dame, ses expressions tantôt délicates et recherchées, tantôt presque triviales. Elle revoyait son visage dur, masculin, ses mains d'ouvrière, son très gros ventre, sa poitrine plate amputée d'un sein, ses jambes maigres et blanches, ses pieds gonflés. Le bras droit, déformé par l'ablation du sein, était beaucoup plus épais que le gauche, décharné, dont la peau tachetée de brun se tendait sur les os et les tendons. Le nez était long et large, légèrement busqué, sévère, presque méchant. La bouche l'était aussi. Derrière les lunettes aux verres épais, on distinguait des yeux sombres embrumés par l'âge. Le visage entier exprimait une sorte de dureté, et il fallait qu'Antonine se mette à parler pour qu'il s'adoucisse un peu.

Lara continua à écrire. Elle ne voulait rien omettre, pas le moindre

détail. Elle se tenait debout dans la semi-pénombre du grenier, le cahier posé sur une commode. Quand elle eut terminé, elle ouvrit un tiroir et enfouit le cahier sous une pile de linge.

Gérald rentra tard, ce soir-là. Il était rédacteur en chef d'une revue commerciale. Il embrassa Lara, lui demanda des nouvelles de sa journée. Elle esquaissa un vague sourire.

La nuit, à côté de lui, elle pensa à Antonine, au commerce de « moules et frites » que son mari et elle avaient tenu en plein centre de Bruxelles. Le mari chantait si bien qu'il attirait tous les clients. Après le « moules et frites », le couple avait acheté une boutique de bonbons. Antonine préparait la crème glacée qu'elle vendait dans un cornet ou sur une galette. Elle était tombée enceinte. Et la guerre était arrivée. Comme tant d'autres, Antonine avait fui sur les routes. Au retour, avec le nouveau-né, l'attendaient la maison dévastée et la boutique de bonbons saccagée par des pillards. Plus rien ne restait, même pas les draps. « Nous avons dû tout recommencer », avait conclu la vieille dame d'une voix tranquille. Elle avait aussi évoqué sa jeunesse. Placée en service dès l'âge de onze ans pour s'occuper des gamins de ses patrons, elle n'avait pas eu d'enfance. Plus tard, elle s'était instruite seule, par sa grande volonté.

Lara n'arrivait pas à trouver le sommeil. Elle croisait et décroisait les doigts, se retournait discrètement pour ne pas éveiller Gérald. Pourquoi la vieille dame n'avait-elle, aux murs de sa chambre, aucune photo de son mari ? La seule qu'elle semblât encore posséder se trouvait dans son carnet de mutuelle, avec d'autres papiers. Et pourquoi avait-elle fait croire à Lara qu'elle était presque aveugle et ne distinguait plus que « des araignées » alors qu'elle avait lu à haute voix le titre d'un magazine apporté par Lara ?

À l'aube, enfin, elle put s'endormir. Un cauchemar l'emporta dans lequel lui apparut Antonine décharnée et mourante.

– Sais-tu que les pensionnaires sont « rangés » par étage, selon leur état de santé ? dit-elle à Gérald au petit-déjeuner. C'est incroyable ! Antonine est au rez-de-chaussée, avec les valides. Au premier, la plupart des pensionnaires sont en chaise roulante. Au deuxième se trouvent ceux qui sont alités en permanence. Il y a là, m'a-t-elle raconté, une grande salle commune pleine de lits. Elle en parlait comme je le ferais de la pluie et du beau temps ! Elle n'avait même pas l'air d'avoir peur de s'y retrouver un jour elle-même !

Gérald avala son café brûlant et se leva de table. Grand et mince, les cheveux mi-longs cendrés, il avait une allure juvénile.

– On croirait vivre la nouvelle de Buzzati, dit-il en enfilant sa veste. Sauf que dans l'établissement qu'il décrit, c'est le contraire : plus on descend d'étage, plus on se rapproche de la mort.

Quand il fut parti, Lara demeura assise, les coudes posés sur la table, la tête dans les mains. Gérald ne la comprenait pas. Pour lui, l'idée de rendre visite régulièrement à une inconnue n'était qu'une manière de se rassurer sur son sens de la générosité, de l'altruisme, de l'abnégation. Entre le don de soi et le don pour soi, il n'y a qu'un pas.

Lara Segalan et Gérald Delossey vivaient ensemble depuis sept ans. Ils habitaient dans une petite maison au sud de Bruxelles. Le jardin, un rectangle entouré de murets mangés par le lierre, était un peu sauvage, plein d'herbes folles à travers lesquelles sinuait un chemin dallé menant à une cabane en bois. Sur une antique tonnelle grimpait un rosier. L'intérieur de la maison était sobre et fonctionnel : peu de décorations aux murs, quasiment pas de bibelots. Lara avait toujours prétendu n'avoir aucun goût pour ce genre de choses, et Gérald n'y prêtait pas attention.

À l'époque de leur rencontre, Lara travaillait comme vendeuse dans un magasin de chaussures, Porte de Namur. Après avoir renoncé au piano, elle avait tout accepté : les petits boulots, les intérim, les cours particuliers donnés à des enfants en difficulté scolaire. Elle avait tout accepté pour oublier le piano.

Dans l'arrière-boutique, où s'entassaient les boîtes de chaussures, elle restait parfois longtemps immobile et silencieuse, les paupières closes. Dès qu'elle entendait arriver la gérante, elle feignait de ranger. Elle obéissait sans broncher aux ordres. En accomplissant les gestes quotidiens, elle se sentait dédoublée, comme si une part d'elle se trouvait dans la boutique, alors que l'autre était quelque part ailleurs, si loin. Personne – ni les clients, ni la gérante – ne put déceler à quel point elle allait mal. Le visage impassible, elle continuait à servir, à sourire, à conseiller une autre pointure, un produit d'entretien... Le soir, elle rentrait chez elle dans un demi-songe. Elle descendait la chaussée d'Ixelles, longeait les étangs, coupait par les ruelles jusqu'au boulevard Général- Jacques. Absente, hors du monde, elle avançait sans toucher le sol, dans un état proche de l'extase.

UN AUTRE JOUR, ELLE REVIENT. Elle a tiré ses cheveux en arrière, cela

lui va bien. Elle ne porte plus le vilain *djin*, mais une longue jupe noire et des bottes. Elle sort ce soir, avec son mari. Une réception.

Je lui parle de mon abat-jour bleu à festons jaunes. Va-t-elle le retrouver ? Cette disparition est un mystère ! Cela m'agace. Mais ceci n'est rien en comparaison de ce qui s'est passé ce midi, dans la salle à manger. On m'a délestée. Oui, proprement délestée ! On m'a dérobé la tranche de jambon qui m'était destinée. Et je sais qui est le coupable. Je l'ai pris sur le fait. Il s'agit de monsieur Losseau. Brigand ! Scélérat ! Ce vieux rabougri n'en est pas à son premier larcin. J'ai aussitôt appelé Marie-Louise, la fille qui sert les repas. Elle m'a regardée d'un drôle d'air.

– T'as enco' pe'du la boule, Ma'ame Some's ? Occupe-toi de tes p'tites affair'es plutôt que de voi' le mal pa'tout !

Marie-Louise est toute noire. Elle est d'un naturel aimable. Mais, là, je crois vraiment qu'elle n'a pas saisi la gravité de la situation.

Elle est repartie en chantonnant. Dans l'après-midi, elle est venue me chercher.

– Le docteu' t'attend.

– Et mon jambon ? ai-je répliqué.

Elle m'a fait les gros yeux comme si j'étais un enfant, elle m'a tirée de mon fauteuil, et je me suis accrochée à son bras, rond et noir. Nous avons marché jusqu'à l'ascenseur. Quel voyage !

Le docteur a regardé ma hanche. Je ne sais plus très bien ce qui s'est passé ensuite. Toujours est-il que je me suis retrouvée agrippée au bras de Marie-Louise, dans un long couloir sombre où une rangée de petits vieux, alignés comme des soldats de plomb, claquaient dans leurs mains en me voyant passer. Il paraît que maintenant, je pourrai courir aussi vite qu'un lièvre.

Elle est revenue, lundi. Elle n'avait pas bonne mine. Elle m'a donné

un porte-monnaie noir. Elle dit que c'est moi qui le lui ai demandé. Je suis sûre que non. J'ai caché le porte-monnaie dans une culotte, dans mon armoire. On ne sait jamais.

J'ai compris où j'étais. Maintenant, c'est certain. *Le Doux Repos*. Maman y était aussi. Elle y est morte.

IL Y AVAIT, AU REZ-DE-CHAUSSÉE de la grande maison des seniors, un piano à queue recouvert d'un drap. Un vase avec un bouquet de fleurs en plastique y était posé, à côté des portraits encadrés du fondateur du *Doux Repos*, des différents directeurs et donateurs. À chaque fois que Lara passait devant le piano, elle évitait de le regarder. Elle marchait d'un pas rapide dans les longs couloirs tristes, bifurquait une fois à droite, une fois à gauche, comptait les portes des chambres, s'arrêtait devant celle d'Antonine. Des repères lui indiquaient la direction à prendre. Le bureau de l'assistante sociale, la salle de kinésithérapie avec ses engins barbares, le réfectoire d'où sortaient les voix et la musique tonitruante d'une télévision devant laquelle somnolaient quelques pensionnaires... Elle les apercevait dans leur fauteuil, la tête inclinée, le menton sur le buste. Ou la bouche ouverte, comme les morts. Parfois, d'une chambre, parvenait un cri éraillé, répété, toujours le même lambeau de phrase, tel un appel au secours, qui glaçait Lara. Alors, elle s'empressait vers la chambre de sa protégée, cette étrange et inattendue Antonine Somers, qui pouvait tout aussi bien l'accueillir avec un bon sourire qu'avec un froncement de sourcils réprobateur, voire sarcastique, l'air de dire : « Que me veut-on encore ? »

Lara avait pris ses habitudes. Elle restait une heure avec Antonine. Pas moins, pas plus. Elle ne manquait jamais à ses rendez-vous. C'était un devoir. Peu à peu s'étaient tissés entre les deux femmes des liens mystérieux de dépendance mutuelle, de connivence.

– Tu n'imagines pas combien la disparition de son abat-jour peut la troubler, dit Lara à Gérald.

– Depuis combien de temps l'a-t-on placée en maison de retraite ? demanda-t-il.

– Quelques mois. Ce sont ses voisins qui ont remarqué qu'elle avait des absences et ne pouvait plus vivre de manière autonome.

Ils étaient au restaurant, un chinois qu'ils fréquentaient souvent. Les yeux de Lara brillaient. Gérald l'observait avec amusement.

– J'ai l'impression que tu revis depuis que tu vas voir ta petite protégée.

Lara haussa les épaules. Elle n'aimait pas que Gérald lui parle d'elle.

– Antonine est si seule, murmura-t-elle d'un air songeur. Personne ne lui rend visite à part moi. Sa mère avait été placée, elle aussi, dans cette maison. Elle y est morte. Antonine me l'a dit. C'est étrange...

– Quoi ?

– L'absence totale de peur devant la vie qui fuit, devant le chemin qui dévale tout droit vers la mort, ce même chemin déjà parcouru par sa mère. Il y a, chez Antonine, un sens de la fatalité qui me sidère. Pas de révolte, pas d'angoisse, rien. Crois-tu qu'il est possible de conserver cet état d'esprit jusqu'à la dernière limite, avant le grand saut ?

– Je ne sais pas, dit Gérald. Je ne me suis jamais posé la question.

Elle l'envia. Il semblait vivre au jour le jour.

– Elle est incroyable ! Avant, elle regardait les feuillets américains : *Santa Barbara*, *Top Models*... Maintenant, plus rien. Mais elle continue à suivre les péripéties en lisant les résumés des magazines. La fois passée, quand je lui en ai donné une pile, elle m'a dit : « Vous êtes un ange. » Un ange !

Ils rirent. Le serveur avait débarrassé les assiettes et apporté des pousse-café. Gérald ouvrit les mains. Lara y enfouit les siennes. Une boule montait dans sa gorge. Une tristesse infinie, une certitude effrayante que ce moment de bonheur fugace ne reviendrait plus jamais. Elle eut envie de pleurer, tenta vainement de se retenir. C'était stupide, ces larmes qui venaient n'importe quand... « Retiens-toi, lui disait son père quand elle était petite, tu es ridicule. »

E LLE EST REVENUE. Elle revient tout le temps. Je m'habitue. Elle a coupé ses cheveux. Elle met de nouveau son *djin*. Je trouve ça abominable. Je le lui dis !

Elle me parle d'elle, de son mari Gérard. Un bel homme, je l'ai vu en photo. Grand et mince, les cheveux plus clairs que les siens. Il a quatre ans de plus qu'elle. Lui au moins ne portait pas de *djin* sur la photo. Il avait un pantalon bien coupé et un veston.

Sur le journal qu'elle m'a apporté, je lui montre du doigt une publicité pour les *djins*. Pourquoi ont-ils écrit *jean* ? Jean était le prénom du frère d'Albert. *Jean*... Ça doit être une erreur. Elle rit un peu. Pourquoi ? Elle ferait mieux de s'occuper de ses petites affaires, comme dit Marie-Louise.

Elle m'a offert des fleurs. Dès qu'elle est partie, je les jette dans la cuvette des toilettes et je tire la chasse plusieurs fois. Les tiges restent coincées. Je les prends et les plie. Les feuilles et les pétales flottent. Ma robe est mouillée. Je dirai que c'était un accident. Je déteste les fleurs. La nuit, elles vous mangent votre air.

J'ai mal. Partout. Mes os crèvent ma peau. J'ai très peur. Ce midi, j'ai refusé d'aller à la salle à manger. On m'a dit : « Si tu n'y vas pas, Madame Somers, on te mettra au deuxième étage ! » J'ai très très peur. Je ne veux pas aller là-haut, dans la grande salle. Ceux qui y sont dorment toute la journée. Et quand ils en sortent, c'est qu'ils sont morts.

Elle m'a donc montré son mari, Gérard. Avec ma loupe, j'ai bien observé la photo. J'ai dit :

– On dirait qu'il rit de moi.

Puis, un peu plus tard :

– Il n'est pas mal du tout, ton Gérard. Si j'avais soixante ans de moins, je te ferais cocue !

Elle a mis sa main devant sa bouche, mais je ne crois pas qu'elle

était fâchée.

Hier soir – ou était-ce la semaine passée ? –, j'ai gagné aux cartes. J'ai battu les hommes à plate couture. Bien fait pour eux qui se croient plus malins ! Monsieur Losseau a triché. Je l'ai vu. Sale vieux bonhomme ! Voleur de jambon, tricheur aux cartes... Pour moins que ça, on pendrait quelqu'un en place publique.

Elle ne me parle jamais de sa famille, sauf de son Gérard. A-t-elle encore sa mère, son père ? J'insiste. Je *veux* savoir. Sinon, je ne lui raconterai plus rien ! Sinon, je ne lui montrerai plus rien ! Ni le porte-monnaie noir caché dans ma culotte, ni la photo d'Albert, ni les deux billets de banque que je garde, ni mes bas nylon. Rien !

Que fait-elle seule, toute la journée ? Elle lit, dit-elle. Elle prépare les repas de son mari. Mais soudain je me rappelle le premier jour où je l'ai vue et qu'elle s'est présentée : Lara Segalan, pianiste...

– Et le piano ?

Son regard devient triste. J'ai presque honte de moi. Mistouflette ! Comment me faire pardonner ? Vite, racontons n'importe quoi : le café d'Albert, les bières mousseuses que je servais aux hommes, les cris et les rires, les femmes de mauvaise vie – et j'en connaissais une qui n'hésitait pas à ouvrir les jambes pour montrer sa marie-jeanne ! –, les chants, la bière encore, puis l'exode sur les routes remplies de chariots et de gens, la mort partout, le retour au pays, la boutique de bonbons, la crème glacée, Albert, mon Albert, mon fils Cyprien... Je m'essouffle pour qu'elle ne doive pas parler, pour que ses yeux changent de couleur et redeviennent gais. Je caquette, je caquette, ne cesse enfin que lorsque j'étouffe, et qu'elle me dit :

– Antonine ! Vous êtes bavarde comme une pie !

Et elle sort, après m'avoir embrassée, comme toujours. Un petit signe de la main, la porte qui se ferme doucement, et moi, toute seule et bête, confuse d'avoir prononcé le mot qu'il ne fallait pas : piano. La semaine prochaine, si elle apporte encore des fleurs comme parfois, juré promis, je les garderai jusqu'à sa visite suivante, même si, la nuit, elles mangent mon air.

CES VISITES HEBDOMADAIRES remplissaient la vie de Lara. Entre la vieille dame et elle s'était instauré un rituel, sans même qu'elle en eût conscience. Quand elle pénétrait dans la chambre, les deux tasses de café étaient prêtes. Dans une sous-tasse – celle d'Antonine –, il y avait un sucre. Antonine savait que sa visiteuse n'en prenait pas.

Lara continuait à tenir le « journal d'Antonine ». Elle écrivait debout, appuyée à la commode dans laquelle elle dissimulait le cahier : un autre rituel. Si Gérard le découvrait par hasard, elle lui expliquerait pourquoi elle le lui avait caché. Ce n'était pas un vrai mensonge, après tout. Et Gérard ne se souciait pas des rapports qu'elle entretenait avec la vieille dame.

Un soir qu'il était à l'extérieur, elle relut ce qu'elle avait écrit. Des semaines avaient passé. Les pages étaient remplies.

Lundi 31 mars

Je lui ai apporté des fleurs. Elle était très contente.

On l'a menacée de la mettre au deuxième étage, avec les moribonds. Cette fois, je crois qu'elle a peur. Qui ne serait pas terrifié, même celui qui ne connaît pas le mot « mouroir » ? Aux enfants, on dit : si tu n'es pas sage, tu iras au coin. Aux vieux, on dit : tu iras au deuxième étage. Cette grande salle, que je n'ai fait qu'entrevoir, fait froid dans le dos. Vingt-sept lits. Autant de détreesses cachées. On n'en sort que les pieds devant.

Aujourd'hui, un corbillard quittait Le Doux Repos au moment même où j'y entrais. Tout se mélange : la mort, la vie. Antonine parle de son Albert. À quarante-six ans, il était déjà « en panne ». Mais quelle importance, hein, puisqu'il y avait l'amour ? dit-elle. Avant, quand il n'était pas « en panne », il « venait chez elle seulement quand elle n'était pas trop fatiguée d'avoir nettoyé ». Elle donne l'impression d'avoir subi l'amour physique plus que de l'avoir goûté. Mais sa façon spontanée d'aborder le sujet m'étonne. De même que certains de ses propos, tel celui-ci : « J'aime bien les vieilles personnes, je les ai toujours aimées », alors

qu'elle-même est nonagénaira !

Le monde du Doux Repos est différent du nôtre et pourtant si semblable. Antonine a quelques amies, des voisines, qui vivent dans des chambres. Mais ces chambres sont des maisons, et les couloirs du Doux Repos, des rues. À entendre Antonine, la maison de retraite est une petite ville. Et pourtant, dit-elle, en arrivant ici, on perd tout, on est en exil.

Comment décrire la pièce où vit Antonine ? Elle est si nue... Un lit, une petite armoire qui fait office de table de nuit, une tablette, un fauteuil et une chaise, un lavabo vieillot. Aux murs maintenant – et c'est récent –, trois cadres : la photo d'Albert, entourée par deux broderies, l'une représentant la Reine Fabiola et l'autre, un oiseau à la queue ornée de longues plumes. Dans un tiroir, d'autres ouvrages d'aussi mauvais goût, cadeaux d'une voisine de chambre : une « Vierge à l'enfant » et une « Lecture interdite » montrant deux époux devant un livre ouvert. Sur un autre mur, un cadre avec la photo d'un mannequin, découpée dans un magazine. Étonnant...

Tout aussi étonnant, le pas vif et assuré d'Antonine lorsque nous partons ensemble dans les couloirs (les rues !) pour nous rendre au bureau de l'assistante sociale. J'ai à mon bras un petit oiseau sautillant et joyeux qui pépie et babille sans se lasser. Nous croisons une femme qu'Antonine a traitée de saleté la fois passée, et nous voilà complices, pouffant de rire, comme deux gosses qui complotent dans une cour de récré.

Lundi 7 avril

Les médicaments qu'on lui donne, elle les cache sous son matelas ou dans des recoins qu'elle oublie, et cela avec la satisfaction évidente d'avoir joué un bon tour à ceux qui la soignent. Il y a bien des souffrances, dit-elle en parlant d'une nonagénaira qu'elle a aidée à se laver. Elle fait encore allusion à la « marie-jeanne » de cette femme, et je comprends enfin.

Ici, les pensionnaires n'ont droit qu'à un bain par semaine, le lundi. Les autres jours, ils ne disposent que du lavabo de leur chambre.

Tous les matins, Antonine fait son lit et, tous les matins, son réveil sonne. Comme avant. La discipline qu'elle s'impose, sans raison, m'impressionne.

« Je crois en Dieu, dit-elle. Toi pas ? Je crois en Dieu, je suis catholique et baptisée. Mais je n'ai aucune confiance dans les curés. Tous des voleurs... Il suffit de voir celui qui vient donner l'hostie et bénir les gens... Les prêtres mangent les morts, les avocats les vivants ! » Antonine, elle, refuse l'hostie. Le curé ne lui adresse plus la parole. Avant, dit-elle, les curés étaient vrais. Maintenant, sans soutane, un curé n'est plus qu'un homme !

Lundi 14 avril

Quelque chose a changé dans la chambre : la photo encadrée du

mannequin a été remplacée par celle d'un couple. Un garçon que connaissait Antonine. Comme la photo était trop petite pour le cadre, Antonine l'a glissée en dessous d'un autre cliché représentant un paysage de montagnes. L'ensemble donne un effet curieux : au-dessus de la tête des jeunes gens surgissent des sapins sur fond de ciel bleu.

Sous la table de nuit d'Antonine, il y a un carton avec trois œufs et un paquet de margarine. Chaque matin, elle mange un œuf. La margarine adoucit les pommes de terre servies le soir. Avec un rien, Antonine fabrique son monde à elle.

En attendant Gérard, Lara avait rangé la vaisselle, arrosé les plantes, passé du temps à la salle de bains à s'inspecter. Ses traits étaient tirés, elle dormait mal. Les paroles d'Antonine lui revenaient sans cesse : et vos parents ? Ses parents ? Les larmes lui vinrent aux yeux. Elle chassa une image précise : celle de son père – Nicholas Segalan – debout devant le piano, dans la grande maison de l'avenue Roosevelt. Elle avait dix ans. C'était le jour de son anniversaire. Sa mère avait invité des amis, avec leurs enfants. Après le déjeuner, on avait joué dans le salon. Puis, le père avait demandé à Lara de se mettre au piano. La mère avait baissé les yeux sans rien dire.

Lara se souvint du silence. Elle, au piano. Si seule. Ses doigts posés sur les touches. Son regard fixé sur ses doigts. Autour de l'ongle de l'index, la peau, arrachée, était rouge. Ne regarde pas tes doigts, regarde ta partition ! Lara avait fermé les yeux. Ses mains couraient toutes seules sur les touches. Elle jouait de mémoire. Ses lèvres tremblaient. Cela avait duré un temps infini. Enfin, le piano s'était tu. De nouveau, il y avait eu un long silence dans la pièce. Derrière Lara, tous paraissaient pétrifiés. Puis, le père avait parlé. Trou noir.

Quand Gérard rentra, vers sept heures du soir, il trouva Lara endormie, recroquevillée dans un coin de la pièce. Doucement, il l'aida à regagner leur lit. Il était désespéré. Il l'avait crue guérie, et elle retombait de jour en jour dans un gouffre de lassitude et de tristesse. Il savait qu'enfant, elle avait voulu se tuer ; il savait aussi quelles souffrances elle avait traversées, adolescente. Mais à présent ? N'avait-il pas tout fait, depuis leur rencontre, pour lui redonner confiance, l'aider à se retrouver ? Au début, il avait osé aborder le problème du piano. Elle s'était aussitôt repliée sur elle, ne voulant rien entendre. Il n'avait pas insisté. Il savait qu'elle avait mal, mais il n'avait aucun remède pour la guérir. Il ne pouvait non plus lui suggérer de chercher un emploi pour s'occuper, puisque lui-même l'avait encouragée à ne plus se consacrer qu'à ce qu'elle aimait. Ils avaient assez d'argent pour vivre bien, pour voyager. Et si jamais elle voulait un enfant...

E LLE PARAÎT TRÈS FATIGUÉE. Pauvre fille ! Elle n'a que faire de ses journées, et elle est fatiguée ?

Elle est si gentille avec moi. Miséricorde... Un ange de bonté ! Antonine par-ci, Antonine par-là. Je suis gâtée. Un jour des fleurs (je me force à les garder ou bien je lui dis qu'elles sont mortes), un jour des chocolats (je n'aime pas du tout ça, et c'est bien embêtant – comment le lui avouer ?).

Monsieur Losseau a fait de très vilaines choses et il a été puni. On l'a mis au premier, avec ceux qui ne marchent plus. Bien fait pour ce vilain bavoteux.

Ma maison sent mauvais. Marie-Louise prétend que c'est moi. Faux ! Chaque matin, je me lave au lavabo. Et quand j'ai ma visite du lundi après-midi, je mets du sent-bon. Dès qu'elle arrive, j'allume mes petites lampes pour mieux la voir. Je l'inspecte. Elle ne met plus de *djin*, je suis contente.

Le matin, je fais ma gymnastique. Ceux qui n'en font pas deviennent vieux ! Allongée sur mon lit, j'agite mes jambes comme un cycliste en pensant à Albert et au café. Aux bonshommes qui avaient trop bu et qui voulaient m'avoir. Je disais à ceux-là : « Essaie seulement de me toucher, et tu vas recevoir mes cinq doigts sur ta gueule ! » Albert chantait en jouant de son accordéon. Dans le fond de la salle, on avait posé quelques planches sur des tonneaux à bière. Il y avait aussi un piano. C'était rue Haute, un bel endroit si animé, plein de boutiques et d'échoppes. Le vendredi, j'allais chez mes parents à vélo – une vingtaine de kilomètres jusqu'à Vilvorde ; ils avaient dû quitter Binche pour s'installer là. Un sac de blé sur le porte-bagage, je revenais chez nous. Je le moulais avec un moulin électrique et le passais à travers un tamis que j'avais fabriqué. La farine et le son, on les vendait ensuite.

Albert... un Flamand, c'est donc possible ? Un Flamand qui m'a mariée, moi pure Wallonne de Binche ! L'amour fait danser les ânes.

J'agite les jambes. On dirait de petits bâtons tricoteux. Un, deux, un deux, un deux...

Elle n'est pas heureuse. Je le vois dans ses yeux. Je lui dis « tu » maintenant. Un jour, j'essaie de la faire parler. De ses parents. Elle se lève, regarde par la fenêtre. Une mouette passe. J'ai mis un croûton de pain. La mouette y pique le bec. La mie – de la dentelle –, je l'ai roulée en boulettes que j'ai cachées au fond de mon tiroir. On ne sait jamais.

Je lui parle. J'aime bien le son de sa voix.

– Et ta mère, tu l'as encore ?

Elle se retourne brusquement.

– Mes parents sont partis, dit-elle.

Elle a l'air fâché soudain, et j'ai peur. Elle s'en va très vite, ce jour-là, et je sens, quand elle m'embrasse, sa joue humide.

ANTONINE N'ÉTAIT PAS GUETTÉE par les vertiges qui entraînaient Lara vers des tréfonds obscurs. Elle était accrochée au sol, à la vraie vie, et Lara enviait cette aptitude, cette force de caractère. Après chaque visite, la vieille dame la raccompagnait vers l'ascenseur. Elles se tenaient par le bras. En attendant l'ascenseur qui n'arrivait jamais, Lara regardait Antonine repartir dans le couloir, le dos voûté, concentrée sur sa marche, la main crispée sur la clé de sa chambre. Les moindres petits gestes prenaient une importance démesurée, une gravité solennelle.

L'ordre et la propreté revenaient souvent dans la bouche de la protégée de Lara. « Regarde mon pot de chambre, disait-elle. Il sent bon, je l'ai lavé avec du savon. On pourrait manger dedans ! » Et elle tendait l'objet à Lara qui, poliment, y plongeait le nez. « Ce n'est pas comme ces saletés ! poursuivait la vieille dame. Ces femmes qui puent ! » Elle se levait, faisait le tour de la chambre à petits pas pressés, le dos rond, un seau hygiénique imaginaire à la main. Elle imitait « ces femmes », celles qu'elle méprisait.

Les jours de congé, Lara s'étonnait qu'Antonine ne reçoive aucun soin. Antonine, elle, trouvait ça normal.

La rigueur des horaires aussi stupéfiait Lara. Les rares fois qu'elle était venue le matin, des pensionnaires se trouvaient dans les couloirs, à attendre le repas de midi. Il n'était que onze heures et quart, mais ils étaient déjà là. Quand sonnerait la cloche, ils se rassembleraient par petits groupes et progresseraient à pas lents vers le réfectoire dont la porte serait enfin déverrouillée. Ces journées immuablement ponctuées par de petits événements évoquaient à Lara l'hôpital, la prison, tout ce qui n'est plus la vie réelle.

C'était une aventure, mais pas comme une autre. Antonine l'avait pressenti, elle aussi. « Ça ne vous ennue pas de venir me voir ? », avait-elle demandé au début. Elle paraissait trouver normal que Lara l'ait « choisie ».

Lara écrivait n'importe où : dans un parc, dans la moiteur et la semi-obscurité d'un parking de grand magasin. Après chaque visite, il fallait qu'elle écrive, sinon elle oublierait. Le « journal d'Antonine » était son secret.

La vieille dame avait dû être emmenée à l'hôpital pour une prise de sang. Elle avait dit à l'infirmière qui rangeait les canettes : « Allez-y. Tant qu'on a la vache, il faut la traire ! » Elle avait montré à Lara des photos de son Albert. L'une d'elles était datée de l'année de naissance de Lara, le 9 mars 1973. « On regarde les photos, on a l'impression d'être avec les autres, mais finalement, on est quand même seul, tout à fait seul », disait-elle.

Lara s'interrogeait. Et si elle cherchait un emploi ? Comme avant ? Une tâche qui l'occupe, même stupide, qui ne demande aucune réflexion... Madame Pipi ? Tous les petits boulots qu'elle avait déjà exercés lui avaient donné une impression de vide. On travaille, les heures passent, et c'est déjà le soir ; arrive le week-end si attendu et, là encore, les heures s'effilochent jusqu'au lundi. À gagner sa vie, on finit par la perdre.

Elle prit un livre, l'ouvrit, l'abandonna après quelques pages. Elle en voulait à Gérald. S'il l'avait obligée à travailler, elle aurait obéi. Mais il lui laissait le choix. Et elle était incapable de prendre des décisions. Son père les avait toujours prises à sa place. Il avait inscrit Lara, enfant, à l'Académie. Puis, comme son niveau était rapidement devenu trop élevé, elle était entrée à la Chapelle Musicale Reine Élisabeth, après avoir obtenu une dérogation vu son très jeune âge. Elle n'y était restée que deux ans, contrairement aux autres élèves. Bien entendu, il n'était plus question de suivre une scolarité normale. Les cours par correspondance avaient été pour Nicholas Segalan le véritable salut, le moyen le plus sûr de garder sa fille auprès de lui. Il était toujours à ses côtés, si présent. Où qu'elle se rendît, il l'accompagnait en voiture et attendait. Quand elle répétait à la maison, il restait debout à côté du piano, silencieux et attentif.

Attentif comme Lara, quand elle écoutait Antonine. « Il y en a qui souffrent », disait la vieille dame. Elle faisait allusion à ceux des étages supérieurs : les alités, les mourants, les fous, toutes ces formes recroquevillées comme des oiseaux morts. À son étage, Antonine était la plus âgée. « Il y en a qui souffrent tellement, répétait-elle. On ne croirait pas... » Sa voix s'adoucissait dans la compassion. Comment pouvait-on prétendre que le grand âge rend méchant et égoïste ?

Ces derniers temps, Gérald rentrait plus tard. Il avait beaucoup de travail à la rédaction du journal. Il devait assister à des réceptions, rencontrer des gens. Il ne proposait plus à Lara de l'accompagner. Elle, cela l'arrangeait. Les mondanités l'ennuyaient. Que pouvait-elle

répondre à la question si fréquente : « Que faites-vous dans la vie ? » Elle était la compagne de Gérald, voilà tout. Un « travail » comme un autre.

Antonine, elle, travaillait. Chaque mois, disait-elle, elle « touchait » comme à l'usine. Certains pensionnaires du *Doux Repos* s'empressaient de dépenser leur « paie » à la cafétéria. D'autres dissimulaient leur argent. Antonine, elle, le dispersait dans sa chambre, en des caches qu'elle oubliait aussitôt.

LES GENS SONT SOTS ! Dans ma vie d'avant, j'avais une belle-mère.

Elle mettait du saindoux sur ses tartines. Un jour, elle a avalé le sirop préparé pour mon petit Cyprien : des figues bouillies, de la réglisse et du sucre candi. Elle avait tellement rempli son estomac qu'en sortant de chez moi, elle a dû s'accroupir sur la place du village. Puis elle m'a demandé un seau d'eau pour se laver. Un autre jour, en voyant un suppositoire, elle a cru que c'était un bonbon. « Vaut mieux panse crevée que pomme de terre laissée », elle disait.

J'ai de beaux vêtements dans mon armoire : des robes en coton, des gilets et les deux paires de bas qu'elle m'a apportées. Si Albert voyait ça !

Dès qu'elle arrive, je lui montre mes petites affaires. Elle porte de nouveau son affreux *djin*. On dirait un marin. La fois passée, elle est venue avec une jupe qui montrait ses genoux. J'ai dit : « Tire sur ta jupe, on voit ta culotte ! » Elle a eu l'air gêné, a posé son sac sur ses cuisses et fait semblant de rien. La semaine suivante, elle avait apporté un appareil photographique. Cette jeune personne est bien gentille, décidément.

Elle a pris des photographies de moi. Je portais ma petite robe mauve et mon foulard. Puis elle m'a donné l'appareil. J'ai fermé mon œil. Avec l'autre, je la voyais tout entière. Elle était assise sur ma chaise. Elle souriait, les bras croisés. J'ai poussé sur le bouton rouge qu'elle m'avait montré. « C'est bien », elle a dit. La fois suivante, elle a apporté les photos. Comment un si petit appareil peut faire de si grandes photographies ? Encore un mystère...

Elle n'a pas d'enfant. C'est bien étrange. Comment vit-on sans enfants ? Elle aime beaucoup son Gérald. Et lui ? L'aime-t-il ?

Je marche dans le couloir. J'ai abandonné la drôle de chose qu'on m'avait donnée pour m'aider à avancer plus vite.

Les toilettes. Vite, ça presse. Et puis, soudain, mon cœur s'affole. Deux pieds dépassent sous la porte ! Je l'ouvre. Une femme est couchée, la tête pleine de sang contre la cuvette des toilettes. Vite ! Je crie. On vient. J'en oublie pourquoi j'étais venue.

Marie-Louise dit : « Tu sens pas bon, Ma'ame Somers. Tu as fait pipi dans ta culotte ? »

Elle me soulève de mon fauteuil, tire ma robe vers le haut. Je tire plus fort qu'elle, vers le bas. Ça y est, elle a gagné. Ses grosses mains noires me palpent, me retournent. J'ai froid. Un pigeon me regarde. Je lui tire la langue. Sale bête !

Ce matin, j'ai eu mon bain. Quelques centimètres d'eau claire. Je m'accroche au bord, j'ai peur ! Elle – la jeune personne – veut m'emmener dehors, dans le jardin. Pas question ! Si le vent me prend, je tombe. Et si je tombe, on me mettra au deuxième étage.

Je suis allée avec elle me choisir des culottes et un corset. Nous avons pris l'ascenseur. En haut, le long des murs, il y avait des étagères pleines d'habits. Une dame repassait des vêtements. Tout était gris, ça sentait l'eau de Javel.

J'ai reçu mes culottes et mon corset. Avec en plus, une robe. Je lui ai dit, à elle : « Ce sont les affaires des morts. » Elle a eu l'air effrayé. J'ai ajouté : « Quand je serai morte, les miennes aussi iront là. »

On meurt beaucoup ici.

LARA AVAIT ACCEPTÉ de se rendre avec Antonine au troisième étage.

En descendant, l'ascenseur s'était arrêté au deuxième. Toutes deux s'étaient égarées dans les couloirs, dans le « quartier » comme disait la vieille dame. Une interminable déambulation silencieuse. Agrippées l'une à l'autre, elles ne parlaient pas, avançant à pas mesurés, comme si le temps leur était compté. Lara scrutait. Elle voulait tout retenir, obsédée par l'idée d'oublier un détail qui serait perdu à jamais. Elle tentait d'imprimer dans sa mémoire des images qui défilaient. Sur un lit, un vieillard gisait sur le dos. Ses cheveux étaient blancs, son visage était gris, sa bouche grande ouverte et ses yeux clos. Plus loin, un autre se tenait accroché des deux mains aux barreaux de son lit, la face tordue en un rictus. Riait-il ? Pleurait-il ? Souffrait-il ? Et pendant qu'Antonine lançait ce surprenant commentaire – « Quels pauvres petits vieux ! » – de la part d'une femme de quatre-vingt-quinze ans, Lara se disait qu'il n'y avait ici plus place pour l'humain.

Quand toutes deux comprirent qu'elles ne se trouvaient pas au bon étage, mais bien au deuxième, elles évitèrent la salle commune, les rangées de lits, l'odeur. Elles empruntèrent d'autres couloirs, passèrent devant des portes entrouvertes. « Je veux retrouver ma maison », répétait la vieille dame. Et Lara pensait : je veux retrouver ma famille. Elle entendait la voix de son père, lointaine et étouffée, elle fermait les yeux en posant ses doigts sur les touches du piano et elle sentait ceux de Nicholas Segalan, doux et fermes, qui la dirigeaient. Ni l'un ni l'autre ne parlaient. Parfois, ils jouaient à deux, côte à côte, dans la pénombre, avant que la mère les appelle pour le repas. Les notes s'envolaient par la fenêtre ouverte sur la rue, l'air embaumait le lilas, et la petite Lara se disait que son papa était le meilleur papa du monde. Quand ils avaient fini de jouer, elle faisait mine de grimper sur ses genoux, mais il la repoussait avec douceur. « Tiens-toi bien, Lara. Une grande pianiste ne se laisse pas aller. » Lui-même redressait le buste, lissait ses cheveux d'un geste mécanique et faisait craquer les

jointures de ses doigts. Il était toujours vêtu de gris – souvent d'un costume-cravate –, et jamais elle ne le vit en tenue décontractée, même les week-ends. À table, il l'observait. Quand elle s'amusait avec le pain, à faire des boulettes de mie, il remuait l'index pour lui signifier d'arrêter. La mère restait muette. Ou alors elle parlait du temps qu'il ferait – et la météo était si peu fiable, on n'imagine pas... les saisons n'en étaient plus... comment s'habiller, je vous le demande ? Sur ce sujet, elle se montrait intarissable. Lara ne comprenait pas. Qu'il fasse beau ou mauvais, qu'y pouvait-on ?

Nicholas et Florence Segalan ne se disputaient jamais. Ou du moins ils n'élevaient jamais la voix. Ils semblaient en accord parfait. Surtout sur un point capital : ne pas faire allusion à la famille. Fille unique, Lara ne connaissait rien de sa famille plus éloignée. Elle savait seulement que ses grands-parents paternels vivaient en Alsace, dans une maison de retraite. Quand elle avait demandé leur adresse, son père lui avait répondu qu'il s'était brouillé définitivement avec eux. Au sujet de ses grands-parents maternels, elle avait renoncé à poser toute question. Contrairement aux autres enfants dont le cadre familial nourrit l'existence, Lara s'était fabriqué son petit monde à elle, un monde où seule comptait la musique. Et papa.

Papa... Elle aurait tout fait pour lui plaire. Pas au sens premier du terme. Elle ne désirait pas paraître jolie, souriante, aimable ; elle voulait être la meilleure. À onze ans, un professeur suggéra aux parents qu'elle reçoive les conseils d'un grand maître. Le père refusa. Lara ne quitterait pas la maison, et personne n'y viendrait. Il était tout à fait capable de la faire progresser, vite et bien. En rentrant de l'école, elle se mettait immédiatement au piano. Avant d'aborder les pièces de Diabelli, de Bach ou de Bartok, elle répétait ses gammes et ses exercices, sous l'œil attentif de son père. Il ne la félicitait jamais. Mais elle percevait à l'intonation de sa voix ou à son regard s'il avait aimé sa façon de jouer. Et elle se sentait fière, comblée d'un bonheur parfait que rien ne pouvait entacher, même les silences de la mère, même les moqueries des rares enfants de son âge qu'elle fréquentait et qui la trouvaient prétentieuse et distante. Il y avait aussi les récitals, pendant lesquels elle avait enfin l'occasion de jouer en public. Elle tremblait avant d'entrer en scène, et son visage se couvrait de plaques rouges. Elle croisait et décroisait les doigts, fermait les yeux pour mieux se concentrer. Puis elle avançait lentement, fixant le piano à queue qui lui paraissait monstrueux, une grosse baleine échouée sur la plage... Elle s'asseyait sur le tabouret déjà réglé à sa hauteur et restait immobile, dans le silence respectueux. Tous attendaient la première note, le premier accord. Dans le public, elle devinait le regard de son père, enveloppant, protecteur, et l'angoisse s'envolait comme par magie dès les premières notes.

Des personnes bien intentionnées et attentives à ses progrès la comparèrent à Mozart ou à la violoniste Lola Bobesco, qui, à six ans, avait donné, son premier récital, avec son père. Le nom de Lara fut cité dans la presse. Elle eut plusieurs interviews à la radio. Mais lorsqu'un journaliste de la télévision se présenta avenue Roosevelt pour effectuer un reportage sur la jeune prodige, le père le renvoya sans sommation.

Lara avait une extraordinaire maturité et une rare faculté de concentration. Pourtant, elle était incapable de se débrouiller au quotidien, comme les petites filles de son âge. Elle était dépendante, même si elle possédait, par son don, un certain pouvoir sur les autres. Elle était consciente de sa lourde responsabilité : être la meilleure, encore et toujours. Elle n'avait pas droit à l'erreur. Le couronnement de ses efforts n'était qu'un simple regard du père, une esquisse de sourire. Mais cela n'avait pas de prix.

Lorsque Lara quitta Antonine devant la porte de sa chambre, elle eut un étourdissement. La vieille dame ne s'aperçut de rien. Elle avançait à petits pas vers son fauteuil, s'appuyait à l'accoudoir, s'affalait lourdement. Sa robe remontée laissait voir un morceau de chair blafarde, au-dessus du bas nylon. Elle leva le bras, fit un petit signe d'au-revoir à Lara. Mais la jeune femme ne distinguait plus rien, sa vue s'était troublée, et elle dut se retenir au chambranle pour ne pas tomber.

Enfin chez elle, Lara se déshabilla et se glissa dans son lit. Elle grelottait. Elle sentait les larmes monter, mais elle ne pleurait pas. Elle serrait les poings avec force. Elle n'entendit pas Gérard rentrer. Il n'alluma pas, s'approcha du lit à pas de loup, s'allongea sans la toucher. Et l'obscurité enveloppa la chambre, les engloutit tous les deux, chacun dans ses pensées, si loin, si loin, deux étrangers.

UN HOMME EST VENU CHEZ MOI. Il passe dans toutes les maisons. Il a dit :

– Bonjour, Madame Somers. Le Seigneur est avec moi. Le Seigneur est là pour vous protéger.

Il avait une croix sur la poitrine.

J'ai ri.

– Le Seigneur ? Et Il est où, celui-là ?

Je lui ai montré la porte de ma maison.

Voilà, je suis seule. L'homme du Bon Dieu a déguerpi. Pour qui se prend-on à venir ici, dans *ma* maison, sans m'en avoir demandé l'autorisation ? Il m'a rappelé le curé qu'Albert avait menacé en lui disant qu'il n'assisterait plus jamais à sa messe. Le curé l'avait supplié. À genoux. À genoux devant mon Albert ! Il y avait aussi un autre curé, qui faisait des plaisanteries sales sur les filles qu'il troussait, alors qu'il venait de donner l'extrême-onction. Ces gens-là ne croient même pas à tout ce qu'ils racontent pendant leurs messes ! Pourquoi, moi, je devrais les croire ? Jésus, ils l'ont vraiment vu ? Carabistouille et compagnie, hein ? Curé et diable, c'est du pareil au même. Et le diable chie toujours sur le plus gros tas.

Ma robe est trop courte. Je changerai l'ourlet. Je lui demanderai, à elle, de m'apporter du fil et trois aiguilles. Et de m'acheter des jarrettières pour mes bas. Je lui donnerai les sous. J'en ai là, dans mon tiroir. Non... pas dans mon tiroir. Sous mon pot de chambre. Non, dans la boîte à œufs cachée sous ma tablette. Encore que...

Ce matin, j'ai eu mon bain. La femme qui me lavait m'a dit que j'étais belle. Je le savais. Je ne suis pas comme une vieille pomme, moi ! J'ai des cuisses de jeune fille. Regardez...

Elle est venue aujourd'hui. Elle a bu sa tasse de café. Elle a passé le fil dans l'aiguille, mais c'est moi qui ai fait le nœud. Elle en est

incapable. Elle est trop jeune encore. Elle a enfilé mes trois aiguilles. Comme ça, j'ai de l'avance. Depuis que je lui ai fait la remarque, elle ne porte plus sa jupe trop courte où on voyait ses genoux. Les jarrettières qu'elle m'a trouvées sont parfaites.

Mes culottes, je les lave dans le lavabo. Puis, je les étends sur l'appui de fenêtre où elles sèchent. Ma robe mouillée, je la mets sur un cintre avec un seau en dessous. C'est bien pratique.

Elle est de nouveau devant moi, comme tous les lundis. Je lui ai raconté les dernières nouvelles du quartier.

Tout d'abord, que j'étais tombée hier en allant sur le pot. J'étais pressée. J'ai chuté sur mon genou gauche. Biscatouille, ça faisait mal ! Impossible de me relever. J'ai rampé jusqu'au fauteuil. Trop tard. Alors, j'ai attendu, assise, avec ma chemise de nuit trempée. Quand le sang monte à la tête, on ne sait plus où on est et on s'affole. Après un moment, j'ai retrouvé mes esprits. Je me suis levée, j'ai rincé ma chemise dans le lavabo, et je me suis vite habillée pour me rendre à la salle à manger. Si j'arrive en retard, je n'aurai plus de café ni de tartine. La jeune personne m'a demandé pourquoi je n'avais pas sonné. Voyons, la sonnette, c'est pour les vieux, ceux qui sont tout le temps dans leur lit !

Puis, j'ai raconté qu'un homme et une femme avaient été mis à la porte parce qu'ils n'étaient pas sages. Elle a eu l'air étonné. Pourquoi ? Elle était très surprise aussi quand je lui ai dit qu'on venait fouiner dans mon armoire.

Pendant le repas, madame Perruchon s'est montrée vraiment désagréable. Je lui ai tiré la langue et l'ai fusillée du regard.

U N LUNDI DE SEPTEMBRE. Presque deux ans avaient passé depuis la

première visite de Lara à Antonine. Tous les lundis après-midi. Un rituel. Des joies, quelques tristesses. Une petite nappe à fleurs bleues pour remplacer le morceau de drap déchiré qui couvrait la tablette d'Antonine. Un réveille-matin réclamé par la vieille dame (l'autre ne fonctionnait plus), qui avait disparu la semaine suivante. Tout disparaissait.

Parfois, Lara apercevait le directeur du *Doux Repos*. Elle faisait un signe de main discret au petit homme au blouson de cuir. Elle disait à Antonine. « J'ai vu le chef ! » Celle-ci riait, traçait au-dessus de sa lèvre supérieure l'esquisse d'une moustache et redressait le buste. Puis elle allumait une cigarette invisible, tirait dessus et soufflait fort. Le directeur, avec son teint bilieux et son éternel blouson, était un inépuisable sujet de plaisanterie. Mais Antonine se fatiguait. Elle était devenue moins bavarde. On aurait dit une machine qui s'use. Le silence s'installait entre les deux femmes. Lara écourtait sa visite.

De semaine en semaine, Antonine changeait. C'étaient d'infimes modifications. Les mains tremblaient, le regard était devenu vitreux, le dos de plus en plus voûté, les pas sautillants, les bras ballants. L'extrême lenteur des déplacements forçait Lara à la patience. À la fin de la visite hebdomadaire, elle embrassait Antonine. Elles se serraient l'une contre l'autre. « Tu es comme ma petite-fille... », avait un jour murmuré Antonine. Les yeux de Lara s'étaient mouillés. « Ne pleure pas », disait son père quand elle était enfant. Parfois, dans les bras de Gérard, la nuit, elle avait aussi le regard embué et un grand vide intérieur, la sensation atroce que ces moments de bonheur ne reviendraient plus jamais.

JE N'AI PLUS AUCUN ESPOIR pour mon abat-jour bleu à festons jaunes.

Tant pis pour lui ! Ah, ça ! Les abat-jours, ça me connaît. Au *Sarma* de la rue Neuve, je donnais des conseils aux clientes. 1946... La guerre était finie. On est en quelle année encore ? Le *Sarma* était un beau magasin, avec plein de belles choses : des tissus, des robes, des costumes, de la lingerie. Je travaillais avec Mariette, une fille de la campagne. Quelle sotte, cette Mariette ! Quand mon Albert l'a vue pour la première fois, il a dit : « Elle est bête à croquer de l'herbe. » Une fois par mois, la sous-chef nous appelait à l'étage, les autres filles et moi. On se déshabillait dans le froid, puis la sous-chef nous inspectait. Celles qui avaient des poux ou des vêtements sales étaient renvoyées sur-le-champ. Les poux, quelle engeance !

Elle m'a apporté de la poudre à lessiver. Où la cacher ? C'est interdit de laver soi-même ses vêtements. Je verse un peu de poudre dans des sacs en plastique, je les cache bien, personne n'y verra rien. Ils ne pourront pas me mettre au deuxième étage. D'ailleurs, s'ils essayent...

Ils sont si brutaux. J'ai vu une femme emportée par eux. Elle criait comme un goret. Elle criait plus fort que les Allemands quand ils sont venus chez ma mère. Ils ont cassé la porte, sont entrés et ont renversé une marmite d'eau bouillante sur le sol. Ma mère, appuyée au réchaud, pleurait en silence. Quand ils sont partis, elle a sorti, de dessous ses jupes, une lampe à pétrole. « Ça au moins, ils n'auront pas ! », elle a dit. Rutabagas et patates, c'était ça la guerre. Les méchants n'ont qu'un temps.

Madame Vanderlinden a été emmenée à l'hôpital. Il y a eu deux nouveaux morts. Quand on arrive ici, on y reste jusqu'à la fin.

Aujourd'hui, elle était là avec un magazine. Pauvrette, comme elle

est pâle ! Il lui faudrait du jus de carottes et de l'huile de foie de morue, comme au petit moustachu au blouson de cuir. Je la questionne. Elle hoche la tête. Elle prend ma main, la serre très fort. Ses yeux sont mouillés. Elle ouvre la bouche pour parler, mais ne dit rien.

Puis, enfin, elle sourit. Je dis, en répétant mot pour mot la phrase qu'elle prononce si souvent :

– Raconte-moi, quand tu étais petite...

Elle raconte un peu, pas beaucoup. Son piano, ses récitals, ses enregistrements. Elle n'avait pas d'amis. Mais très vite, c'est elle qui me pose les questions. Petite fouineuse ! Elle veut tout savoir sur mon Cyprien. Elle demande si j'ai eu d'autres enfants. Je ne dirai rien. Tant pis pour elle.

Mais le silence m'ennuie. Le silence tue les vieux. Il rend les gens fous à lier. Mistouflette. Croix de bois, croix de fer, si je mens, je vais en enfer ! « T'as enco' pe'du la boule, Ma'ame Some's ? », a dit Marie-Louise, ce matin. Elle m'a roulée dans ses gros bras noirs. Elle riait. « C'est pa' là, ta chamb'e. Tout d'oît devant. » J'ai marché dans la rue, vers ma maison, avec elle qui me tenait fort. Ma tête chavire. « Tout d'oît devant », ça veut dire quoi ? Enfin, nous sommes arrivées devant une porte. Quelle course !

Elle est encore là, la personne. Jamais elle ne se fatigue de venir me voir tous les lundis. Je suis contente quand elle arrive. Je suis contente quand elle part. Entre les deux, parfois ça va, parfois ça ne va pas. Quelle fouille-merde, avec toutes ses questions ! Croix de bois, croix de fer ! Si je mens...

Quand elle est partie, je prends ma loupe. D'un mot à l'autre, d'une ligne à l'autre, je suis les nouvelles du monde. Je glisse comme sur une patinoire. Les élections. Blablabla. Le chômage en hausse. Un homme politique assassiné dans un pays lointain. Blablabla. Les Rolling Stones en concert. Quelle drôle de tête il a, leur chef ! La lampe m'éclaire mal. Le chef me sourit, avec sa grande bouche qui avale le micro. Bonjour, Monsieur Rolling Stones.

RAPPORT CONFIDENTIEL DU 11 AVRIL 1984

Patiente : Lara SEGALAN

A NAMNÈSE

La patiente, âgée de onze ans, souffre depuis plus d'un an de troubles du sommeil et de la mémoire, et présente des symptômes d'anxiété et d'agitation, suivis de périodes de calme presque anormal. Elle n'a jusqu'à présent émis aucune plainte spécifique sinon la crainte de ne pas être aimée. Les parents se sont inquiétés de son état dès l'accident (voir ci-après).

COMPORTEMENT DE LA PATIENTE

- colères imprévisibles, pleurs : la patiente se griffe, se tape la tête contre le mur ou avec ses mains*
- goût immodéré pour les légumes crus, aversion pour la viande*
- amour des animaux, surtout des oiseaux*
- respect strict des règles, notamment d'hygiène*
- sens aigu du devoir*
- profond désir de perfection*

La patiente est extrêmement douée en musique (piano) et très habile de ses mains.

Les résultats scolaires sont variables, parfois excellents, parfois médiocres sans raison précise.

CADRE FAMILIAL

- mère distante, peu loquace, extrêmement réservée*
- père omniprésent reproduisant le schéma classique du maître protecteur de l'enfant prodige*
- pas de relations familiales externes*

ANTÉCÉDENTS FAMILIAUX

Rien à signaler

La première consultation a montré une enfant très perturbée, blessée à la hanche (contusion sans gravité) par le choc causé par la voiture. D'après ses parents, l'enfant a été retrouvée gisant sur le bas-côté d'une route de campagne. Il n'y a pas eu de perte de conscience. Les réponses des parents aux questions posées dévoilent le scénario suivant : leur fille s'est couchée sur la route « pour mourir » et a été percutée par un véhicule. Interrogée par nos soins, l'enfant en reste à la même version des faits. Qu'elle ait été seule au moment de l'accident s'expliquerait, selon les parents, par le fait qu'elle se soit échappée de la voiture au moment où le père s'en absentait pour payer à la station-service.

EXAMEN PSYCHIATRIQUE

- Aucune difficulté motrice*
- Patiente bien orientée dans l'espace et dans le temps*
- Signes diffus d'anxiété*
- Pas d'automutilations décelables*
- Incapacité de représentation graphique de l'image parentale*
- Test de Rorschach montrant un sujet plutôt intratensif, inquiet et manquant de confiance*
- Test de Wechsler : 121*

CONCLUSIONS

Angoisse liée à l'échec et à la réussite, manque de confiance, tristesse latente, peur de l'abandon, peur de l'inconnu suscitant un vif désir de rester cloîtrée, troubles phobo-obsessionnels.

TRAITEMENT MÉDICAMENTEUX

*Redomex – à surveiller de près selon l'évolution.
Si pas de changement probant, essayer Haldol.*

CINQ HEURES DU MATIN. Je suis levée depuis une heure. C'est le jour du bain. À six heures, je serai dans le couloir. Peut-être la première ? Debout, en chemise de nuit, avec mon déambulateur. Dans le froid du couloir, à attendre que la porte s'ouvre et qu'on me laisse entrer. Alors, la femme ôtera ma chemise, me soulèvera et me déposera dans l'eau tiède. Si elle est de bonne humeur, je lui demanderai de laver ma marie-jeanne.

Ensuite. Ma maison. Mes habits pour la journée. Tout vérifier. Mon armoire en ordre. Mon armoire bien fermée. La rue. Bonjour Madame, bonjour Monsieur. Bonjour Marie-Louise. Les gros bras noirs, les dents blanches de Marie-Louise. Ma clé pendue à mon cou. Le café et les tartines du matin. Ensuite, ma maison. Ensuite, le jambon-purée du midi. Ensuite, les cartes, avec les hommes – je vais les battre, c'est sûr. Ensuite, ma maison. Peut-être une visite... Ensuite, le café et les tartines du soir, sur ma table, dans ma maison. Ma nuit avec ou sans Albert. Il n'est plus revenu. Il me manque, ce cochon de Flamand. « Elle me Ensuite. Ma maison. Mes habits pour la journée. Tout vérifier. Mon armoire en ordre. Mon armoire bien fermée. La rue. Bonjour Madame, bonjour Monsieur. Bonjour Marie-Louise. Les gros bras noirs, les dents blanches de Marie-Louise. Ma clé pendue à mon cou. Le café et les tartines du matin. Ensuite, ma maison. Ensuite, le jambon-purée du midi. Ensuite, les cartes, avec les hommes – je vais les battre, c'est sûr. Ensuite, ma maison. Peut-être une visite... Ensuite, le café et les tartines du soir, sur ma table, dans ma maison. Ma nuit avec ou sans Albert. Il n'est plus revenu. Il me manque, ce cochon de Flamand. « Elle me gratouille », qu'il disait, en montrant sa jambe de bois. Je la gratouillais, et il riait. Il pétait un petit coup. Pffft. Une fusée, une lettre glissée sous la porte. Une lettre parfumée ! *Alles goed* ! Puis il grommelait je ne sais quoi. Vieux ronchon, va !

Personne à qui parler, pas même mes meubles d'avant. Les heures passent, et j'attends. Je reste silencieuse. Si je parle trop fort, on me

mettra au deuxième étage.

Madame Perruchon n'est plus là. Disparue ! De bonne heure cheval, de bonne heure charogne.

LARA PASSA LES FÊTES de Noël et de Nouvel An à Montréal, avec des amis de Gérald. Il neigeait sur la ville. Les toits et les trottoirs étaient blancs, le ciel était blanc, et Lara éprouvait une étrange sensation de calme, d'abandon. Elle souriait aux plaisanteries d'Hilary et de Jean. C'était un couple sympathique et chaleureux. Gérald les avait rencontrés lors d'un reportage au Canada. Jean était journaliste sportif, et Hilary travaillait comme illustratrice. Elle montra à Lara ses dessins : des aquarelles aux tons doux qui représentaient des scènes d'enfants. Elle jouait un peu de piano, en amateur. Elle posa quelques questions à Lara sur les doigtés d'une des *Romances sans paroles* de Schumann. Lara annota ses indications sur la partition, mais sans jamais poser les mains sur le piano. Jean et Gérald bavardaient dans le salon. Dans la cheminée, les bûches enflammées lançaient des lueurs pourpres. L'air sentait la campagne, la nature, le bonheur de vivre.

Lara rejoignit Gérald. Elle s'assit à côté de lui sur le large divan. Il parlait vite, avec ses mains qui s'agitaient dans tous les sens, comme il en avait l'habitude. Ses yeux brillaient, ses lèvres humectées par le cognac, servi dans des verres ballons, étaient... sexy, pensa-elle soudain. Elle se serra contre lui, posa la main sur sa cuisse.

– Lara aimerait visiter Montréal, dit-il à leurs amis.

– Je me ferais un plaisir, si j'avais le temps, fit Jean.

Il avait un visage jovial qui disparaissait sous une barbe fournie, déjà grisonnante malgré ses trente-cinq ans.

– Nous irons nous promener demain, si tu veux, proposa Hilary. Montréal est plein de surprises.

Lara resta silencieuse. Comment leur dire ? Comment exprimer ce qu'elle ressentait si intensément ? Qu'elle ne voulait pas voir l'extérieur et que son seul désir était de rester avec Gérald et eux deux. Surtout ne pas sortir, demeurer là où tout est rassurant et confortable. Doux et confortable. Comme les aquarelles d'Hilary. Comme le feu dans la cheminée, avec les bûches qui se consumaient

lentement. Comme les bras de papa...

Elle songeait à Antonine, à l'immense solitude de la vieille dame. Au *Doux Repos*, les heures passaient si lentement que le temps semblait s'être interrompu. Les pensionnaires ne pouvaient bavarder que dans les pièces communes. Ils n'avaient pas le droit de pénétrer dans une chambre autre que la leur, même avec l'accord de son occupant. Elle revoyait le visage d'Antonine, ses traits déformés par la loupe qu'elle approchait des photos apportées par Lara représentant des mouettes. Antonine avait cru les mouettes dédoublées alors que c'étaient leurs ombres qu'on apercevait sur le sol. Le lavabo était sale, la petite nappe à fleurs bleues offerte par Lara, souillée de restes de nourriture. Antonine, toujours si fière de son intérieur, ne voyait plus distincte ment les taches, la crasse. Elle vivait dans un monde qu'elle croyait propre. Ce jour-là, elle avait commencé à parler de son bras, des « trous » entre les articulations, de « la viande qui était partie ». Puis elle s'était écriée joyeusement : « Pot fendu dure longtemps ! » Elle était parvenue à coudre l'ourlet de sa robe avec le fil enfilé dans des aiguilles par Lara. Les points étaient larges, mais réguliers. Combien de temps y avait-elle passé ? Combien de temps pour le moindre petit geste ? Cette lenteur des vieux qui paraît aux autres si exaspérante.

Le lendemain, Lara se força à accepter l'offre d'Hilary de visiter Montréal. « Tu t'es bien amusée ? » demanda Gérald à leur retour. « Oh oui », répondit Lara. Mais il y avait en elle une angoisse incontrôlable qui montait, montait, une vague plus violente et sournoise qui annonçait le naufrage.

MON FRÈRE, PETIT-LOUIS. Il est mort à la guerre, fusillé. J'ai vu sa figure sur le mur. Sa figure avec des taches dessus. Drôle de gredin ! J'avais quinze ans, lui treize. Binche. Je lui raconte l'histoire, à la fille qui vient me voir tous les lundis après-midi. Je l'aime bien finalement. Je lui raconte.

Petit-Louis avec ses copains. Moi, un peu en retrait. Dans la campagne, à gambader. Tout d'un coup, Petit-Louis s'arrête devant un poteau télégraphique. Il met les bras autour et le serre de toutes ses forces, comme s'il embrassait une femme. Ses copains lui demandent ce qu'il fabrique. Il répond : « Ça va sortir, ça *doit* sortir. » « Impossible, disent les autres. Tu ne pourras jamais faire sortir de la terre un poteau de cette taille ! » Il continue à serrer son poteau, les gens s'arrêtent même pour le regarder, un cercle se fait autour de nous. Ses copains lui disent qu'il est timbré, mais lui, il serre toujours son poteau en criant : « Ça va sortir, ça *doit* sortir, je sens que ça vient ! » Les gens rient. Comment un type peut-il être assez sot pour croire qu'il va d'un coup extraire du sol un poteau télégraphique ? Et cet idiot qui continue à rugir : « Oui, je sens que ça vient, ça va sortir, ça *doit* sortir ! »

Je cesse de parler. Elle m'observe avec des yeux ronds. Elle a vraiment envie de connaître la suite. J'attends un peu, l'air de rien, en regardant le pigeon derrière la fenêtre. Puis :

– Et tout d'un coup, Petit-Louis, il a lâché un énorme vent, pire qu'un cheval !

Elle fait une drôle de moue, mais rit quand même. Elle ne connaît pas le monde que moi j'ai connu.

Parfois, elle m'agace. Quand elle pose des questions. Toujours les mêmes ! « Et votre fils ? » J'ai beau lui dire que Cyprien est mort à treize ans, elle insiste. Elle dit : « C'est dommage, vous auriez pu avoir un autre enfant. Une fille, par exemple... » Et à elle, je lui

demande pourquoi elle n'a jamais eu de gosse ?

Après son départ, je chante. En 1914, j'avais douze ans et je suivais dans la rue une femme qui passait avec son accordéon. Derrière moi, je traînais les gamins de ma patronne. La femme chantait des chansons de patriote qui racontaient le combat, la vaillance, la mort.

Mes os me font mal. Mes veines sortent, très grosses et bleues. Qui voit ses veines voit ses peines. Mes dents me font mal. Celles qui habitent dans ma bouche sont en bois, très dur.

Ce matin, je suis tombée en me levant du lit. Je me suis cognée à la table. Si fort qu'elle s'est renversée. Misère... On se réveille, on oublie qu'on a des jambes et on est parti... Comme ça ! Pffft ! Mon épaule, ma pauvre épaule... Toute la journée, je fais couler de l'eau chaude dessus. Biscatouille, ça ne sert finalement à rien qu'à gaspiller ! Le soir, j'enveloppe mon épaule dans un châle que je serre avec des épingles de nourrice.

Elle est partie à l'étranger. Elle m'a abandonnée. Si elle revient un jour, comment lui raconter la fête de Noël, avec le bourgmestre et le Père Noël venus exprès pour moi ? Comment lui montrer mes cadeaux – un petit coussin rouge et un paquet de chocolats ? Comment, hein ? Mes trois aiguilles sont bien enfilées sur un bout de fil blanc. Au moins, j'ai de l'avance. À côté de la bobine, j'ai cinq épingles de nourrice, trois rubans (un doré et deux bleus), deux mouchoirs en papier et quatre élastiques. Au cas où.

Au repas, à ma table, un certain Maurice. Drôle de petit monsieur. Les jambes écartées, la braguette ouverte. Oh ! ce n'est pas bien joli. Je demande une feuille de salade pour couvrir son canari. Ainsi, il ne s'envolera pas. Les autres rient. Moi, pas. Vilain bavoteux !

Marie-Louise : « Alo's, Madame Some's, tu t'es enco'e t'ompée d'heu'e ? » Ses grandes dents blanches vont me manger. J'ai peur. « Madame Some's ? » Oui, c'est bien moi. Oui, j'ai confondu la grande aiguille et la petite. Oui, je suis sortie de ma maison à minuit et demi. Mais moi, je croyais qu'il était six heures et que c'était l'heure du bain. J'étais la première, d'ailleurs. C'est bien, hein ?

Si je donne encore du pain aux pigeons, je cours un grand danger.

U N JOUR D'AUTOMNE DE L'ANNÉE 1989. Comme chaque mercredi à

cinq heures, Nicholas et Florence Segalan conduisent leur fille chez le psychiatre. Dans la voiture, Lara ferme les yeux. Ses mains sont posées de chaque côté d'elle, sur la banquette arrière. Elle sent sous ses doigts le cuir froid et pense à l'animal qu'on a découpé et dont on a arraché la peau. Elle sait déjà ce qu'elle dira au psy, elle n'a aucun problème avec ça. Elle a parfois un peu pitié de lui. Il a un regard fixe et dur – ses yeux de couleurs différentes fascinent Lara –, mais ses lèvres sont sensuelles, douces. Parfois, Lara aimerait les toucher. Elle n'éprouve aucun désir pour cet homme. Simplement, l'envie d'effleurer sa bouche.

Lara a seize ans. Elle n'est pas comme les autres filles. Il y a chez elle une expression de visage, une attitude, qui mettent mal à l'aise. Les garçons l'évitent. Elle fréquente peu les jeunes de son âge. Elle suit les cours par correspondance avec assiduité. Elle joue magnifiquement du piano, avec une sensibilité à fleur de peau, un sens de la perfection, une puissance, une rare intensité dans le jeu. C'est ce que disent les critiques musicaux qui ne tarissent pas d'éloges. Les concours et les concerts sont devenus plus fréquents. Lara n'est jamais seule. Même pour l'enregistrement d'un disque, son père l'accompagne toujours, où qu'elle aille, quoi qu'elle fasse. À deux, ils ont déjà fait le tour de l'Europe. Mais Lara ne voit de ces villes que l'hôtel et la salle de concert. Le psychiatre a mis en garde Nicholas Segalan. Il ne faut pas que Lara soit aussi dépendante de lui. Segalan l'a regardé avec surprise. Quoi ? Voudrait-on le séparer de sa fille, de sa Lara, de sa chair même ? « Dessine ton papa », disait l'autre médecin, celui qui avait soigné Lara enfant, quand elle avait été heurtée par la voiture. « Prends ces crayons et dessine... » La petite crayonnait une maison, qui avait davantage l'apparence d'une usine désaffectée après un bombardement. Rien qui ressemblât à la sienne, en tout cas. Des trous dans les murs, des fenêtres éventrées, parfois un paysage

fantasmagorique traversé par un vélo et un bonnet rouge (mais elle n'avait ni l'un ni l'autre)... Les traits étaient hachés, le crayon perceait le papier. Quand elle rentrait chez elle, il lui arrivait d'avoir une grosse colère. Elle se mettait à hurler ou à se frapper la tête des deux mains. Elle se griffait les joues. Seul son père parvenait à la calmer. Florence Segalan avait mis sous clé tous les objets coupants, les couteaux, les ciseaux. Lara la surprenait parfois, assise dans la cuisine, les bras croisés, le regard fixe absent de larmes. Cachée derrière la porte, l'enfant guettait sa mère. Il y avait, dans toute la maison de l'avenue Roosevelt, un silence mortel et glacial qui ne se brisait qu'aux premières notes, lorsque Lara commençait à jouer.

« C'est qui, mes vrais parents ? », a-t-elle osé demander à Nicholas Segalan, un soir où ils étaient seuls, devant le piano. Le visage de Segalan s'est fermé.

« C'est qui, mes vrais parents ? », a-t-elle répété obstinément au psychiatre. Occupé à chercher un document, il lui tournait le dos.

Elle n'attendait pas de réponse. En aurait-elle obtenu une qu'elle se serait empressée de la rejeter. Elle ne croyait plus personne. Tous des menteurs. De rage, elle se vengeait sur sa musique. Elle jouait avec acharnement, avec violence. Une œuvre dont elle aurait jadis exprimé les nuances avec subtilité devenait une tempête, un déferlement de notes. Nicholas Segalan ne faisait aucun commentaire. Avec une infinie patience, il attendait que la crise passe. C'était cela sa punition, sa malédiction. Lui et Florence étaient maudits. Jamais ils n'auraient dû agir comme ils l'avaient fait. Si Florence n'avait pas montré cette insistance, ils auraient continué à vivre rien qu'à deux, dans un cocon, sans ce lancinant remords qui les poursuivait maintenant. En voulant à tout prix assouvir le désir d'enfant de Florence, n'avaient-ils pas été foncièrement malhonnêtes ? Mais en quoi ? Ils avaient tout donné à Lara, tout ce qu'un enfant est en droit de recevoir : l'amour, l'éducation, l'argent. Et si Florence était pour sa part incapable de manifester de la tendresse à sa fille, Nicholas par contre avait, dès le début, éprouvé une passion telle pour Lara qu'il en avait lui-même été effrayé. Lui qui ne voulait pas d'enfant et avait cédé au chantage de sa femme, lui qui avait le caractère d'un homme des bois – comme elle le lui avait souvent reproché –, il s'était surpris à ne plus arriver à se passer de Lara. L'absence, même momentanée de sa fille, le mettait dans des émois impossibles. Il ne vivait plus que pour elle, par elle. Elle était sienne.

O N M'A EMMENÉE DANS UNE SALLE. On m'a assise à côté d'une vieille,

sur une chaise qui faisait mal aux fesses. Il y avait plein d'autres vieux. Je ne les aime pas. J'ai cherché un visage de connaissance. Rien.

Un monsieur est arrivé sur le devant de la scène. Il portait un beau costume bleu et une cravate. Il a dit : « Aujourd'hui, Guignol est parmi nous. » Une drôle de petite maison avec des rideaux rouges était là, devant nous. Le monsieur a disparu derrière un autre rideau. Et puis sont arrivées deux petites personnes : un monsieur avec un chapeau, qui tenait un bâton, et un autre qui avait une tête de niais. Ils parlaient et s'agitaient beaucoup. Le bâton courait après le niais. Le niais essayait de l'éviter, mais le bâton courait plus vite que lui. Tout le monde riait. Je ne comprenais pas pourquoi. Ça a duré très longtemps. Je me suis levée pour partir. Aussitôt, on a dit « Chuttt... Chuuuuutttt... ». Dans le fond de la pièce, Marie-Louise me regardait avec ses gros yeux blancs. Je me suis rassise sur ma chaise. J'avais mal aux os. À nouveau, j'ai tenté de m'enfuir. On m'a rappelée à l'ordre. Les vieux applaudissaient le bâton et le niais. Quels ânes ! J'ai voulu dire mon mot, mais les « Chuuuuutttt » sont devenus menaçants. Alors, j'ai renoncé. On perd son savon à laver la tête d'un baudet.

Enfin... enfin ! le rideau rouge s'est refermé. Et le monsieur au costume bleu a surgi et crié : « Ça vous a plu ? » Tous les vieux se sont mis à claquer dans leurs mains. Ouf, c'était fini !... mais non ! Pas encore ! Le monsieur gris a salué plusieurs fois. Un grand sourire s'étalait sur son visage. Il a parlé encore, beaucoup, tellement que je me suis endormie. Quand je me suis réveillée parce que Marie-Louise me secouait, il parlait encore. Du beau langage, ça oui ! Un accent pas de chez nous, pincé, pète-sec. Un Français, sans doute. Un guignol français. Ah, les Français ! Ils sont de belle entrée, mais de bien laide sortie ! disait toujours mon Albert.

Marie-Louise m'a apporté mon déambulateur, et je suis retournée vers ma maison. Quelle drôle de journée !

PROCÈS-VERBAL N° 2535611

NOUS, LE MOINE ANTOINE, inspecteur de police à Molenbeek Saint-Jean (arrondissement de Bruxelles), entendons le 12 juin 1973 à 15h30, en nos locaux,

Manescu Iona

Née le 2 juin 1948 à Slobozia (Roumanie)

Célibataire, sans profession

Domiciliée rue Delaunoy, 8 à 1080 Molenbeek-Saint-Jean (Belgique)

Qui déclare :

Je désire m'exprimer en français et fais choix de la procédure en cette langue.

Au début de mon audition, vous m'avez fait savoir que je peux demander que toutes les questions qui me sont posées et les réponses que je donne soient actées dans les termes utilisés, que je peux demander qu'il soit procédé à tel acte d'information ou d'instruction ou à telle audition, et que mes déclarations puissent être utilisées comme preuve en justice.

Je me suis présentée à vous suite au passage d'une de vos patrouilles cet après-midi à mon domicile.

Vous me mettez au courant des faits, à savoir la disparition de l'enfant âgé de deux mois de la dénommée Clara S., qui était ma voisine de palier (2^e étage C).

Vous me faites lecture d'une lettre déposée en vos mains ce jour à 11h45 par la préqualifiée et dans laquelle mon nom est cité.

Question : Connaissez-vous Clara S. ?

Réponse : Pas vraiment. Elle habitait le même immeuble que moi. Elle n'y est restée que quelques semaines.

Question : Quels étaient vos rapports avec elle ?

Réponse : Je l'ai croisée deux ou trois fois dans l'escalier. Nous nous disions bonjour.

Question : Aviez-vous eu connaissance de la lettre écrite par Clara S. ?

Réponse : Non.

Question : Connaissiez-vous l'enfant de Clara S. ?

Réponse : Non. Je me doutais qu'elle avait un bébé parce que j'entendais les cris.

Question : Vous dites que vous vous êtes croisées dans l'escalier. L'enfant était-il avec elle ?

Réponse : Non. Elle était seule.

Question : Dans la lettre écrite par Clara S., l'accusation portée contre vous est très grave. Vous n'êtes pas mariée et vivez seule, sans compagnon. Avez-vous déjà eu envie d'avoir un enfant ?

Réponse : Oui.

Question : Je répète. Avez-vous déjà eu envie d'avoir un enfant au point de le prendre à sa mère ?

Réponse : Non. Absolument pas.

Question : Savez-vous ce que signifie un rapt d'enfant ?

Réponse : Oui.

Question : Pouvez-vous décrire Clara S. ?

Réponse : Elle est de taille moyenne, mince, avec des cheveux noirs légèrement bouclés. Elle est habillée comme une rockeuse ou une punk. Ses yeux sont bizarres. Comme ceux des drogués. Question : L'avez-vous entendue parler ?

Réponse : Oui. Les parois sont minces entre les appartements.

Question : Que disait-elle ?

Réponse : Je ne sais plus. Ça ne me regarde pas.

Question : Avait-elle un comportement insolite ?

Réponse : Non.

Question : Avez-vous vu quelqu'un rentrer chez elle ?

Réponse : Oui. Un homme.

Question : Comment était-il ?

Réponse : Grand et mince, très bien vêtu, en costume gris. On aurait dit un homme d'affaires.

Question : Est-il resté longtemps chez Clara S. ?

Réponse : Non.

Question : Avez-vous entendu une discussion entre eux ?

Réponse : Je ne sais pas. Ça ne me regarde pas.

Question : Est-il revenu par la suite ?

Réponse : Oui. Je l'ai aperçu dans le couloir de l'immeuble avec ma voisine.

Question : Avez-vous pu saisir leurs propos ?

Réponse : Je crois qu'il était question d'argent.

Question : C'est tout ce que vous avez entendu ?

Réponse : Oui. Je suis montée. Tout ça ne me regardait pas.

Je demande expressément copie de mon audition que vous me remettiez, ma

signature valant récépissé.

Lecture faite, je n'ai rien à ajouter ni à modifier. Je persiste et signe, ce 12 juin 1973 à 16h45, et déclare me tenir à la disposition de la justice pour toute information complémentaire.

Dont acte.

PIGEON VOLE, VERRAT CRIE, POULE PIAILLE. Cui-cui, l'oiseau fait son nid.

Cui-cui. Une bouchée pour papa, une bouchée pour maman. Sabine, ma gentille petite Sabine en blouse blanche. Devant moi, avec sa cuillère pleine. Je ne veux plus. Laissez-moi tranquille ! Sabine est méchante, elle m'oblige à manger ! Je veux sortir d'ici. Au secours, Albert ! Au secours !!!

Dans la nuit noire, je suis toute seule. La clé. Où ai-je mis la clé ? Et mes sous ? Si je n'ai plus de sous, je serai pauvre et on me mettra dehors. Albert ! Que fabriques-tu ? Mais dépêche-toi !

Ah... Tu es là. Tu es tout pâle... Tu es triste ? Tu ne m'aimes plus ? C'est bien moi, ta femme, ta *lieffe*, Antonine. An-to-ni-ne. Tu ne me prends pas dans tes bras ? Albert ? Tes yeux sont morts, tu ne me regardes plus, tu parais mort, tout à fait mort... Viens, mon Albert, viens te réchauffer. Nous serons bien, à deux. À deux, sans les méchants. Sabine est méchante. Marie-Louise a de gros yeux blancs qui me font peur. Madame Vanderlinden a disparu, bien fait pour elle. Monsieur Losseau a été puni. Scélérat ! Le pigeon mange son pain. Il picore de son gros bec et me regarde avec ses yeux ronds. J'ai peur. Les chopes sur le comptoir, l'accordéon d'Albert dans un coin. Tiens, l'accordéon joue tout seul, sans mon Albert. Les notes s'enfoncent et remontent. Bizarre... Mon abat-jour ! Où est mon abat-jour bleu ? Il fait froid, ici. Si je faisais quelques pas, j'aurais plus chaud. Ma gymnastique. Une, deux, une deux.

La jeune personne est revenue, avec un petit bouquet de fleurs séchées. Biscatouille ! Je ne sais plus du tout comment elle s'appelle ! C'est bien gênant... Je n'ai plus ma tête ? N'allez pas croire !

Lara. C'est La-ra.

Je serai sage. Sinon, elle ne viendra plus. Le lundi. Deux tasses de

café sur ma table. Un sucre. Elle et son drôle de pantalon si serré. Comment arrive-t-elle encore à respirer, la pauvrete ? J'ai de nouveau oublié son nom. Ça ne fait rien. Je lui demanderai la prochaine fois. Elle est gentille, cette petite, pas comme les autres. Elle n'est pas trop laide non plus. Si elle était un peu plus en chair, elle serait même jolie. Il faudrait qu'elle sourie. Je devrai penser à lui dire.

Où sont mes sous ? Dans ma culotte ? Dans ma culotte qui est dans le tiroir ? Où est le tiroir ? Ma main cherche sans trouver. J'allume ma lampe. Tout tangué. Je suis dans un bateau. Je me lève. Mes pieds sont si loin de moi. J'avance d'un pas en me tenant au lit. Là... Encore un pas... Aïe, ma jambe ! Je dois faire pipi. Ça presse ! Où est mon pot ? Mon pot si propre qu'on pourrait y boire la soupe ? Les choses disparaissent. Tout s'en va. Les restes de moi s'en vont. Je fais encore un pas. Ça tourne autour de moi. Si elle était là, elle m'aiderait ! Pourquoi ne vient-elle pas ? Il y a des ombres dans ma maison. L'ombre d'Albert avec sa jambe de bois. Albert ? Où es-tu ? Albert ! Ah ! Il ne m'écoute jamais !

Le pot est bien caché, là, tout en bas, sous l'armoire. Je vais le prendre, il ne m'échappera pas. Petit pot de beurre, petit pot de beurre, celui qui y goûte le premier reçoit une raclée !

J'ai faim. Je dois faire pipi. Pipi ! Vite ! Se baisser en se tenant bien à l'armoire, attraper le pot. Vite... Mais l'armoire glisse. Aïe, je suis par terre ! Maladroite, va ! Le pigeon me regarde. Il se moque de moi. Viens, gentil pigeon. Aide-moi à me relever... Ma chemise de nuit est trempée, et il fait si froid sur le sol. J'ai mal à la jambe. Si mal. Mais je ne me plains pas, n'allez pas croire...

J'ai peur. On va me gronder. On va crier. J'ai très peur. On me mettra à l'étage. Avec les autres. Ceux qui sont... Albert ! Au secours !

LARA MARCHAIT VITE DANS LA RUE GRISE. De chez elle à la maison de retraite, il y avait un quart d'heure à pied. Elle avait attaché ses cheveux, cachés en partie par un chapeau noir. La pluie tombait sur le pavé mouillé. Elle longea l'imposant bâtiment de briques rouges, entra par une porte latérale de service, comme chaque fois. Elle évitait toujours l'entrée principale qui la menait directement à la première salle, là où trônait le piano à queue recouvert d'un drap, avec les photos encadrées des directeurs successifs et des bienfaiteurs du *Doux Repos*. À un mur, de chaque côté d'une lourde croix, étaient accrochés les portraits du roi Albert et de la reine Paola. La reine jetait sur le piano un regard empreint de mélancolie. Le roi fixait droit devant lui. Jésus, sur sa croix, ne semblait pas vraiment concerné.

Elle poussa la porte qui se rabattit derrière elle dans un grincement sinistre. Un homme avec un chariot rempli de linge la croisa. Il lui sourit. Il portait une blouse blanche aux manches courtes qui laissaient entrevoir, sur un bras, un tatouage représentant une sirène.

– Vous venez voir votre protégée ? dit-il.

Elle lui rendit son sourire. Depuis près de trois ans qu'elle visitait la vieille dame, elle s'était habituée aux remarques. « Vous êtes de la famille ? », lui avait-on si souvent demandé. À quoi elle répondait, bien sûr, par la négative.

– Des gens comme vous, c'est rare ! s'exclama-t-il. Consacrer son temps à quelqu'un qu'on ne connaît ni d'Ève ni d'Adam, c'est formidable !

Elle fit un petit signe de la main qu'il interpréta sans doute comme de la modestie. Simplement, elle ne savait que répondre. Elle avait toujours été incapable de dire les choses comme elles viennent. À chaque fois que quelqu'un l'abordait, elle était paralysée. Un peu plus tard, quand elle fut dans le couloir qui menait à la chambre d'Antonine, elle se rappela l'expression de l'homme : « quelqu'un qu'on ne connaît ni d'Ève ni d'Adam »... C'était étrange. Ève et Adam

avaient été les premiers humains sur Terre, les premiers à s'aimer, à donner la vie. « Qu'on ne connaît ni d'Ève ni d'Adam », c'était un peu comme dire « qu'on ne connaît ni de sa mère ni de son père ». De nouveau, une boule se serra dans sa gorge. Elle essaya de penser très fort à Gérald, mais la boule ne partait pas ; elle grossissait, grossissait jusqu'à devenir une tumeur qui l'étoufferait, lui mangerait l'intérieur. « Papa... » Antonine lui avait demandé où étaient ses parents, et elle avait répondu tout de go, sans réfléchir : « Ils sont partis. » Y avait-il autre réponse ? Autre explication que cet amas de ferraille, ce grand incendie dans sa tête, cette chaleur infernale qui la tourmentait, la nuit, quand elle se tournait et se retournait dans le lit, à côté de Gérald, si serein, si immobile, dont elle n'entendait que le souffle régulier, à peine un léger ronflement ?

Dans le couloir, elle salua quelques personnes qu'elle avait souvent rencontrées. Deux pensionnaires et des femmes de ménage qui passaient la serpillière. Elle longea rapidement la salle commune, où une télévision glapissait des variétés, et les chambres aux portes ouvertes par lesquelles on apercevait un gisant, une chaise roulante, un visage hébété, un homme debout de dos, parfaitement immobile, dans un pyjama rayé. Un hurlement jaillit soudain « Mademoiselle ! Ma-de-moi-selle ! », mais Lara avait tellement l'habitude de ces plaintes brutales et désespérées, de ces appels au secours, qu'elle ne tourna même pas la tête.

Elle frappa à la porte d'Antonine. Aucune réponse. Elle frappa encore, puis l'ouvrit doucement. La chambre était vide. Le cœur de Lara se mit à battre plus vite. Elle héla une infirmière qui ne savait pas où était madame Somers. Elle demanda à une autre. À une autre encore. Personne ne semblait au courant. Elle revint vers la chambre. Les affaires d'Antonine étaient toujours là, le vase sur la commode, le bouquet de fleurs séchées. Elle respira mieux. Quand un pensionnaire décédait, sa chambre était immédiatement vidée de ses effets. Elle s'enquit encore auprès d'autres personnes.

– Madame Somers ? Elle est aux soins, dit une jeune femme en blanc sur lequel s'appuyait un vieillard au visage si ridé qu'il n'en paraissait plus humain.

– Aux soins ? Que s'est-il passé ?

– Vous êtes de la famille ?

– Je viens voir madame Somers toutes les semaines, depuis plusieurs années.

– Ah ! dans ce cas... Elle est tombée et s'est blessée au genou. Attendez dans le couloir. On va bientôt la ramener.

Lara fit les cent pas.

Enfin, après un long moment, apparut un brancard. La main droite d'Antonine pendait d'un côté. Le visage était impassible, blême. La

jeune femme se pencha vers Antonine. Les yeux ouverts, celle-ci ne semblait pas la voir.

– C’est moi, Lara...

– Elle est très fatiguée, fit le brancardier.

Lui et un autre amenèrent le brancard vers la chambre d’Antonine et la déposèrent sur le lit.

Lara resta encore un peu auprès de la vieille femme. Elle lui tenait la main. Elle ne parlait pas, émue et soulagée que rien de grave ne soit arrivé. Antonine avait gardé les yeux ouverts. Sa respiration était régulière, et Lara se disait que cette immobilité, cette paix, ce fil si ténu qui les reliait l’une à l’autre, valaient mieux que toutes les paroles du monde.

Les jours suivants, quand elle reprit le cahier, elle fut incapable d’exprimer ce qu’elle avait éprouvé à ce moment. Elle avait envie de l’abandonner, de laisser l’histoire d’Antonine. À quoi cela servait-il ? Mais elle se força à poursuivre, de visite en visite.

Lundi 10 janvier

J’ai frappé en vain à la porte d’Antonine. Pas de réponse. J’imaginais le pire. À la garde, on m’a dit qu’elle était aux toilettes, juste à côté. Elle en est sortie toute courbée, une main tenant son peignoir, l’autre le mur. « C’est si sale de faire dans un seau », a-t-elle répondu à la fille de salle qui lui demandait pourquoi elle avait quitté sa chambre.

Je l’y ai raccompagnée. Elle paraissait épuisée.

Lundi 17 janvier

Antonine va mieux.

Les paragraphes devenaient plus courts, l’enthousiasme du début n’y était plus. Pourtant, ce cahier ligné était son secret. Jamais encore, elle n’en avait parlé à Gérard. Un jour viendrait où Antonine ne serait plus, mais le cahier, lui, demeurerait toujours.

Peu à peu, l’état de la vieille dame s’améliora. Lara questionnait les infirmiers. Elle passait plus souvent au *Doux Repos*. Gérard comprenait. S’il trouvait étrange cette relation entre sa femme et une inconnue, tout cela avait au moins le mérite de rendre le sourire à Lara. Elle se sentait utile, indispensable. Elle racontait ses visites à Gérard qui, même s’il était perdu dans ses préoccupations professionnelles, l’écoutait.

L’accident, bien que sans aucune gravité, avait perturbé l’esprit d’Antonine. À plusieurs reprises, elle parla de son mari défunt comme s’il était encore là.

– Albert m’attend, murmurait-elle.

– Il attendra encore un peu, il a beaucoup de patience, disait Lara en lui pressant la main.

– Tu crois vraiment ?

– Oh oui ! faisait Lara avec empressement.

La gêne l'envahissait ; le rouge lui montait au front, comme jadis lorsqu'elle entra en scène pour se diriger vers le piano. Elle n'avait jamais menti à Antonine, mais à présent... ? Comment agir autrement ?

– Il y a beaucoup de travail au café, disait Antonine. Albert sera fâché. Quel jour sommes-nous ?

– Lundi.

– Lundi, c'est le jour des frites.

Un long silence suivait. Puis Antonine élevait lentement la main. Du fauteuil où elle était assise, une couverture sur les genoux, elle montrait une direction imprécise. Sa main tremblait, son regard était vague. Les sourcils froncés, la bouche pincée, elle montrait encore, avec insistance. Au début, Lara n'avait pas compris tout de suite. Mais, au fil du temps... Elle sortait le pot de chambre de l'armoire, aidait la vieille femme à se relever, une main lui soutenant le dos pendant que l'autre dégageait la couverture. Les jambes apparaissaient, maigres et blanches. La chemise de nuit à fleurs roses, mal boutonnée, s'ouvrait sur le ventre gonflé et un sein – le seul restant – qui pendait. Antonine effectuait quelques pas jusqu'au pot. Lara la tenait fort, elle avait peur qu'elle tombe. Antonine s'asseyait. Elle vacillait et se tenait à Lara. Le sol était si bas... Lara se retournait en feignant de regarder par la fenêtre.

– Excuse-moi, disait Antonine.

Quand c'était fini, Lara l'aidait à regagner son fauteuil, à tout petits pas. Par la suite, comme l'opération se répétait et qu'Antonine refusait avec obstination d'être conduite aux toilettes communes, Lara put obtenir une chaise percée. Un jour, elle eut la surprise de voir la chaise recouverte de la nappe qu'elle avait offerte à Antonine. La chaise percée avait pris l'apparence d'un vrai fauteuil.

Cependant, rien n'était plus comme avant. On aurait dit qu'en quelques semaines, Antonine avait pris dix ans. Le premier lundi après l'accident, les seules paroles qu'elle prononça devant Lara furent au sujet de la vision qu'elle avait eue un matin : celle d'un homme – le petit Willy, avec qui elle jouait aux cartes la veille – qu'on emmenait sur un brancard. Il était mort. Après avoir raconté la scène, elle conclut en disant : « On ne meurt qu'une fois, hein ? »

E LLE VIENT ENCORE. Elle arrive avec un bouquet de perce-neige.

Perce-neige, perce-oreille. Cui-cui, l'oiseau fait son nid. Albert, Cyprien. Cyprien, mon fils... Je n'ai eu qu'un enfant, et personne ne dira le contraire ! Qu'*un seul* enfant ! Que les bavards se taisent. Qu'ils causent s'ils veulent, mais pour d'autres occasions ! La langue n'a pas d'os, on la tourne comme on veut.

Un gros bandage autour de mon genou. Genou, caillou, bijou. Bijou. Je n'ai eu que ma petite croix de baptême et mon alliance, celle qu'Albert m'a donnée le jour de notre mariage. Albert ? Mais que fais-tu là ? Quel sot ! Il a encore oublié... Biscatouille ! Mes mains sont si grandes, on dirait des mains de géante ! Oh... une tache sur ma chemise ! Vite, la nettoyer... Sinon, on va être fâché. On va me prendre et me déshabiller !

On vient. On est tout noir. On ressemble à Marie-Louise. Je cache la tache avec ma main. On me retourne, on me lave. La cuillère entre dans ma bouche. C'est mauvais. Je recrache. La cuillère est de nouveau là. Elle cogne contre mes dents. On me regarde avec de gros yeux. Je secoue la tête. La cuillère tombe sur ma chemise. On crie un peu, puis on me laisse. J'ai froid. Je tire sur mes manches. Il fait tout noir.

J'aime bien quand elle vient. « Bonjour, Antonine », elle dit. Et elle s'assied près de moi, à côté du lit. Antonine ? Qui c'est, cette Antonine ? Ah, oui... c'est moi ! Marie-Louise arrive. Elles parlent un peu, toutes les deux. J'écoute. Il ne faut pas qu'un mot m'échappe.

Marie-Louise : « Elle pe'd la boule, ma'ame Some's ! »

Elle : « C'est son accident qui l'a traumatisée... »

Marie-Louise : « C'est no'mal... Mais le docteu' dit qu'elle se'a bientôt gué'ie. »

Elles parlent encore et encore. Mais elles ne connaissent rien de ma

vie ! Quand on a les os qui pourrissent, comme moi, on tombe et puis on casse.

Marie-Louise me soulève et me met sur la chaise percée. Un peu plus tard, elle revient :

– Alo's, Ma'ame Some's, ça y est ?

Non, ça n'y est pas. Va-t'en, sale fille, avec tes gros yeux blancs !

Rosalie est venue me voir cette nuit, avec Albert. Non, je me trompe. Rosalie est morte depuis si longtemps. C'était ma sœur aînée. Elle a eu six enfants d'un premier homme, puis trois d'un deuxième. Elle n'était pas sérieuse, celle-là, elle courait partout. Neuf marmots à nourrir. Du repassage toute la journée pour gagner son pain. La guerre. Le plus grand des marmots était le chef. À vingt ans, il a acheté un terrain avec ses économies. Il a construit lui-même sa maison parce qu'il avait appris la maçonnerie. Puis il a mis le restant des sous au Luxembourg. Les sous dormaient, bien au chaud. Mais, en dormant, ils faisaient des petits. C'est comme ça, les sous : on croit que c'est mort, alors que c'est plus vivant qu'un vivant ! Le garçon, il était prudent. Un oiseau dans la main vaut mieux que deux sur la branche. Cent millions de francs, qu'il a empruntés à la banque. Il a acheté une terre et, dessus, il a fait construire un immeuble de vingt étages. À quarante ans, il était riche comme Crésus. Il est mort sur son magot.

Quand tout est noir et que la grande maison est silencieuse, Cyprien vient aussi me voir. Treize ans, mon enfant, comme tu es beau... Aux prés, un cheval s'emballe, il te casse la tête de ses sabots méchants, et tu meurs ! Un petit cercueil de bois. Croix de bois, croix de fer, si je mens, je vais en enfer. Non, je n'ai *jamais* eu d'autre enfant que mon Cyprien, n'allez pas croire.

Alors, me voilà guérie, paraît-il. Ma tête est à l'endroit et mon genou entre ma cuisse et mon mollet. Tout est bien réparé. C'est comme une charrette cassée. On la rafistole, et la voilà repartie sur les chemins.

« IL N'Y A PAS D'ALTERNATIVE QUE DE L'INTERNER, dit le psychiatre.

– Combien de temps ? murmura Nicholas Segalan.

Le médecin croisa les doigts. C'était un homme grand et fort, rassurant. Son œil gauche était brun alors que le droit avait une couleur indéfinissable qui attirait le regard de Segalan : un mélange de lacs, de marais, de vase, quelque chose d'aquatique. En réalité, cet œil ne voyait plus ; le docteur Dimitrios Koulouris était borgne.

Il suivait Lara depuis plus d'un an. L'administration de Prozac puis de Lithium avait donné des résultats satisfaisants. Lara était moins agitée, son humeur s'était stabilisée. Il avait cru en son rétablissement quand elle avait repris les concerts. Mais une nouvelle crise l'avait laissée affaiblie et désarmée, incapable de se concentrer. Ne voulant plus voir son image, elle avait supplié ses parents de cacher les miroirs de la maison. Puis, peu à peu, elle avait repris le piano et une vie publique, des tournées, toujours accompagnée de son père. Malgré les conseils pressants donnés par le médecin aux parents de la jeune fille, Nicholas Segalan n'acceptait pas l'idée d'être séparé d'elle.

Koulouris se posait des questions. Sa longue expérience en psychiatrie infantile et adolescente lui avait fait envisager plusieurs hypothèses dont l'une retenait particulièrement son attention. Il devinait un passé trouble chez les Segalan. Une relation père-fille qui n'avait rien d'ordinaire. Au début, il avait soupçonné un lien incestueux, sinon physique, du moins mental : une forte attirance, un amour immodéré de Nicholas Segalan pour sa fille. Celui-ci se comportait en père attentionné, surprotecteur. Pourtant, il n'était pas réellement étouffant, et Lara aurait pu être une adolescente épanouie. Elle avait du charme, du talent. Elle dégageait par moments une grande énergie, tantôt très positive quand elle se plongeait dans son travail, tantôt affreusement négative lorsque les crises la prenaient et qu'elle ne se contrôlait plus. Ces moments-là étaient toujours suivis d'une torpeur, d'un engourdissement étrange.

– Ne pouvons-nous attendre encore un peu ? demanda Segalan au psychiatre.

– Je vous aurai prévenu, répondit Koulouris.

Nicholas Segalan toussota. Il croisa et décroisa les jambes. Il observait le stylo du médecin qui courait sur une feuille griffonnée de notes.

– Il est hors de question que Lara interrompe ses cours à la Chapelle Musicale, fit Segalan.

– Une carrière ne peut être privilégiée au détriment de la santé mentale, dit Koulouris en le fixant de son étrange regard.

Il allongea le bras vers un dossier, s'en saisit, l'ouvrit.

– Comme vous me l'avez demandé, j'ai pris contact avec le confrère qui avait examiné Lara quand elle avait onze ans. J'ai ici son rapport. Tout concorde avec mes observations.

– C'est-à-dire ?

– Il y a, en votre fille, une angoisse constante. Celle de bien faire, celle d'être aimée. Particulièrement par vous. Elle ne vit que pour cela. Les entretiens que j'ai eus avec elle montrent une adolescente très perturbée, toujours à la limite de...

Il hésita sur le mot à choisir. Contrairement à certains de ses confrères qui utilisaient volontiers le jargon médical, il préférait adopter un ton plus familier, un vocabulaire à la portée de tous. Koulouris était un homme simple et direct.

– Écoutez ceci, dit-il en se penchant sur le rapport de son confrère. *« Respect strict des règles. Sens aigu du devoir. Profond désir de perfection. Angoisse liée à l'échec et à la réussite, manque de confiance, tristesse latente, peur de l'abandon, peur de l'inconnu suscitant un vif désir de rester cloîtrée. »* Tout cela n'a guère changé chez Lara depuis sa tentative de suicide à l'âge de onze ans.

– Ce n'était pas un suicide, fit Segalan.

– ... mais bien un appel au secours, nous sommes d'accord. Et elle peut recommencer du jour au lendemain. N'y avez-vous jamais songé ?

Nicholas Segalan soupira. Son désarroi troubla le psychiatre. Il avait presque envie de prendre Segalan par l'épaule et de lui dire : « Allez, mon vieux, ça s'arrangera... » Foutu métier que de devoir garder la distance, montrer une réserve froide et polie. Petite Lara... Elle aurait pu être sa fille. Et lui, à la place de l'autre, de Segalan.

– Vous devez tout me dire, insista-t-il avec une lourdeur qui le surprit lui-même. Tout. Sur le passé. Sur vos relations avec votre épouse. Sur la petite enfance de Lara.

– Il n'y a rien à cacher, répondit Segalan.

– En êtes-vous si sûr ?

Il s'en voulut. Il n'aimait pas se montrer intrusif dans la vie des proches de ses patients. Après tout, ce n'était qu'une simple intuition – stupide, sans aucun doute. L'idée d'un secret familial trop lourd à

porter pour une jeune fille comme Lara s'était ancrée en lui depuis des mois. Et il ne pourrait en connaître davantage que par la bouche de Segalan.

Celui-ci restait de marbre. Koulouris se leva, contourna le bureau, tendit la main à Segalan.

– Au moindre incident, avertissez-moi immédiatement.

Il y eut une crise plus violente durant laquelle Lara brisa la fenêtre de sa chambre. Nicholas Segalan prit peur. Des morceaux de verre, qui avaient pénétré dans le poignet de l'adolescente, entraînèrent l'hémorragie. Lara fut emmenée aux urgences. L'attitude des médecins et des infirmières fut sans équivoque. La méfiance se lisait sur les visages. Les blessures au poignet ressemblaient trop à celles d'une tentative de suicide. Dans la salle d'attente, Nicholas et Florence se tassaient, apeurés, serrés l'un contre l'autre. Pris d'une impulsion subite, Segalan téléphona à Koulouris. Le psychiatre arriva très vite. Il signa le permis d'internement. Lara, le poignet bandé, fut conduite vers un autre bloc du bâtiment, dans le service qu'il dirigeait. C'était la nuit. Lara se sentait épuisée. Quand rentrerait-on à la maison ? Avant qu'elle puisse réaliser ce qui lui arrivait, deux infirmiers l'avaient empoignée et lui avaient administré une injection. Elle se débattit encore un peu avant de sombrer dans le sommeil.

De longues heures plus tard, elle s'éveilla, l'esprit confus. La pièce était très éclairée. Les lumières des néons dansaient devant ses yeux. Son lit était entouré d'autres lits, identiques. Certains étaient occupés, d'autres pas. Elle entendit une voix, sentit une main lui presser l'épaule. On l'aida à se redresser, on la força à ouvrir la bouche et à avaler plusieurs comprimés. Prise de nausée, elle recracha le tout. Elle dut s'y prendre à plusieurs reprises.

Les jours suivants, elle erra comme un zombie, de son lit à une chaise. D'autres femmes, en chemise de nuit ou en peignoir, se déplaçaient en silence. On aurait dit un ballet muet, où chacune trouvait sa place sans déranger les autres. Des gestes se perdaient dans l'air. De temps en temps, une voix fusait. Ou un léger cri. Lara demanda à voir ses parents, son père surtout. Cela lui fut refusé. Elle pleura. Elle demanda à sortir. Cela aussi fut refusé. Très calmement. Alors, le quatrième jour, quand elle se sentit moins mal, elle essaya de s'enfuir. Mais toutes les portes étaient verrouillées. Et aux fenêtres, il y avait des barreaux. Elle supplia. Elle insista pour voir le docteur Koulouris. On lui promit qu'il viendrait. Il ne vint pas. Le sixième jour, elle l'aperçut, de loin, qui parlait à une infirmière. Elle voulut s'approcher, mais ses jambes flanchèrent sous elle. On l'aida à regagner son lit, on lui fit une piqûre, et elle ne se réveilla que le

lendemain.

On la forçait à manger et lui introduisait dans la bouche les pilules qu'elle était contrainte d'avaler, sous la menace. Elle avait peur. Lara ne savait pas exactement dans quel quartier de la ville elle se trouvait. Lorsque la nuit venait et qu'elle sentait autour d'elle la présence inquiétante des femmes allongées sur leur lit, elle fermait les yeux et se répétait des passages de pièces qu'elle avait interprétées au piano : les études de Chopin et de Liszt, les sonates de Beethoven... Elle les jouait en elle, rien que pour elle, et cela lui redonnait un peu de force.

Le neuvième jour, elle eut le droit de téléphoner à ses parents. La voix de son père lui parvint, brouillée, lointaine. Elle raccrocha très vite. Elle s'était mise à le supplier, et il n'avait pas répondu à son appel. Elle ne voulait plus. Plus rien. Sinon mourir.

Le onzième jour, elle vit enfin le docteur Koulouris. Elle avait déjà eu précédemment plusieurs entretiens avec un de ses confrères, qui n'avait rien pu obtenir d'elle. Le traitement se poursuivait. Les effets secondaires entraînaient des tremblements incontrôlables, rendant la jeune fille incapable de se laver ou de s'habiller seule.

Lorsque, au quatorzième jour, elle se vit pour la première fois dans un miroir, elle fut effarée. Elle n'avait plus vomi, elle avait ingurgité tout ce qu'on la forçait à manger, mais, malgré cela, elle avait maigri. Ou était-ce une impression, à la vue de ce visage blême et émacié, troué de grands yeux noirs qui reflétaient un océan de détresse ? Aidée par une infirmière, elle ôta sa chemise de nuit, se lava, enfila un pantalon et un chemisier. Ses membres étaient agités de convulsions qu'elle ne maîtrisait pas. Quand elle fut enfin habillée, un rire nerveux la secoua. L'infirmière lui sourit. Dans la salle commune, une autre patiente la félicita. Elle riait toujours, sans plus pouvoir s'arrêter. Le docteur Koulouris s'approcha d'elle.

– Tu peux venir, Lara. Suis-moi. Ton père est là.

Il la conduisit à travers d'interminables couloirs avant de pousser une porte qui s'ouvrit en silence. Nicholas Segalan apparut, grand et mince, dans son costume gris. Lara se jeta dans ses bras. Après une brève conversation avec le docteur Koulouris, Segalan emmena sa fille. Lara ouvrait les yeux avec étonnement. Tous ceux qu'elle croisait dans les couloirs étaient habillés avec des vêtements. Ils ne portaient ni pyjama ni peignoir. Ils marchaient d'un pas vif, parlaient, s'apostrophaient. Ce n'étaient plus les silhouettes blanches et muettes qui erraient dans la salle fermée, entre les lits identiques ; c'était le monde réel qui l'accueillait de nouveau, elle, Lara Segalan, ressuscitée de l'enfer des morts-vivants.

Elle ne regagna pas directement la maison familiale. Elle fut placée dans une autre institution, pour convalescents. Là, elle dut s'adapter, trouver ses marques. Il n'y avait quasiment personne de son âge, si ce n'est un garçon de dix-huit ans et une fille de vingt ans, anorexique, dont elle partageait la chambre. Toutes deux s'entendaient bien. Lara ne comprit pas pourquoi, une semaine après son arrivée, on la changea de chambre. Plus tard, elle apprit que sa compagne présentait des tendances lesbiennes et que Dimitrios Koulouris avait préféré les séparer.

Deux fois par semaine, elle avait un entretien avec le psychiatre. Il lui avait fait passer quantité de tests : décrire des gravures anciennes représentant différentes scènes, remplir les bulles vides d'une bande dessinée, répondre par « vrai » ou « faux » à des centaines de questions, dire à quoi lui faisaient penser des taches noires sur un papier. Cela lui rappelait ses premières visites chez le médecin, quand elle était enfant. On lui demandait de dessiner un arbre ou de classer des couleurs par ordre de préférence. Ce n'était pas dérangeant. Elle aimait bien le docteur Koulouris. Elle aussi, comme son père, avait été fascinée par les yeux du médecin. Rien ne laissait deviner qu'il était borgne. Il se déplaçait sans hésitation. Lara se cachait un œil de la main pour imaginer ce que c'était d'être borgne.

Nicholas et Florence Segalan venaient la voir deux fois par mois. Il avait été convenu de la fréquence de leurs visites. Il avait également été décidé que Lara ne vivrait plus jamais chez eux. Mais elle ne le savait pas encore. Nicholas s'était opposé à cette idée. Koulouris avait été assez convaincant. Si Segalan voulait le bien de sa fille, il devait se plier à cette discipline pour éviter toute rechute.

L'institution où se trouvait la jeune fille était ouverte. Ce n'étaient plus les portes verrouillées, les grilles aux fenêtres et la médication lourde de la section psychiatrique. Ici, le portail n'était fermé que la nuit, pour la sécurité. Le bâtiment était caché derrière les arbres d'un vaste parc, où les pensionnaires avaient le droit de se promener. Diverses activités leur étaient proposées. Au début, Lara, incapable de se concentrer plus de quelques minutes, effectua toutes les tâches qu'on lui demandait ; elle fabriqua de petites poupées de chiffon et des paniers en osier, elle apprit les claquettes et confectionna des gâteaux qu'on servait au goûter, elle aida à dresser les tables. Par ces simples gestes, elle réapprenait à vivre. L'ergothérapeute était gentille avec elle, et toute personne « gentille » signifiait pour Lara la sécurité, c'est-à-dire le bonheur absolu. Elle ne se posait plus de questions. Elle ne pensait plus au piano. Quand l'ergothérapeute lui parlait, sa voix douce la berçait ; elle ne voulait plus fuir comme avant mais, au contraire, demeurer ici, bien au chaud, bien à l'abri, sans devoir rendre de compte à personne. Cinq mois avaient passé depuis la nuit

où elle avait été conduite aux urgences. Elle ne parvenait toujours pas à lire ni à écrire, ses mains tremblaient encore, elle s'exprimait parfois avec peine ou à la manière d'un enfant. « Cet état infantile est un passage obligé », disait Koulouris à Segalan. Et ce dernier, rassuré par les paroles du spécialiste, rentrait chez lui plus confiant, persuadé que Lara redeviendrait bientôt la pianiste surdouée qu'elle avait été.

JE L'AIME BIEN, CETTE PETITE. Elle a l'air si triste parfois que j'ai envie de pleurer. Elle m'a montré les photos de son voyage au Canada. Elle y a des amis : Jean et Hilary. Hi-la-ry. Quel drôle de nom ! Ces gens-là ne sont pas comme nous.

La rue a encore changé. Madame Vanderlinden est revenue habiter dans le quartier. Qu'elle est vieille ! Incroyablement vieille, toute recroquevillée sur sa canne ! De toute façon, il n'y a que des vieux, dans ce quartier.

Je ne quitte plus beaucoup ma maison. On m'apporte mon repas ici. Deux tartines de pain blanc, un petit ravier de beurre, deux tranches de gouda, une tasse de café au lait avec un sucre. Une pilule rose et une pilule bleue. Tout est bien. Je cache le beurre dans mon tiroir, sous les cinq mouchoirs qu'elle m'a donnés, la fois passée. Elle vient toujours me voir. La-ra. Lara, tralala. Je lui chante une chanson d'Albert. Je connais toutes les paroles par cœur. Mon cœur est las, les feuilles tombent en tournoyant. Les feuilles rouges du Canada, d'un automne où elle y était allée. Des feuilles rouges comme... comme le sang ! Le sang coule, le cochon est tué. C'est la guerre, les Boches sont là, ils prennent le cochon, lui attachent les pattes et... crac !

Pas de bain depuis des jours et des jours. C'est congelé. Le lavabo est trop haut. Je prends mon seau. Je suis nue comme le petit Jésus. Je frotte mon ventre, mes cuisses. L'eau est froide. Voilà. Je suis aussi propre qu'un sou neuf. Mes sous ? Où sont mes sous ? Vite, regarder dans l'armoire, dans la culotte, bien cachés ils sont.

Il faut que je lui dise, à elle. On m'a apporté hier des papiers très importants. Je les avais déjà vus, il y a bien longtemps. Maintenant, je crois savoir qui elle est. Comment puis-je en être sûre, à moins de la questionner ? Je dois la mettre au courant.

Quand elle vient, ce lundi, elle tire la chaise et s'assied en face de moi. Elle reste muette à me regarder. Puis elle parle, de tout et de

rien, de son Gérard, un bien bel homme qu'elle aime tellement, de son amie Hilary à qui elle écrit des lettres avec son ordinateur. Des lettres avec une machine ! Je vous demande bien ! Soudain, j'ai une idée. Si elle pouvait m'apporter du papier et un stylo... ? Elle s'étonne. « Vous voulez aussi écrire des lettres, Antonine ? » Je hausse les épaules. Ça ne la regarde pas !

Mais elle tient ses promesses. Elle arrive le lendemain, avec un calepin et un stylo à bille, comme je lui ai demandé. J'ai la gorge serrée. C'est si beau que j'en pleurerais. Je lui dis merci et encore merci. La-ra.

La nuit, Cyprien vient me dire bonjour. Il est petit, mon Cyprien. Il a un beau visage d'ange et des cheveux blonds bouclés. Il vole autour de moi. « Maman, maman... » J'aime sa voix. Derrière, dans le lointain, une autre voix m'appelle aussi. « Maman ! » Celle-là résonne dans ma tête comme une crécelle. Je ne veux plus l'entendre.

Le pigeon me regarde. Si je lui donne du pain, je serai punie. Marie-Louise me l'a dit. Je lui réponds : « Et mon bain ? » Elle lève ses gros yeux au plafond : « Le bain. C'est pas pou' demain ! Ni pou' ap'ès-demain ! Y a des infi'miè'es malades. Manque d'effectifs, qu'il a dit, le di'ecteu' !... » Manque d'effectifs, comme à l'armée ! Elle continue à parler en tournant autour de moi. Elle me soulève de mon fauteuil, je marche avec elle dans la rue pleine de portes. Pas de bain ? Tant pis, je me laverai avec mon seau. Le savon est bien caché. Bien usé. Quand je retrouverai mes sous, j'en donnerai deux à la jeune personne, et elle ira m'acheter un nouveau savon.

Elle a apporté un lacet pour ma clé. Un beau lacet blanc. Elle veut faire le nœud elle-même. Petite sottise ! Comme si elle en était capable... Je lui prends le lacet des mains. Elle sort son appareil photo. Clic. La photo sort. Je me vois dessus. C'est bien moi ! Avec le lacet blanc et la clé qui pend à mon cou, j'ai l'air d'une communiant.

On vole tout. Où sont mes lunettes ? Mon abat-jour bleu ? Mon secrétaire en acajou que j'ai reçu à la mort de ma patronne ? Un beau secrétaire de notaire ou de docteur, avec beaucoup de tiroirs, un tapis de velours et une clé en or pour fermer le tout.

On n'a pas eu d'hiver. Deux jours de neige, c'est juste pour dire qu'on vit. Les flocons, les... ? Biscatouille, je ne retrouve plus le mot ! Ma tête est trouée comme une passoire ! Je lui demande, à elle qui sait tout et dont la cervelle est bien en place. Je lui montre en levant les mains et en les bougeant lentement comme pour caresser l'air. « Comment ça s'appelle, ces choses qui voyagent dans le ciel ? » « Des nuages », elle dit. Ah oui, des nuages... Aujourd'hui, tout est gris. Ça

va goûter. Temps couvert, diable en l'air.

Il faut que je sache si elle sait. Ou si c'est le hasard. Je lui ai encore demandé son nom : Segalan, elle a dit. Lara Segalan. Se-ga-lan... C'est le même nom. Il *faut* que je sache. Je vais tirer les cartes. Elles me diront la vérité. Les cartes, ça ne ment jamais. Elle, Lara Segalan : la reine de pique. Moi : le valet de cœur. Je mélange, j'étale les cartes sur la table. Voilà. Maintenant, tout est clair. Je *dois* lui dire.

EN FÉVRIER, GÉRALD ET LARA FIRENT UN COURT SÉJOUR à Paris. Gérald

avait plusieurs rendez-vous professionnels. Lara resta seule. Elle flâna le long des quais, feuilleta de vieux bouquins, acheta un foulard indien à un marchand ambulant. Elle se sentait bien. Après une visite au Louvre, elle entra dans un snack, en sortit très vite. Il y avait trop de gens, trop de bruit. Si Gérald avait été à ses côtés, elle serait restée. Ils étaient convenus de se retrouver le soir, dans un petit restaurant du Quartier Latin. Elle poursuivit sa promenade, et ses pas la conduisirent devant une galerie d'art. L'endroit était désert. Lara poussa la porte. Les toiles exposées n'étaient pas extraordinaires, mais dégageaient une vitalité inhabituelle. La plupart représentaient des paysages de montagne. Les traits étaient durs, hachés, et Lara fut troublée par la sensualité des peintures. Elle ne savait pas pourquoi elle était entrée ici, elle se tenait raide et immobile, emplie d'un étonnement inexplicable. Elle sursauta.

– Lara ? C'est toi ? Mais c'est incroyable ! Tu n'as pas changé !

Un homme lui faisait face. Presque chauve, les sourcils très drus, les yeux bleus un peu exorbités, il lui souriait.

– Tu ne me reconnais pas ? Fabrice ! L'école primaire ! Mademoiselle Vincent... J'étais le plus nul en orthographe !

Elle se mit à rire. Oh oui, elle le reconnaissait ! Combien de fois n'avait-il pas copié ses rédactions... C'était un élève médiocre, un peu rejeté par les autres et par les professeurs. Avec Lara, il se sentait en confiance.

Ils se mirent à parler à bâtons rompus. Fabrice avait commencé la peinture sur le tard. Il avait tout essayé, tout raté, disait-il. Il lui demanda de ses nouvelles, depuis ce temps... Les réponses de Lara furent évasives. Lui avait déjà entendu parler d'elle comme pianiste, il avait vu des photos dans les journaux.

– Tu as des enfants ? Tu es mariée ?

Plus les questions fusaient, plus Lara se refermait sur elle-même.

Elle tenta d'en poser elle aussi, et comme Fabrice était d'un naturel spontané, elle put l'écouter. Il exposait parfois ses œuvres, sans grand succès. Mais il avait enfin trouvé sa voie. Il était à Paris pour quelques jours : le vernissage, le début de l'exposition. Ensuite, il regagnerait Bruxelles. Ils promirent de se recontacter.

Quand elle parla de sa rencontre à Gérard, il parut vaguement jaloux. Elle le rassura. Il semblait soucieux, un peu ailleurs.

Au retour, dans le train, Lara songea à Antonine, à la vieillesse. Il y avait, au *Doux Repos*, un endroit que Lara avait pris l'habitude d'appeler le cénacle : quelques chaises et fauteuils où s'installaient les pensionnaires en attendant l'heure du déjeuner. Chaque jour, à onze heures, Antonine, impatiente, se préparait à les rejoindre. Au *Doux Repos*, on vivait dans l'attente d'attendre, et cette série d'attentes remplissait l'existence des pensionnaires. Mais pouvait-on trouver un quelconque bonheur à vivre dans une seule perspective qui ne ressemblait en rien à l'espoir ? Elle revoyait les portes ouvertes sur les gisants, certains la bouche grande ouverte, l'œil écarquillé, figés dans une expression de mort, faux cadavres silencieux et effrayants qui la fixaient sans la voir.

Depuis qu'Antonine était tombée, ses pas étaient moins sûrs. Elle chancelait souvent. « Je danse quand je marche », disait-elle. Elle montrait à Lara ses culottes : celles des mortes, qu'elle avait reçues du deuxième étage et qu'elle ne voulait pas mettre. « On ne sait pas de quoi elles sont parties, ces femmes-là », murmurait-elle avec méfiance. Puis elle ajoutait, d'une voix sourde, en épiant autour d'elle : « Je lave les miennes avec mon savon. On croit que je porte celles des mortes, mais ce n'est pas vrai. Tu ne diras rien, hein ? Croix de bois, croix de fer, si je mens, je vais en enfer. » Par la suite, Lara avait compris : le règlement de la grande maison stipulait que les pensionnaires devaient changer tous les jours de linge de corps comme de chemise de nuit. Étant donné qu'il était formellement interdit de laver son linge soi-même et que le service lingerie ne le rapportait que toutes les trois semaines, cela signifiait qu'une femme, par exemple, était censée posséder vingt et une culottes, vingt et un soutiens-gorges et vingt et une chemises de nuit ! D'autres aberrations ne cessaient de surprendre Lara. Le repas du soir, servi à cinq heures et demie, l'incontournable café au lait (comme s'il n'existait pas d'autre boisson !), l'absence de bain pendant les longs week-ends ou les périodes de fêtes, le forcing pour obliger les récalcitrants à terminer leur assiette, la violence verbale sinon physique, l'infantilisation, la promiscuité, les nombreuses interdictions, les menaces... C'était une tragédie au quotidien, le spectacle permanent de la misère humaine ; et, pourtant,

un rien balayait tout cela d'un coup de vent, quelques mots d'Antonine, involontairement drôles : « Il est gros, mon ventre, hein ? C'est laid ! Mais qu'est-ce que je peux en faire ? Je ne vais quand même pas le mettre dans mon dos ! »

L E STYLO ROULE SUR LE PAPIER. Ma main tremblote. La feuille est déjà

bien remplie. C'est la troisième. Je *dois* écrire. Cyprien est revenu me voir cette nuit, avec l'autre fille dont je ne veux pas parler. Je lui ai dit : « Va-t'en, Cyprien ! Ça porte malheur ! » Mais Cyprien la poussait vers moi, et elle approchait, très près, devenait de plus en plus grande, une femme, une vraie femme, avec un ventre de femme. Elle avait des cheveux noirs bouclés, un blouson à clous, des bagues aux doigts et de drôles d'yeux peints en noir. Je n'ai eu qu'un enfant, je le jure. Albert peut le dire.

Albert ? Où es-tu ? Ta jambe de bois frappe le sol. Tu dances ? Tu joues de l'accordéon ? Ça résonne dans ma tête. Monsieur Losseau est mort. On meurt beaucoup, ici. Marie- Louise dit : « Le Pa'adis, c'est pas si joli. »

Sabine est gentille. L'infirmier Martin aussi. Il me porte comme un petit paquet, de ma chaise à mon lit. Ses bras sont forts et doux. Sur le gauche danse une sirène.

Une tranche de pain blanc, un peu de beurre que je racle avec le couteau pour ne pas gaspiller, une gorgée de café. Tout est bien. Mes yeux se ferment. Quand je les rouvre, mes feuilles ont disparu. Vite, chercher partout ! Mon tiroir ! Ah... Mon calepin est là. J'ai le cœur qui chahute et les jambes en cavale. Je *dois* continuer à écrire. Il *faut* qu'elle sache. Un jour, je lui donnerai tout, et elle comprendra. Un paquet de Petit- Beurre, ça vient toujours à point. Ma tête tourne, la jambe de bois d'Albert frappe mon crâne, je ne veux pas qu'on me mette en haut avec les autres, je serai sage, je promets... Je ne rascanaillerai pas comme madame Perruchon. Celui qui n'est pas content sur terre n'a qu'à rentrer dedans.

CHAPITRE 2

« CE N'EST PAS LA PEINE, dit une voix d'homme dans le dos de Lara. Madame Somers n'est pas là.

Lara se trouvait dans le couloir qui menait à la chambre. Elle tressaillit. Pas là ? Comment ça, pas là ?

Elle comprit enfin. Ce n'était rien, véritablement, rien en tout cas de ce que pouvait laisser entendre une phrase aussi significative qu'un décès. Antonine était tombée. Elle s'était fracturé le col du fémur et le bras. Elle avait été hospitalisée.

Lara quitta *Le Doux Repos* en grande hâte. L'hôpital était situé à quelques rues de là, près du funérarium. Tout avait été conçu pour que la vieillesse, la maladie et la mort se côtoient. Elle prit l'ascenseur, erra dans de longs couloirs avant de découvrir la chambre double où se trouvait Antonine. Numéro 261.

Sous le drap, le corps de la vieille dame semblait inexistant. Était-elle si frêle ? se demanda Lara avant de se rappeler combien Antonine avait maigri, au fil du temps, depuis qu'elles se connaissaient. Le visage blême se confondait avec le drap. Les yeux perdus montraient une immense détresse. Antonine ne portait pas ses lunettes.

– Je veux rentrer à la maison, prononça-t-elle avec effort.

Lara l'apaisa. La pièce était propre et impersonnelle. L'autre lit était occupé par une femme qui marmonnait doucement, perdue dans son délire.

– J'ai mal, murmura Antonine. Les infirmières sont si brusques.

Par petites phrases, elle dit à Lara qu'elle serait opérée le lendemain. « Je n'ai pas peur. On ne sent rien, on dort. » Puis elle ajouta, en montrant les draps : « J'étais couchée là, et on m'a photographiée, à travers tout ça. Comment est-ce possible ? » Lara comprit qu'elle faisait allusion aux radiographies.

Le soir, chez elle, Lara confia à Gérald ses craintes pour Antonine, à son retour au *Doux Repos* : qu'on la mette à l'étage, avec ceux qui ne pouvaient plus marcher, plus bouger. Gérald paraissait ailleurs.

Le lendemain, Lara retourna à l'hôpital. L'opération s'était bien

déroulée. Une plaque en fer immobilisait la jambe ; le bras cassé était simplement maintenu par une écharpe.

Antonine était assise près du lit, les cheveux en désordre, son peignoir tiré sur elle, si vieille soudain. En apercevant Lara, elle sourit à peine. Sa jambe était douloureuse. Elle ne pouvait ni se mettre debout ni appuyer le pied. Lara la tranquillisa. Elle lui raconta qu'elle aussi s'était cassé la jambe, à l'âge de sept ans. Un vague sourire passa sur le visage de la vieille dame.

Sa voisine de chambre était une femme très laide, à la peau jaunâtre. La tête emballée dans une sorte d'écharpe qui lui enserrait le menton, elle gémissait. Antonine affirma qu'elle s'était fait arracher toutes les dents. Lara songea que c'était peut-être une femme battue.

Quand Lara quitta Antonine, celle-ci la serra contre elle.

– Peut-être que je ne pourrai plus jamais marcher, dit-elle. Tant pis, je resterai assise. Qu'est-ce qu'on peut demander de plus à mon âge ?

Il y eut des jours où Lara la retrouvait à moitié assoupie, recroquevillée sur sa chaise, la tête pendant de côté. Parfois, Antonine dormait si profondément que Lara la croyait morte. Elle la réveillait en douceur. En approchant son visage, elle respirait l'odeur. C'était la première fois qu'Antonine sentait mauvais. Sa blouse blanche de l'hôpital était souillée de reliefs de nourriture.

Parfois, elle parlait : des docteurs qui croyaient tout savoir, des infirmières si brusques quand elles la déplaçaient du lit au fauteuil et qui, quand elle demandait le bassin médical, répondaient : « Retenez-vous, on viendra plus tard. » Un jour, elle en avait été incapable. Debout, soutenue par deux infirmières, elle avait fait pipi sous elle.

La femme sans dents avait disparu. Lorsque Lara l'avait interrogée à ce sujet, Antonine avait tourné la tête vers l'autre lit, vide : « Elle est là, n'est-ce pas ? », avait-elle murmuré.

D'après le médecin, une rééducation était envisageable : longue et sans aucune certitude de résultat.

Elle se montrait impatiente, difficile, disait la jeune infirmière noire que Lara rencontrait parfois. Dès que celle-ci était partie, Antonine se penchait vers Lara : « Elles sont méchantes, ces Nègresses... » Cependant, quelques jours plus tard, quand deux infirmiers africains vinrent mettre la vieille dame au lit, Lara la retrouva apaisée et détendue.

– Ils étaient nègres, tu te rends compte ? Est-ce qu'on aurait pu imaginer que je serais soignée par un Nègre ? Finalement, ils ne sont pas si mauvais, ces Barbares !

Il y avait malheureusement quantité de désagréments qu'Antonine supportait mal : le bassin médical qu'elle demandait et qui ne lui était parfois apporté qu'un quart d'heure plus tard, le bruit insupportable de l'inhalateur appliqué sur le visage de sa nouvelle voisine de chambre, la télévision allumée en permanence. Trois semaines et demie avaient passé depuis son admission à l'hôpital. Un jour, elle pleura. Elle voulait rentrer « chez elle », elle suppliait Lara qui venait de l'aider à placer un thermomètre sous son bras. Elles avaient attendu un peu, puis Lara avait récupéré le thermomètre, glissé sous les bandages, au milieu de ce fouillis de linges et de chairs. « Je veux rentrer », gémissait Antonine. Lara s'enquit auprès de l'infirmière en chef. Antonine sortirait de l'hôpital ce vendredi. En apprenant la bonne nouvelle, la vieille dame pressa la main de Lara. Dans ses yeux éteints brillaient des larmes de joie.

OÙ EST MON ARMOIRE ? Où est mon tiroir ? Où est mon fauteuil ? Et mes culottes ? Et mon beurre ? Et mon portemonnaie en cuir noir ? Et ma clé avec le lacet blanc ? Et les bas nylon qu'elle m'avait apportés ? Qui sont ces deux vieilles ? J'ai peur, Albert, ils m'ont tout pris, tout volé. Ils vont revenir, ils vont me faire mal, et tu n'es pas là, Albert ! J'entends leurs voix, j'entends leurs pas. Ils viennent !

GÉRALD S'ABSENTAIT SOUVENT LE SOIR. Il avait des réunions, des rendez-vous à l'extérieur, des repas d'affaires. Il rentrait tard, soucieux. Lara ne lui posait pas de questions. Elle profitait de son absence pour accaparer l'ordinateur. Elle surfait sur Internet pendant des heures, comme elle l'avait fait quelques années auparavant, dans l'espoir de jeter un peu de lumière sur son passé. Un soir où elle s'ennuyait, elle osa appeler Fabrice. Ils eurent une très longue conversation. Ils parlèrent d'art, de problèmes existentiels. Parfois, Lara restait muette. Dès que Fabrice cessait de parler, le silence s'installait. Elle entendait le souffle de Fabrice. Elle se força à couper la conversation, elle lui dit bonsoir, et ils raccrochèrent enfin.

Elle éprouvait un certain bien-être. Elle n'avait pas dit grand-chose sur elle, sinon évoquer les recherches qu'elle avait effectuées. C'était la première fois qu'elle en parlait à quelqu'un.

Ce soir-là, elle écrivit dans ce qu'elle appelait le « journal d'Antonine ». Elle s'assit sur le parquet du salon, le cahier ligné sur ses genoux. La douceur du mois de mai entrait par la fenêtre entrouverte. Il était près de vingt et une heures.

Lundi 23 mai

Antonine est rentrée « chez elle », au Doux Repos, à l'étage au-dessus de sa chambre, au premier. Il y a trois lits, séparés seulement par des tentures qu'on ferme pendant les soins. Dans le couloir, trois chaises roulantes occupées par des pensionnaires. Les portes des chambres, ouvertes, laissent voir les gisants.

Antonine répète : « Ils sont méchants, ils veulent que je mange, ils me gavent comme un canard et, quand je veux aller à la cour, ils me disent de faire dans mes langes. »

Elle est perdue, désorientée, mais je crois qu'elle n'invente rien. Il y a ici, au Doux Repos, un manque évident de personnel.

– Pour retrouver votre ancienne chambre, il faudra que vous puissiez de

nouveau marcher, ai-je dit en essayant de sourire.

– Je sais que je pourrai remarquer, a-t-elle répondu. Mais quand ?

Elle se plaint d'être couchée depuis trois jours. Son oreiller est mal installé, son drap bouge, et toutes ces petites choses – qui nous paraissent si anodines – prennent pour elle des proportions démesurées. Elle parle sans cesse de son tiroir, de ses culottes et d'un calepin. J'imagine que c'est celui que je lui avais apporté. Cela m'étonnerait beaucoup qu'elle y ait écrit quoi que ce soit. Obsession sénile, délire parano. Tout le monde lui en veut, affirme-t-elle.

Aujourd'hui, elle reçoit deux visites : une dame âgée très bien habillée qui occupait la chambre voisine de la sienne quand elle était encore au rez-de-chaussée ; puis Philippe. Philippe ne paraît pas avoir plus d'une soixantaine d'années. Il a été opéré. Un sac pendu à son ventre recueille ses excréments. Philippe en parle avec les détails les plus crus. Il a dû renoncer à toute vie sociale.

J'observe la compagne de chambre d'Antonine. Je n'en vois qu'une partie. Elle est allongée sur un lit. Seuls apparaissent un bras et une main. La main, recroquevillée, pouce serré contre l'index, se lève lentement comme pour tirer un fil invisible, puis décrit une courbe tel un point d'interrogation pour redescendre ensuite avec une extrême lenteur et se poser enfin. Cela ne s'arrête jamais. C'est fascinant.

Le téléphone sonna. C'était Gérard. Il aurait du retard. Lara resta longtemps dans la pénombre. Des voix lui parvenaient, de très loin. Celle de sa mère : « Si tu ne joues pas bien, Lara, papa ne t'aimera plus... » Des images défilaient devant ses yeux. Elle et son père au piano, elle entrant dans la salle de concert sous les regards de tous. Papa. Quand donc en aurait-elle terminé avec tout ça ? Cela n'aurait jamais de fin. Pourquoi s'était-elle mise en tête d'effectuer ces recherches ? Elle revoyait l'employé derrière son guichet lui tendant les documents. Il avait des yeux gris clair, un menton presque absent et un gros nez. Elle entendait ses paroles : « C'est la procédure, Madame, nous devons la respecter. » Mais lui, il avait un vrai père, il avait une vraie mère, et ces deux-là avaient peut-être, tout comme lui, un menton ridicule et un gros nez ! Il ne s'interrogeait pas, lui ! Tout était simple. Papa, maman. Mais quand on ne sait pas qui ils sont, en vérité, comment peut-on continuer à vivre normalement ? Mes parents sont partis, se répétait-elle avec force. Papa et maman sont partis.

Elle se mit à pleurer. Les larmes coulaient sans s'arrêter. Elle ne pensait même plus au retour de Gérard qui la retrouverait dans cet état. Elle entendait encore les paroles de Nicholas Segalan : « Tu es notre fille, Lara, puisque nous t'avons choisie et élevée. » Florence s'était réfugiée dans leur chambre. Lara, remplie de terreur et de colère, affrontait son père une fois de plus. « Vous m'avez menti ! Je

vous ai entendus ! Je ne suis pas votre fille ! Qui sont mes vrais parents ? Où sont-ils ? » Mot pour mot, avec une voix qu'elle contrôlait mal, elle avait répété les paroles de Nicholas et de Florence, le jour où elle avait surpris leur conversation. Nicholas était resté sur ses positions. Il avait tout nié, en bloc. Il l'avait suppliée de se taire. Puis, le ton était monté. « Tu as besoin de voir le docteur Koulouris. Tu es malade ! » Il avait exigé qu'elle prenne rendez-vous avec le psychiatre. Elle avait refusé. Elle n'était plus l'adolescente soumise à qui on peut imposer n'importe quoi. Elle estimait maintenant avoir le droit de savoir, au risque de tout perdre. Enfant, elle avait voulu se tuer pour que Segalan l'aime encore davantage. Plus tard, rien que pour lui plaire, elle s'était efforcée d'atteindre dans son art des sommets inatteignables. « Sens aigu du devoir », avait écrit le psychiatre dans son rapport. « Respect strict des règles, notamment d'hygiène. Profond désir de perfection. » La perfection ? Mais comment être parfaite si on ne sait même pas d'où on vient ?

L A VIEILLE FOLLE EST DANS MON DOS. Assise dans son fauteuil, toute décharnée. J'ai peur d'elle. Si elle me mangeait ? Ce matin, elle était nue, ses jambes étaient maigres comme des doigts. Quand elle s'enroule sur elle-même, on dirait un petit paquet de macaronis qu'on a déposé là. Sa main se lève et s'abaisse.

Ce matin, Lara est venue me voir. Elle m'embrasse : « Antonine, vous avez bonne mine ! » J'aime bien sa voix. Mais, brusquement, on entend une grosse voix qui hurle. Je dis à Lara de partir, on va l'arrêter et lui faire du mal. Elle me prend la main, sourit : « Ce n'est rien, Antonine. C'est un haut-parleur. » Moi, je sais qu'on l'arrêtera si elle me rend visite en dehors des heures permises.

Elle porte un drôle de vêtement sans forme. Après sa visite, elle ira courir, au bois. Courir ? Pourquoi ? Quand on court, c'est parce qu'on veut s'enfuir ou attraper quelqu'un ! Ma petite, elle, court comme ça, pour rien.

Le samedi et le dimanche, on n'a pas le droit d'être malade. Il n'y a personne pour vous soigner.

Je dors pour oublier mes peines.

L'écharpe autour de mon bras m'ennuie. Mistouflette, si je pouvais la retirer ! J'agite l'épaule puis le bras, l'écharpe glisse. Je me tortille comme un ver de terre. Ça y est ! Plus d'écharpe ! Mon nez coule, ma bouche est pleine de dents. Ils ont volé mon calepin, les brigands ! Lara. Viens vite, petite, j'ai à te parler. J'ai tellement à dire.

IL Y AVAIT CE VISAGE FATIGUÉ ET TRISTE, ces mains qui tremblaient comme jamais elles n'avaient tremblé. Il y avait le nez à moucher, le dentier à nettoyer, la bouche à essuyer. C'étaient, pour Lara, les premières fois.

Ce lundi-là, elle entra dans la chambre d'Antonine avec un bouquet de fleurs. Antonine était assise sur la chaise percée, en plein milieu de la pièce. Un infirmier et deux aides-soignantes allaient et venaient. Perdue dans toute cette agitation, Antonine se tenait droite, sur la chaise percée. L'infirmier était celui avec qui Lara avait un jour bavardé, devant l'entrée de service du *Doux Repos*. « Des gens comme vous, c'est rare ! », s'était-il exclamé. Il avait des bras musclés, très blancs, et une sirène tatouée sur celui de gauche.

Lara s'était entretenue avec le médecin du *Doux Repos*. L'écharpe au bras d'Antonine serait ôtée dans quinze jours. Il n'était pas question que la vieille dame la retire. On le lui avait répété à maintes reprises. « Qui êtes-vous par rapport à elle ? avait demandé le médecin à Lara. Vous êtes de la famille ? »

Les photos, les bibelots et les souvenirs d'Antonine avaient été montés au premier étage, dans sa nouvelle chambre, et placés sur une étagère derrière son fauteuil et son lit, si haut que même en tournant la tête, elle ne pouvait les voir. Ce déménagement signifiait-il qu'Antonine ne reverrait plus jamais sa petite chambre jaune du rez-de-chaussée ?

Cependant, malgré le séjour à l'hôpital et le retour dans une chambre qui n'était pas la sienne, à cet étage qui lui faisait si peur, elle allait relativement bien. Elle parlait beaucoup. Elle avait marché hier, racontait-elle, soutenue par deux kinés. Ses pieds bougeaient tout seuls. Quel miracle ! Elle disait au sujet des kinés : « C'est la vache-qui-rit et le taureau. » L'un riait tout le temps, et l'autre était une force

de la nature.

Elle souffrait d'escarres. Comme tous ceux de la maison de retraite qui avaient séjourné à l'hôpital. Là-bas, on ne les considérait pas comme des malades, mais comme des vieux. Et à quoi ça sert de soigner un vieillard ?

Il arrivait à Lara d'échanger quelques mots avec une des compagnes de chambre d'Antonine. Pas la vieille décharnée qui tissait des fils invisibles de sa main squelettique, mais l'autre. Celle-ci avait dit à Lara : « Mon mari est mort pendant la guerre de quarante. C'est triste, hein ? » Lara avait approuvé. La vieille dame avait chuchoté, les yeux écarquillés : « On vient de me l'apprendre aujourd'hui. »

En juillet, Lara espaça ses visites et reprit son rythme hebdomadaire habituel. Antonine avançait avec un déambulateur, sans plus être soutenue par les kinés. Lara applaudit l'exploit. Antonine avait perdu huit kilos. Dans la chambre commune, celle que Lara surnommait « le cadavre » s'agitait sur son lit, se frottait les pieds l'un contre l'autre. Ses genoux squelettiques pointaient sous le drap. Sa bouche était béante et ses yeux s'ouvraient sur le vide. De l'autre côté, à la gauche d'Antonine, il y avait la veuve de guerre, avec sa grosse tête ronde et son corps de bébé joufflu boudiné dans une robe. Celle-là, emprisonnée dans un lit-cage, s'asseyait soudain, s'agrippait aux barreaux pour tenter une « sortie » puis retombait lentement, secouée de tremblements, les orteils recroquevillés.

Parfois, il fallait demander le bassin médical aux aides-soignantes. Antonine prétendait que si Lara n'avait pas été là, celles-ci lui auraient répondu de « faire » dans son linge.

Elle ne parlait plus jamais du passé. Elle était obsédée par l'idée d'avoir une nouvelle brosse à dents (la sienne avait disparu) et par son calepin.

Lara la revit de nouveau vêtue d'une robe. Pendant un mois et demi, Antonine avait vécu en chemise. Lara lui avait apporté un peigne. Elle le lui passait dans les cheveux – de fins fils blancs doux comme la soie – avant de les attacher avec une barrette. Elle apportait aussi un petit miroir. Antonine ferma les yeux. Elle ne s'était plus vue depuis deux mois. En les rouvrant, elle s'exclama : « Ce n'est pas moi ! On dirait quelqu'un qui a pleuré. » « Souriez », dit Lara. Et la vieille dame se força à sourire.

Le geste le plus simple prenait l'allure d'un exploit. Introduire le dentier supérieur dans le bon sens, l'ajuster. Les mains ridées et constellées de taches brunes tremblaient, la bouche bavait ; et, pendant cette longue opération, Lara ne pouvait s'empêcher de regarder l'autre vieille, le « cadavre », petit trognon misérable et

dénudé qui agitait ses jambes maigrichonnes dans un mouvement presque gracieux, pendant que la main droite, racrapotée, tirait des fils invisibles.

Elle observait Antonine marcher, soutenue par deux aides-soignantes, le buste tiré vers l'arrière, toute vacillante sur ses maigres jambes. Remarcherait-elle un jour seule ?

Lors d'un nouvel entretien avec le médecin du *Doux Repos*, Lara lui laissa son numéro de téléphone au cas où il arriverait quelque chose. « Vous êtes de la famille ? », demanda à nouveau le médecin. « Non. Mais je viens voir madame Somers depuis plus de trois ans, une fois par semaine », répondit Lara. Le médecin poursuivit : « De toute façon, la famille serait prévenue... » Cet obstacle constant agaçait Lara. Que pouvait-elle rétorquer ? « Être de la famille », ça veut dire quoi au juste ?

M LA PETITE EST ENTRÉE AUJOURD'HUI dans ma maison. La-ra. Ses yeux

pleuraient et son nez était rouge. Son homme l'a quittée. Ce Gérald ! J'aurais dû m'en méfier. Il avait si belle allure sur les photographies ! Méchant qui fait du mal à ma petite ! Pourquoi ? Pour une autre femme, elle a dit. Une jeune fille. Biscatouille !

Ma petite s'est serrée contre moi. Quand elle s'est enfin assise sur la chaise, devant mon fauteuil, j'ai pris sa main. « Tiens bon. Tu dois tenir bon. »

Elle va s'en aller, elle ne sait pas encore où. Je suis inquiète pour elle. Elle va très mal. Si je pouvais parler à son Gérald, je lui dirais ! Je ne sais pas quand je la reverrai. Et si j'oublie tout ce que je dois lui dire ? Il y a tellement à raconter... Et si je meurs ?

LARA S'ENFUIT. Elle prit sa voiture, partit au hasard des routes et loua une chambre dans un petit village au-delà de la frontière hollandaise. Elle se terra, comme un animal apeuré. La journée, elle marchait le long des canaux, les mains dans les poches, le front buté, le corps crispé luttant contre le vent de septembre. Tout son être n'était plus qu'une boule dure, un caillou. Gérald ne lui avait rien laissé. Pas un mot, pas une lettre, même pas une explication. À ses interrogations répétées, il avait répondu : « C'est comme ça, je n'y peux rien. » Une fatalité. On quitte quelqu'un, mais on ne sait pas pourquoi.

Elle s'interrogeait. Tour à tour bouleversée, révoltée ou sans force, elle n'avait trouvé d'alternative que cette fuite éperdue vers nulle part, vers un lieu où personne ne la connaissait. Il lui arrivait vaguement d'espérer que Gérald s'inquiète de son absence. Il avait prévenu qu'il passerait chercher toutes ses affaires. Il devinerait qu'elle était partie, il ne pourrait manquer de s'interroger sur sa disparition, de s'enquérir auprès de leurs rares amis. Le ferait-il ? Il semblait déjà tellement dans une autre vie...

La localité s'appelait Retranchement. Comme elle se trouvait en Zélande, aux Pays-Bas, son nom devait être prononcé à la flamande, mais, pour Lara, il s'agissait bien d'un « retranchement » au sens propre : une fortification derrière laquelle on s'abrite, on se terre ou on prend position. Elle ne savait pas combien de temps elle y resterait. Le propriétaire du gîte avait dit, avec son rude accent : « Il n'y a pas grand monde en cette saison. » En effet, à part un couple âgé, elle était seule à occuper les lieux. Le soir, elle se rendait dans un petit restaurant le long de la digue. Elle restait là, rêveuse, souvent au bord des larmes. Le serveur la saluait comme une habituée. Elle avalait sans appétit un filet de cabillaud ou des rollmops à la sauce blanche, avec une garniture de salade. Sans un mot, le serveur reprenait son assiette à moitié pleine. Elle rentrait en voiture à Retranchement, se couchait avec un roman. Après quelques pages, elle se rendait compte qu'elle

n'avait rien retenu, rien compris. Elle était ailleurs, avec Gérald. Elle lui parlait tout haut, lui demandait pourquoi, pourquoi, pourquoi. Les nuits sans sommeil l'épuisaient. Elle se refusait à ingurgiter plus de somnifères. Elle avait beaucoup maigri.

Souvent, ses pensées la menaient vers la chambre d'Antonine, vers le mouiroir où celle-ci finirait ses jours. Que devenait-elle ? Lara s'en voulait. Comment avait-elle pu l'abandonner ? Elle téléphonait au *Doux Repos*, on lui répondait qu'il n'y avait aucun changement. Ni dans le bon sens, ni dans le mauvais. Antonine refusait de marcher. Elle avait perdu toute volonté.

Le septième jour de son « retranchement », la jeune femme songea à Fabrice. Elle n'osa l'appeler. Il avait sa vie, dont elle ne connaissait pas grand-chose, sinon sa passion extravagante pour les montgolfières qui l'avait incité, au fil des années, à une collectionnisme aussi intense que dérisoire d'objets divers, de reproductions, de photos, de dessins, de maquettes, de mobiles. Pourrait-elle lui confier le désespoir qu'elle ressentait à présent alors qu'ils n'avaient jamais été proches, sauf étant enfants, dans l'allégresse et l'insouciance de leur jeune âge ?

Le neuvième jour, elle forma son numéro. Ça sonnait occupé. Elle n'insista pas. Enfin, deux jours plus tard, elle put lui parler. Plus exactement, elle ne parla pas. Elle pleura. Il l'écouta qui pleurait. Lui non plus ne disait rien. Elle entendait son souffle, elle savait qu'il était là, et cela lui suffisait. Il proposa de venir. Elle refusa.

Elle resta trois semaines à Retranchement. À son retour, la maison avait été vidée des affaires de Gérald. En voyant les armoires et les rayonnages de la bibliothèque, elle s'effondra. Elle s'y était pourtant préparée. Elle erra d'une pièce à l'autre, frappée par les marques laissées sur les meubles par les objets et les livres qu'avait emportés Gérald. Dans la pièce désertée, le piano lui parut si petit. Il n'y avait plus d'espoir que Gérald revienne. Un long moment, elle demeura appuyée contre une table, la tête enfouie dans les bras. Elle ne pleurait plus. Elle était de nouveau une boule dure, un caillou, qui n'entend ni ne voit.

Le lendemain de son retour à Bruxelles, elle rendit visite à Antonine. Elle se maquilla un peu, se força à sourire, s'habilla avec soin. Elle ne voulait pas que la vieille dame la voie dans cet état.

À nouveau, Antonine avait déménagé. Elle se trouvait maintenant dans une chambre à un lit, toujours au premier étage. Ses affaires avaient été remises en place sur une étagère et dans une commode semblables à celles de l'ancienne chambre. Au mur était punaisée une photo de Lara, prise au Québec. En dessous, un autre cliché montrait Gérald, souriant.

Assise, penchée vers l'avant, Antonine dormait. Lara lui caressa la joue. Antonine ouvrit les yeux. Il lui fallut un temps avant de comprendre qui se trouvait là. Elle serra Lara contre elle. Quand celle-ci lui demanda comment elle allait, elle répondit qu'elle était constipée. C'était cela la vie dans les maisons de repos, pensa Lara : les misères physiques prenaient le pas sur tout le reste.

Toutes deux partirent dans les couloirs, Lara poussant la chaise roulante, Antonine, son châle sur les genoux. Avant que la jeune femme s'en aille, Antonine la regarda plus longuement : « Tu as déjà souffert avant, hein ? » Lara ne répondit rien. « Avant », cela n'avait de toute manière jamais été aussi terrible que ce qu'elle éprouvait aujourd'hui.

PAUVRE PETITE... SI TRISTE. Quel grand chagrin que de perdre celui

qu'on aime. Je dis beaucoup de mots, les uns derrière les autres, pour la rendre gaie. Il vaut mieux rire que pleurer, la grimace est plus belle.

Le petit Philippe est venu. Je ne comprends rien à ses paroles. L'hiver n'est plus comme avant. Plus de neige, plus rien... Ce n'est pas grave. La neige, on ne peut quand même rien en faire. Pas de l'argent, en tout cas !

Ma petite a arrangé sa maison. Elle a bien tout remis en ordre pour ne plus laisser de traces de son Gérald. Elle l'oubliera. Elle a dit qu'il y avait des places vides un peu partout. Oh ! elle s'habituera. Et pour prendre les poussières, c'est plus pratique... Elle est bien courageuse, cette petite. Je voudrais tant que ceux qui l'ont élevée soient près d'elle pour la soutenir. Mais elle n'en parle jamais. Elle prétend qu'ils sont partis. Partis où ?

J'ai à côté de moi une machine infernale avec deux grandes roues. Ma petite s'y est assise, elle a actionné les roues, elle disait : « Voyez, Antonine, comme c'est facile... Avec deux doigts ! » Et elle tournait, virevoltait, à gauche à droite, en avant, en arrière, quel sport ! Biscatouille, ça m'a fichu le tournis ! Elle a voulu que je touche une des roues. Jamais je n'utiliserai cette machine ! Je voudrais la voir en mille morceaux !

Un autre jour, elle me prend, et je parviens à marcher jusqu'à la fenêtre avec elle. C'est si loin. Ma nouvelle maison est beaucoup plus grande que l'ancienne ! Je tombe, je tombe... Arrivée à la fenêtre, je m'appuie des mains au rebord. Ouf. À deux, nous revenons vers le fauteuil. Je sens sa main sous mon bras. « C'est magnifique ! Vous avez marché, Antonine... », elle dit. J'ai peur. Et si je tombais ? Ils viendront me chercher pour me punir.

Elle veut m'obliger à manœuvrer la machine infernale à deux roues. Elle guide mes bras sans force. « Tu vois bien que ça ne va

pas ! », je lui répète. Qu'on me laisse en paix. Je suis si fatiguée.

PROCES-VERBAL

N° MO.81.L1.2583/20021014

E_{N CAUSE DE:}

Massoni Giuseppe

État-civil : marié

Né le 19 août 1961 à Palerme, Italie

Profession : camionneur

DU CHEF DE:

Accident avec décès

(Coups et blessures involontaires ayant entraîné la mort sans intention de la donner)

AU PRÉJUDICE DE:

Segalan Nicholas

État civil : marié

Né le 2 janvier 1933 à Bruxelles, Belgique

Profession : pianiste

Germain Florence, épouse Segalan

État civil : mariée

Née le 19 mai 1938 à Beloeil, Belgique

Profession : sans

Ce jour, mardi quatorze octobre deux mille deux à vingt heures cinquante et une.

Nous, Brochez Claude, inspecteur de police à Groenendael, exposons :

Aux date et heure susmentionnées sommes requis téléphoniquement en notre centre de communication par le service 100.

Il s'agit d'un accident de roulage impliquant deux véhicules, chaussée de Bruxelles, en direction de La Hulpe. La voie comporte deux bandes de

circulation avec, à l'endroit où l'accident s'est produit, interdiction de dépassement.

RELATION DES FAITS

Le mardi 14 octobre 2002 vers dix-neuf heures quarante, Segalan Nicholas à bord de son véhicule Nissan immatriculé EI2443, ayant pour passagère Germain Florence, épouse Segalan, s'engage sur la bande de circulation opposée afin de dépasser un véhicule. Le semi-remorque Fiat immatriculé BR477CJ, conduit par Massoni Giuseppe, circulant sur cette bande en sens inverse, percute violemment le véhicule susmentionné. Segalan Nicholas et Germain Florence, épouse Segalan, ont dû être désincarcérés.

CONSÉQUENCES MATÉRIELLES DE L'ACCIDENT

Le véhicule Nissan immatriculé EI2443, conduit par Segalan Nicholas, est en grande partie détruit par l'incendie survenu immédiatement après l'accident.

Le véhicule semi-remorque Fiat immatriculé BR477CJ, conduit par Massoni Giuseppe, présente le pare-chocs avant et l'aile avant gauche fortement enfoncés, et le pare-brise éclaté.

CONSÉQUENCES PHYSIQUES DE L'ACCIDENT

Massoni Giuseppe est grièvement blessé à la jambe droite et au visage, lequel présente de multiples coupures dues à l'éclatement du pare-brise de son véhicule.

Germain Florence, épouse Segalan, est décédée sur le coup. Segalan Nicholas est décédé pendant son transport en ambulance.

JE SAIS DES CHOSES QUE PERSONNE NE SAIT. Même le petit Philippe, qui est

si malin. Si mon Albert était encore de ce monde, il me dirait : « Ferme ton claquet, *lieffe* ! » Dois-je me taire ? Où est mon calepin avec tout ce que j'avais écrit ? Où sont les documents, les preuves ? Où est mon portemonnaie en cuir noir ? Autour de moi, il y a des araignées énormes et velues, à la gueule ouverte. Quand je le dis à ma petite, elle ne me croit pas. Si elle savait tout ce que je sais !

On m'a annoncé qu'aujourd'hui, c'était mon anniversaire. Que j'avais quatre-vingt-seize ans. Les idiots ! Comme si j'allais les croire ! On m'a habillée à la va-vite, avec ma combinaison à dentelle, ma belle robe verte au col brodé, mes bas, mes pantoufles, mon diadème sur mes cheveux. Puis on m'a emportée vers une grande salle où étaient assis des vieux et des vieilles, en rangs d'oignons. Ont-ils tous leur anniversaire le même jour ? On a posé devant moi un verre de cidre et un morceau de gâteau. Et, sur mes genoux, un flacon représentant la grande maison dans laquelle je vis maintenant. Il y est gravé : *Le Doux Repos*. Dans le flacon, il y a du sent-bon. Une femme chantait des chansons. Tout le monde parlait. Moi, je regardais.

Ma petite ne m'écoute pas toujours. J'ai avalé mes dents cette nuit, je lui dis. Elle se met à chercher dans ma maison. Elle ouvre le tiroir, l'armoire. Mais non, tu te trompes. C'est dans mon ventre qu'il est, mon dentier, avec toutes les pilules qu'on me fait avaler !

Ma petite devrait retourner chez ceux qu'elle appelle ses parents. Ils ne peuvent être de mauvaises gens. Je connais leur nom. Mais je ne dirai rien ! Croix de bois, croix de fer, si je parle, je vais en enfer !

L ARRIVAIT À ANTONINE de raconter des histoires à dormir debout : des araignées énormes et velues qui l'entouraient, prêtes à lui sauter dessus. Puis elle prétendait que ce n'étaient pas de vraies araignées. Lara se demandait si elle jouait la comédie ou si elle devenait vraiment sénile. La vieille dame apercevait aussi des formes sur le sol et sur les murs : des silhouettes mystérieuses qui s'agitaient, l'interpellaient. « Regarde tous ces gens, disait-elle à Lara. Ils sont venus pour mon mariage. »

Elle était tombée encore, à deux reprises. Un jour, en essayant d'aller seule sur la chaise percée, parce qu'à sa demande pressante, on avait répondu : « Fais dans tes langes ». La partie inférieure de son dentier avait disparu. Qu'en avait-elle fait ? Elle semblait fâchée à la vue de Lara qui fouillait la chambre à la recherche de l'objet.

Les semaines passaient. Lara parvenait à s'habituer à sa solitude. Elle ne prenait plus de somnifères et avait retrouvé un semblant d'appétit. Elle avait transformé la maison à sa guise ; elle guérissait lentement de Gérald. Un emploi d'intérimaire dans un bureau d'assurances lui permettait de ne plus dépendre financièrement de lui. Il lui avait laissé la maison. Il était parti à l'étranger sans plus donner de nouvelles.

Elle écrivit au Canada, à Jean et Hilary. Eux non plus ne comprenaient pas le comportement de Gérald. Elle reprit contact avec Fabrice. Ils se virent, parlèrent longuement. Leurs rendez-vous étaient ponctuels, toujours au même endroit et à la même heure : une taverne du boulevard Général-Jacques qui servait d'excellentes pâtes.

Pour une fois, elle arriva avec un peu de retard, ce soir-là. Fabrice était déjà installé à une table. Comme d'habitude, elle fut frappée par son côté gauche, emprunté.

– J'ai commandé l'apéro, dit-il en la regardant se débarrasser de son manteau.

Elle portait un pull rouge à col roulé et, autour du cou, un

pendentif en forme de point d'interrogation. Fabrice savait que c'était un cadeau de son père, Nicholas Segalan.

– Une salade caprese comme entrée ? suggéra-t-il en regardant à peine la carte.

Elle sourit à l'idée qu'ils avaient déjà leurs petites habitudes comme un vieux couple. C'était amusant, car justement, il n'y avait pas d'ambiguïté dans leur relation. Elle n'avait aucune attirance pour lui, et lui ne paraissait pas en avoir pour elle.

– À nos malheurs ! fit-il en trinquant avec elle. Sais-tu que j'ai raté l'occasion de ma vie ? Une illustration authentifiée de la première montgolfière, signée par un certain... Zut ! Je ne me rappelle plus son nom ! C'est un caricaturiste du début vingtième qui s'essayait aussi à l'illustration. L'affaire m'est passée sous le nez. Un ténébreux acquéreur avec lequel j'ai déjà croisé le fer plus d'une fois en vente publique m'a dépassé sur la dernière ligne droite ! Il m'a carrément mouché, ridiculisé devant tout le monde ! Celui-là, j'aurai sa peau !

– Tu es toujours aussi obsessionnel ?

– Passion ne signifie pas obsession, ma chère Lara ! La montgolfière est une des plus belles créations de Dieu. Il y a d'abord eu l'homme, ensuite la montgolfière.

– Je te rappelle qu'après l'homme, il y a eu la femme. Adam, Ève... Et que la montgolfière est une invention de l'homme, et pas de Dieu !

– Sacrilège ! S'il t'entendait...

Elle sourit.

– Ne ris pas, dit-il en se penchant vers elle. Tiens, oublions les montgolfières et autres engins volants. Regarde, ce couple, assis à la table, là... Je devine leur conversation rien qu'à leurs gestes, leurs mimiques.

Il se mit à relater ce qu'il avait cru comprendre. En l'écoutant, Lara eut un flash. Elle se revoyait assise à la même table que ce couple, avec Gérard. Qu'avait-il dit ? Ah oui... « Tu me coupes du monde. Tu m'étouffes, avec tes obsessions, tes angoisses. Tout ça me mine, nous n'avons plus une vie normale, nous n'avons plus d'amis, tu m'enfermes dans ton cercle... » Elle n'avait rien répondu, pétrifiée par les accusations qu'il portait contre elle. C'était peu de temps avant qu'il la quitte. Ce soir-là, ils avaient continué à se comporter comme un couple uni, mais elle sentait au fond d'elle une boule d'angoisse, celle de ne plus être aimée, ou celle de voir disparaître brutalement un être cher. Plus conciliant, Gérard avait ajouté : « Je comprends que tu ailles voir cette vieille dame, mais on dirait qu'elle est devenue ta seule raison de vivre, comme si je ne comptais plus pour toi. »

– Lara ? Tu es où ?

La voix calme et posée de Fabrice lui parvint. Il lui souriait en la fixant de ses yeux bleus un peu exorbités.

– J’ai compris, dit-elle lentement. Je sais pourquoi Gérard m’a quittée. C’est bizarre, ça ne m’était jamais venu à l’esprit avant. J’avais toujours cru que c’était à cause de cette jeune fille. Le coup de la quarantaine... Le type qui a peur de vieillir et qui rencontre quelqu’un de jeune, de séduisant, qui lui fait croire qu’il a encore toutes ses chances. Ce n’était pas ça.

Fabrice l’observait attentivement.

– J’étais devenue un poids pour Gérard, tu comprends ? Il m’a aidée, il m’a sortie du gouffre. À présent, il a la conscience tranquille. Il prend enfin sa liberté.

– Il prend ses aises, tu veux dire, fit Fabrice. C’est trop facile !

Lara sourit. Fabrice était aux petits soins avec elle et si désireux de la protéger qu’il ne pouvait pardonner à Gérard.

Ce soir-là, ils ne parlèrent plus de tout cela. Lara semblait soulagée. Fabrice savait qu’elle avait effectué des recherches généalogiques. Elle avait évoqué les crises violentes de son enfance et de son adolescence, les hospitalisations, l’internement, les visites chez le psychiatre, ses interrogations par rapport à son passé, juste après le drame. Mais jamais encore – par peur qu’il la plaigne ou la traite en victime –, elle n’avait fait allusion à l’accident, à la mort tragique de Nicholas et Florence. Il y avait autre chose aussi qu’elle tenait à cacher, pour mieux se protéger. Le soir où Nicholas avait, sur un coup de tête, emmené sa femme faire un tour en voiture, ce terrible 14 octobre 2002 que Lara n’oublierait jamais, Segalan avait eu une violente dispute avec sa fille. Elle l’avait menacé. Elle voulait la vérité sur son passé. Sinon... Il avait hurlé en niant une fois de plus l’évidence. Florence Segalan se taisait, apeurée et muette comme toujours. C’était elle qui avait voulu cet enfant à tout prix, et voilà que... Mais, par la suite, c’était lui, Segalan, qui avait aimé la petite fille comme aucun père ne l’aurait fait. La Nissan avait démarré en trombe. Lara courait derrière en criant « Papa, papa ! » Elle avait vingt-neuf ans déjà, mais elle se comportait comme une gamine, mendiant l’amour de ce père surprotecteur. Plus tard dans la nuit, quand les gendarmes étaient venus lui annoncer l’atroce nouvelle, elle avait compris tout de suite qu’elle traînerait toute sa vie le fardeau de la mort de Nicholas et Florence Segalan. Elle seule était responsable, et cette faute, même si elle ne lui serait jamais reprochée, était sa très grande faute qu’elle devrait continuer à expier toute sa vie.

O RAGE EN JANVIER, HIVER PARTI. Neige en février, fumier sur les prés.

J'ai mal partout. Albert, tu m'entends ?

Pendant trois jours, j'ai dormi. J'ai cassé ma pipe. Je suis tombée sur le sol qui glisse. On n'est pas de fer. Le petit Philippe est mort. Il pleurait. Il disait que ce n'était pas une vie, avec tous ses tuyaux qui lui rentraient dans le corps et sa poche à merde qu'il devait récurer tous les jours. Quand on est mort, c'est pour longtemps.

Une autre est morte, elle aussi. Celle-là, je ne peux pas en parler. C'est un secret. Elle n'a jamais existé, hein ? La chair de ma chair, le sang de mon sang... Non, il n'y a que Cyprien, mon fils. L'autre ne compte pas. Elle était méchante. Avec son ventre de femme, son blouson à clous, ses bagues partout et ses yeux peints en noir. Une mauvaise bête, et l'étable entière est infestée.

Il neige. Tout est blanc derrière ma fenêtre. Quand mon Albert est parti au cimetière, tout était blanc aussi. Il n'y avait pas de curé. Albert n'aurait pas voulu ! Les curés mangent les morts. J'ai demandé à ma petite de mettre du pain pour mon pigeon. Elle a ouvert la fenêtre. Et j'ai vu mon beau pigeon avec son gros bec qui attrapait la mie. Elle a voulu refermer la fenêtre. J'ai dit : « Non, attends un peu, s'il te plaît ». Plus tard – et il faisait si froid –, deux mésanges sont venues. Lorsqu'Albert était encore là, il suspendait en hiver des boules de gras et des petits sacs de graines. Les mésanges et les rouges-gorges s'y agrippaient de leurs pattes fébriles.

Petite Lara... Ne tarde pas à venir. Sois au rendez-vous tant qu'il est encore l'heure. Pourquoi est-ce que je me tais ? Pourquoi, alors que les mots devraient sortir de ma bouche... ? Pourquoi, Lara ? Bientôt, il sera trop tard. Je suis si fatiguée.

UN JOUR DE DÉCEMBRE, Lara retrouva Antonine qui dormait dans son

fauteuil. Dans le couloir, le personnel soignant s'affairait. La vieille femme se réveilla en voyant Lara s'approcher. Ses yeux étaient vitreux, sa bouche tremblait. Elle avait dormi trois jours d'affilée, dit-elle à Lara. Elle ne parla pas davantage, mais continua à observer Lara fixement, sans expression : un visage de morte.

La semaine suivante, elle était couchée, la face blême. Malade depuis plusieurs jours. Une seule phrase fut prononcée, au sujet de son matelas « plein de bouteilles cassées ». Lara comprit qu'il s'agissait d'un matelas d'eau.

Elle dormait de plus en plus. La journée, aussi. Elle perdait la notion du temps. S'éteindrait-elle dans son sommeil ? Quand Lara venait la voir, le soir après son travail, la lumière crue du néon tombait sur le visage endormi, creusant les traits plus durement encore. Parfois, Lara la croyait morte. Elle n'était soulagée qu'en apercevant la couverture se soulever tout doucement, avec régularité.

Antonine avait beaucoup maigri. On la mettait au lit très tôt, parfois à deux heures de l'après-midi. Le directeur du *Doux Repos* – le petit moustachu – affirmait que c'était pour son bien. Les aides-soignantes disaient que c'était par manque de personnel.

À d'autres moments, elle grelottait de froid, malgré la chaleur dans la pièce. Le moindre mouvement la faisait gémir de douleur. Elle était tombée encore, prétendait-elle. Était-ce la vérité ? Qui croire ? L'aide-soignante, qui minimisait et qui, d'un geste du doigt, signifiait à Lara que la vieille femme délirait ? Antonine elle-même ? Quand elle avait si froid, Lara la couvrait de gilets et de châles trouvés dans le placard. Antonine la remerciait. Lara avait un peu honte. Ce qu'elle lui apportait, avec ses visites de plus en plus courtes, représentait si peu.

LL VIENT TOUJOURS UN JOUR qui n'est pas encore venu. Albert... ? Marie-Louise... ? Où est-elle, avec ses gros bras noirs qui me roulaient dans tous les sens ? Monsieur Losseau ? Mon petit Cyprien ? Monsieur le Directeur ? Mon petit monsieur moustachu ? Je dois faire pipi. « Tu n'as qu'à faire dans tes langes, Madame Somers ! » Venez, je vous en supplie... Que quelqu'un vienne !

LES MOIS PASSAIENT. Lara tenait moins à jour le « journal d'Antonine ». Elle s'en voulait de ses visites trop brèves à la vieille femme. Parfois, elle réfléchissait intensément : pourquoi ne lui avait-elle jamais dit la vérité ? Pourquoi ce silence ? Bientôt, il serait trop tard... Antonine déclinait. Il lui arrivait de radoter. Elle insistait auprès de Lara pour que celle-ci lui donne de l'argent en prétendant que sinon, elle devrait se rendre à un bureau, très loin. Lara se demandait si elle ne se fichait pas un peu d'elle.

Elle sentait mauvais. Le pipi. Son linge était sans doute souillé. S'en rendait-elle compte ? Elle n'avait plus rien à dire ni à écouter. Et, pour la première fois, les visites de Lara devenaient pour celle-ci des corvées.

Un matin d'avril, Lara la retrouva debout, furieuse. Un infirmier essayait de lui enfiler une robe. La chambre puait. En partant, une des femmes emporta un linge plein d'excréments. Le repas de midi d'Antonine lui avait été apporté par un infirmier à qui elle avait demandé le seau hygiénique. Il ne l'avait pas écoutée, et elle n'avait pu se retenir. Quand il revint, elle pointa sur lui un index accusateur et se mit à vociférer.

Un autre jour, quand Lara arriva, elle était nue, entre deux aides-soignantes. En voyant la jeune femme, elle tendit les bras : « Tu es là, tu es là... Tu vas rester, hein ? Ma petite fille... » Son regard implorait, sa voix était affolée. Ses mains et sa bouche tremblaient.

Parfois aussi, quelque chose la terrifiait. On allait la prendre, la punir, l'enfermer. Lara devait vérifier que la clé n'était pas sur la porte, à l'extérieur. « Habille-moi ! Vite ! » Antonine tentait d'ôter sa chemise de nuit. Lara l'aidait. Assise sur sa chaise roulante, nue à part le gros linge bleu serré à la taille, elle bredouillait : « On va me

prendre parce qu'il y a des choses que je sais. Les autres ne savent pas... » Lara lui enfilait sa culotte. Pour la faire glisser, elle devait soulever Antonine. Même chose pour la robe, lorsque la tête et les bras étaient passés. La vieille se faisait lourde, se laissait tomber. Lara ajustait le châle, enfilait les bas sur les maigres mollets. « On va partir, aller dans une rue, murmurait Antonine. On trouvera bien quelqu'un à qui je dirai que j'ai peur. » Toutes deux sortaient de la chambre, Lara poussant la chaise roulante dans le dédale des couloirs. « Plus vite, plus vite, on va m'attraper ! », balbutiait Antonine. Lara arrêta la chaise roulante. Le couloir, interminable, avec la série de portes de chaque côté, s'étendait comme un long cauchemar. Tout au fond, des filles de salle bavardaient. « Tu vois bien qu'elles nous surveillent ! criait Antonine d'une voix éraillée. Il faut qu'on aille dans une autre rue pour trouver quelqu'un qui nous logera. » Un vieil homme, devant une porte ouverte – sans doute celle de sa chambre – saluait Antonine. « Vite, entrons ici ! Personne ne nous trouvera... » Cette paranoïa, aussi inattendue que surprenante, troublait Lara qui se reprochait de jouer le jeu de sa protégée. Elle tentait de l'apaiser, la reconduisait à sa chambre. « Tu vas me laisser seule ? demandait Antonine en tendant les bras vers Lara. Emmène-moi dehors ! » Lara obtempérait. Elle refaisait un petit tour avec la chaise roulante. Elle s'arrêtait de temps en temps et, pour distraire Antonine de ses tourments, taillait un brin de causettes avec un pensionnaire.

Il y eut plusieurs crises de ce genre. Lara ne savait quelle attitude adopter. Si elle n'entrait pas dans le jeu d'Antonine, celle-ci se mettait hors d'elle. Un jour, revenue à sa chambre, la vieille dame accusa Lara de l'avoir conduite « dans un trou » pour l'empêcher de recevoir son repas. Il était plus de midi, et les plateaux auraient dû être servis. Le chariot arriva enfin. La fille de salle expliqua qu'elle était seule pour tout l'étage, c'est-à-dire trente-neuf personnes. C'était cela, *Le Doux Repos*. Et pourtant, la gestion de la maison de retraite n'était pas à mettre en cause : le directeur, dépendant d'une administration qui centralisait tout et dont les subsides arrivaient au compte-gouttes, n'aurait pu améliorer le sort des pensionnaires et faciliter la tâche des soignants. Les week-ends, la situation s'aggravait : le manque de personnel obligeait les pensionnaires à rester parfois deux jours et une nuit dans leurs langes souillés. Les appels à l'aide restaient sans réponse et, sur certaines de ces faces ridées, usées par l'existence, on apercevait toute la souffrance du monde.

CETTE NUIT, OU CE JOUR JE NE SAIS PLUS, j'ai encore rêvé d'elle. De son ventre de femme, de ses bagues, de ses yeux peints en noir et de son blouson clouté. Elle était fâchée contre moi. Elle criait. Elle montrait son ventre : « C'est trop tard ! » disait-elle. Trop tard pour quoi, je me le demande ! Pour chérir un petit ? Elle disait qu'elle n'en avait jamais voulu. Moi, je l'aurais gardé, je n'étais pas trop vieille à l'époque. Venez maintenant. Je dois faire pipi. Pipi ! Venez vite.

Ah ! vous êtes là. Voilà... c'est fini. Vous pouvez me reconduire à ma chaise. Merci. « Ma'ame Some 's, elle pe'd la boule » qu'elle disait, la diablesse noire. Non, j'ai toute ma boule, ne vous en faites pas pour moi. Et quand je la perdrai, je vous ferai signe, il sera toujours temps que vous la cherchiez ! Biscatouille, que les gens sont sots ! Je vois la sirène sur votre bras, qui bouge et me regarde. Vous au moins, vous êtes gentil. C'est comment votre nom ? Ah oui... Martin.

Elle, celle aux yeux peints en noir, je l'aimais tellement avant. Avant qu'elle voie cet homme qui lui a sans doute fait l'enfant. L'homme a aussi les yeux peints. Sa narine gauche est percée d'une boucle d'argent. Ses cheveux sont ras. Il a des bottes de cow-boy en cuir noir. Il fume beaucoup. Sa bouche tremble d'énervement quand il parle. Il crie, prend la fille aux bagues par le bras et la secoue. Il l'emmène avec lui. J'entends encore les cris dans la rue. Puis plus rien. Le silence, pendant si longtemps... Des semaines plus tard, elle est revenue me voir. Son ventre était plat. Mais elle n'avait pas l'enfant avec elle. Quand je lui ai demandé pourquoi, elle a dit : « Je l'ai donné à des gens. » Des gens ? Ceux-là, je connais leur nom maintenant... Mais je ne dirai rien. Croix de bois, croix de fer. Après, encore, on m'a apporté des papiers qui portaient mon nom et celui de la fille aux bagues. Il était écrit qu'elle était morte dans un hôpital. Il y avait d'autres papiers aussi. Mais je ne dirai rien !

FABRICE AVAIT UN VIEUX PIANO DÉSACCORDÉ sur lequel il s'amusait

parfois à jouer du jazz. Son appartement minuscule contenait une incroyable quantité d'objets et de livres. Depuis qu'il se passionnait pour les montgolfières, il avait fait l'acquisition de mobiles, d'affiches, d'ouvrages illustrés, de miniatures : autant de rappels de son obsession.

– Observe bien ce modèle, dit-il à Lara en lui tendant une reproduction. Remarques-tu la forme aérodynamique, l'extraordinaire esthétique liée à la performance ? Ah ! si nous prenions l'habitude de nous déplacer grâce à ces merveilles de l'invention plutôt que de prendre le TGV ou l'avion ! Quel enchantement de voir notre petite planète verte d'en haut, gentiment accoudés au balcon, avec vue sur le premier cumulo-nimbus venu, le visage caressé par la brise matinale, et les narines humant l'air purifié des putritudes terrestres !

– Es-tu déjà allé en montgolfière ?

Fabrice réfléchit un instant.

– Jamais, fit-il avec gravité. Je me contente de les admirer, de les idolâtrer. C'est comme une belle femme. Pourquoi à tout prix vouloir la conquérir, occuper le terrain comme un péquenaud ? Une femme conquise n'est plus qu'un souvenir.

Il souleva une pile de livres, se fraya un passage jusqu'au piano.

– Si j'avais su que tu allais faire intrusion dans ma vie privée d'une manière aussi brutale, j'y aurais fait un peu plus de place, dit-il.

C'était la première fois qu'il accueillait Lara chez lui. Elle regarda autour d'elle, amusée autant par les manières de Fabrice que par l'invraisemblable décor : les statues et les masques africains, les piles de journaux entassés, les toiles, les cadres vides, les sculptures – dont certaines de Fabrice –, les disques vinyles, les antiques reliures en cuir de *L'Illustration*, les livres, partout, partout. Il semblait ne plus y avoir place pour rien. Et pourtant, au milieu de ce capharnaüm sympathique de célibataire endurci, surgit un miaulement, une plainte abominable

et lancinante. Un chat siamois sauta d'une étagère sur l'épaule de Fabrice qui ne parut même pas surpris.

La soirée fut longue. Fabrice montra son travail à Lara : de très petites peintures pointillistes représentant des paysages et des natures mortes ; tout le contraire de ce qu'elle avait vu exposé à Paris. Par superstition, il se refusait à peindre des montgolfières. Elle l'imaginait mal avoir la patience de répéter toutes ces taches minuscules, si semblables et si différentes à la fois. Il dit que cela le calmait. Elle fut surprise. Il avait l'air d'un homme si serein, si doux, si... Elle sentit qu'elle s'égarait. Lui aussi. Il reprit contenance, s'installa au piano, après avoir enjambé des piles de bouquins. Il joua un envoûtant air de reggae. Conquise, les paupières closes, elle s'était assise sur le sol, le siamois sur les genoux. Plus tard, quand il se leva et lui posa la main sur l'épaule, Lara sursauta.

– J'aimerais que tu joues, dit-il, lui-même étonné par son audace, car il savait combien le sujet était tabou.

Elle ne le fit pas ce soir-là, mais ne rejeta pas la proposition.

Parfois, elle parlait à Antonine de son ami Fabrice, sans être certaine d'être comprise. Elle fut un jour surprise qu'Antonine lui demande comment il allait. Elle lui raconta qu'il possédait un piano. Antonine plissa les yeux. Depuis des mois, elle ne portait plus ses lunettes, qui – comme la plupart de ses robes – avaient disparu dans le déménagement entre le rez-de-chaussée et le premier étage de la grande maison. Lara avait demandé qu'on lui prescrive d'autres lunettes, mais rien n'avait été fait. Antonine plissa donc les yeux. « Un piano ! », fit-elle dans un gloussement. Lara s'interrogea. Devenait-elle gâteuse ? Comment ne pas l'être dans un monde qui n'était plus le sien ? Une vague de tristesse envahit la jeune femme. Tôt ou tard, Antonine disparaîtrait, ne serait plus qu'une ombre parmi les ombres, ces gisants qu'on apercevait, la bouche grande ouverte, les yeux exorbités, ces presque-morts qui, avec une infinie lassitude, n'attendaient plus que l'ultime délivrance. Elle revoyait la vieille qui tirait inlassablement des fils invisibles de sa main décharnée – et celle-là était décédée –, elle revoyait le petit Philippe avec ses jambes bancales et sa démarche claudicante, elle revoyait les vieilles alignées dans le couloir avec, bien serrée dans leurs mains tremblantes, la bougie rouge offerte pour Noël par *Le Doux Repos*. Et tous ces visages se superposaient jusqu'à devenir ceux de Florence et Nicholas Segalan, tels qu'elle les imaginait juste avant l'accident, l'incendie de la voiture : la face blême et tendue de Nicholas, celle apeurée de Florence. Si ce soir-là, elle ne leur avait pas craché sa colère au sujet des mensonges qu'ils lui avaient faits depuis son enfance, Segalan n'aurait pas commis la folie de partir sur un coup de tête et de tenter

un dépassement aussi insensé. La Nissan aurait poursuivi sa route, le semi-remorque italien aussi. Et, plus tard dans la nuit, Nicholas et Florence seraient rentrés à la maison. Lui aurait serré contre sa poitrine sa fille, son seul amour, et Lara se serait blottie dans ses bras, comme une enfant en murmurant « Papa, papa... ».

Un soir, à la maison... Papa et maman. Lara a dix ans. C'est une jolie petite fille avec des cheveux châtain foncé coupés au carré. Il est onze heures du soir. Elle devrait être au lit, déjà endormie. Dans le couloir, qui va de la chambre à la salle de séjour, elle se dirige à tâtons. Ses pieds nus effleurent le parquet. Sa chemise de nuit blanche lui donne des allures de fantôme. Les ombres l'effraient. Tous ses sens sont en alerte. Elle est en apnée, aux aguets. La peur lui noue l'estomac. Plaquée au mur, elle entend leurs voix.

– Tu ne pourras jamais la rendre semblable à toi, chuchote Florence Segalan.

Les parents de Lara sont assis dans la pénombre, séparés par la table. Seule une petite lampe éclaire leurs visages penchés l'un vers l'autre. Lara aime l'obscurité. Combien de fois ne s'est-elle pas retrouvée dans le noir, devant le piano... Elle gardait les yeux ouverts et entendait sa musique comme dans un rêve. Son corps vibrait au son des notes.

– Tu ne sais même pas d'où elle vient, dit encore Florence Segalan.

– C'est toi qui as voulu à tout prix un enfant, murmure Nicholas.

– Nous n'aurions pas d

Lara étouffe. Elle a envie de se boucher les oreilles, mais elle écoute, avec une extrême attention.

– Elle est toute ma vie, dit encore Nicholas Segalan.

– Tu veux seulement qu'elle devienne ce que tu aurais voulu être : un artiste d'exception.

Nicholas ne réagit pas à la réplique glaciale. Il répète seulement :

– Lara est toute ma vie.

– Elle était aussi la vie d'une femme ! Et cette femme, nous lui avons volé son enfant. D'ailleurs...

– Avec son accord, interrompt Nicholas.

– Son accord ? Comment aurait-elle pu nous le refuser ? Avec l'argent, tout s'obtient !

La gorge de Lara brûle. Elle a envie de tousser, de crier, d'appeler au secours. Même si elle ne comprend pas les propos sibyllins de sa maman et de son papa, elle devine un grand secret.

À pas mesurés, la respiration retenue, elle regagne sa chambre, plonge sous les draps, se recroqueville dans la position du fœtus. « Papa... papa... » Ses lèvres dessinent les deux syllabes : pa-pa.

IL Y AVAIT D'AUTRES PAPIERS AUSSI, avec ceux qui disaient que la fille aux yeux peints en noir était morte. Des papiers qui donnaient le nom d'un enfant et en dessous duquel se trouvaient deux signatures. Les noms, je les connais par cœur. Je ne dirai rien. J'ai écrit tout ça.

Ma petite est là, devant moi, sa main posée sur la mienne. Ses doigts sont si fins ! Je suis contente, elle a perdu l'habitude de les tordre dans tous les sens. Ses yeux rient. Son ami Fabrice lui fait du bien. C'est un rigolo, à mon avis. Il collectionne les engins volants. Elle n'est pas amoureuse de lui, ça non ! Albert, tu m'entends ? Arrête de cogner ta jambe de bois sur ma chaise, ça m'énerve ! Occupe-toi de ton accordéon plutôt que de m'ennuyer ! La scène est prête, à toi d'entrer. Il y a beaucoup de gens dans la salle. Ils rient et chantent. Ils lèvent leur chope de bière. C'est fête. La bière mousse, déborde comme l'écume des vagues. Derrière le comptoir, je me dépêche de servir. « Cinq chopes ! Et cinq ! », crie un gars à une table. Je cours avec le plateau, je pose les bières, je reviens à ma place, j'essuie mes mains sur mon tablier, je rattache mes cheveux, et c'est reparti pour une autre tournée. On ne s'entend plus, on ne se voit plus tellement la fumée est lourde. « Antonine ! Encore une chope par ici... ! » Soudain, j'éteins la lumière. Tout le monde se tait. Et puis, Albert... oh ! Albert, je te vois, mon amour, tu es là sur la grande scène, avec ton accordéon. Tu es assis sur une caisse de bière retournée, mais c'est le trône d'un roi. Ta jambe de bois est toute droite devant toi. L'autre, pliée, soutient l'accordéon. Personne n'ose parler. Puis une voix monte : « Al-bert ! Al-bert ! Al-bert !!! » Tous, les hommes comme les femmes, se mettent frapper le sol avec leurs chaussures et à taper dans leurs mains. Les tiennes, Albert sont posées sur les touches de l'accordéon. Je les devine frémissantes d'excitation. Tes mains sont douces, Albert, si douces sur ma peau aussi. Et les premiers accords arrivent ! Une polka que j'aime tant... Notre danse préférée ! J'ai

dansé ce soir-là, mon Albert, j'ai dansé avec d'autres que toi. Mais tu étais dans mon cœur. Je tournoyais en ne te quittant pas du regard. Que j'étais heureuse... Si ma petite pouvait être aussi heureuse que je l'ai été ce soir-là !

Ma petite me parle, mais je ne l'entends pas. Elle peigne mes cheveux. Elle pose sur mes épaules un châle bien chaud. Elle m'observe longuement, de son regard grave. « Je ferai le nécessaire pour vos lunettes, Antonine... » Mes lunettes ? Mais ça m'est égal de ne plus les avoir ! Qu'y a-t-il à regarder à part elle ? Et elle, il me suffit d'entendre sa voix et de suivre avec ma main les contours de son visage pour me sentir bien. Petite, reste avec moi encore... Reste, s'il te plaît... Mistouflette ! Je dois faire pipi ! Tant pis, j'attendrai qu'elle soit partie. Je ne veux pas gâcher ce bon moment rien qu'à nous deux. Je lui dis que je l'aime tant. Des larmes brillent dans ses yeux sombres. Pourquoi tout est si compliqué ? Pourquoi suis-je incapable de lui dire la vérité ? Mais j'ai si peur de la perdre.

PROCÈS-VERBAL N° 2535611

(deuxième audition de Manescu Iona)

NOUS, LE MOINE ANTOINE, inspecteur de police à Molenbeek-Saint-Jean (arrondissement de Bruxelles), Entendons le 27 novembre 1973 à 10h15, en nos locaux,

Manescu Iona

Née le 2 juin 1948 à Slobozia (Roumanie)

Célibataire, sans profession

Domiciliée rue Delaunoy, 8 à 1080 Molenbeek-Saint-Jean (Belgique)

Qui déclare :

Je désire m'exprimer en français et fais choix de la procédure en cette langue.

Vous me mettez au courant des faits, à savoir le décès de Clara S., qui était ma voisine de palier (2^e étage C) et dont l'enfant a disparu le 30 mai 1973.

Question : Suite à une accusation d'enlèvement d'enfant qui s'est avérée infondée, vous avez été auditionnée le 12 juin 1973. Vous avez alors déclaré n'avoir rencontré Clara S. que quelques fois, dans l'escalier. Confirmez-vous ceci ?

Réponse : Oui.

Question : Pouvez-vous décrire à nouveau la dénommée Clara S. ?

Réponse : Je l'ai déjà fait. Elle n'était ni grande ni petite, plutôt mince. Elle avait des cheveux noirs un peu bouclés et des yeux très maquillés. Elle portait un blouson à clous.

Question : Lors de votre première audition, vous avez déclaré l'avoir entendue parler à un monsieur. Est-ce exact ?

Réponse : Je ne sais plus.

Question : Vous avez également déclaré : « Les cloisons sont minces entre

les appartements. » Est-ce exact ?

Réponse : Oui.

Question : Pouvons-nous en conclure qu'il est possible d'entendre une conversation dans l'appartement voisin ?

Réponse : Oui.

Question : Que se disait-il entre la dénommée Clara S. et ce monsieur qui est entré ce jour-là chez elle ?

Réponse : Ça ne me regardait pas.

Question : Lors de votre première audition, vous avez décrit cet homme comme « grand et mince, très bien vêtu, en costume gris ». Est-ce exact ?

Réponse : Oui.

Question : Avez-vous entendu quelques mots échangés entre lui et la dénommée Clara S. ?

Réponse : Oui, peut-être.

Question : Quels mots ?

Réponse : Il était question de l'enfant. Je ne me souviens plus bien.

Question : Soyez plus précise.

Réponse : Le monsieur disait que s'il donnait l'argent, il voulait pouvoir emporter l'enfant tout de suite.

Question : Que répondait la dénommée Clara S. ?

Réponse : Au début, elle refusait. Puis elle a accepté. J'ai entendu que le monsieur lui demandait de signer un papier.

Question : Étaient-ils seuls dans l'appartement ?

Réponse : Oui.

Question : La dénommée Clara S. avait-elle les visites régulières d'une autre personne ?

Réponse : Oui. Son petit ami.

Question : À quoi ressemblait-il ?

Réponse : Il avait les yeux très maquillés et des piercings aux sourcils. Il avait les cheveux rasés et des bottes de cow-boy.

Question : Que s'est-il passé quand l'autre homme, celui que vous appelez « le monsieur » est sorti de l'appartement de Clara S. ?

Réponse : J'ai ouvert ma porte tout doucement et je l'ai vu qui descendait l'escalier avec le couffin. C'est tout.

Question : Y a-t-il eu d'autres bruits dans l'appartement de Clara S. ?

Réponse : J'ai entendu quelqu'un qui pleurait, elle sans doute.

Question : Pourquoi n'avez-vous pas relaté tout ceci lors de votre première audition, le 12 juin dernier ?

Réponse : Je n'osais pas. J'avais peur que ça se retourne contre moi. Il y avait eu la lettre d'accusation. Je ne voulais pas qu'on me renvoie dans mon pays.

Lecture faite, je n'ai rien à ajouter ni à modifier. Je persiste et signe, ce 27 novembre 1973 à 11 heures.

Dont acte.

O N DIT QUE JE SUIS SOTTE D'AVOIR PERU. On ne me croit pas. Pour qui se prennent-ils ? Derrière mon lit, des rats mangent du pain. La nuit, des gens se disputent sans arrêt. Ils crient des gros mots. Il y a deux équipes. Quand l'une s'en va, l'autre la remplace. Les rats ne les voient pas.

Ma petite est dégoûtante. Je lui dis : « Mouche-toi ! » Son nez est plein de saletés ! Elle ne veut pas m'écouter. Je lui montre. Elle se mouche enfin. Mais son nez est toujours aussi sale ! Elle appelle un homme dans le couloir pour lui montrer son nez. L'homme prétend qu'il est propre. menteur, va !

Un jour, elle déballe devant moi un gros paquet. Un réveille-matin. Je dis merci. Quel ange, cette petite !

Les gens continuent à hurler. Je les entends même quand je me bouche les oreilles. J'ai peur, on m'a attachée à ma chaise, je ne peux plus bouger. J'ai beau gigoter, c'est bien serré. Et si je devais m'enfuir ? Comment je ferais, hein ? On a mis à côté de moi une bouteille avec un poison. On veut me tuer. Ma chaise bringuebale. J'ai retrouvé une vis sur le sol. Je l'ai bien cachée. Si on la voit, on me punira.

La nuit, les disputes continuent. De méchantes gens qui vont me faire du mal. J'ai peur, je suis toute seule. Savez-vous que tous les autres sont partis d'ici ? Je suis *vraiment* toute seule.

Ils sont tous partis. Mais ils ont été remplacés par d'autres qui sont arrivés dans la grande maison. Des gens ont été assassinés. Certains sont enfermés et subissent des expériences. Vous ne me croyez pas ? Je vous *dis* qu'il est dangereux d'habiter ici ! La nuit, un petit garçon chante des chansons cochonnes. La fille aux yeux peints est morte. On m'a attachée parce qu'on a peur que je m'enfuie.

J'AI APPORTÉ À ANTONINE UN PETIT GÂTEAU AU CHOCOLAT.

« Tu veux m'empoisonner ! », a-t-elle crié. D'un doigt accusateur, elle a montré une bouteille d'eau sur la table et m'a soufflé à l'oreille : « C'est du poison. »

Elle paraît terrifiée. Par des rats et des gens qui viennent la nuit dans sa chambre. Par des meurtres qui seraient commis ici, au *Doux Repos*. Je n'arrive plus à la raisonner. Elle prétend que mon nez est sale et refuse de croire l'infirmier qui lui certifie le contraire. Ses délires séniles l'emportent vers des mondes inconnus.

Et si cet état perdurait ? Pour éviter les chutes, on l'a attachée à sa chaise par une bande de toile au niveau de la taille. Elle se trémousse, essaie de glisser les doigts sous la bande. L'angoisse la prend à tout moment. La nuit, le jour. D'obscurs tourments l'agitent, suivis d'une étonnante résignation devant ce qui peut lui arriver. « On ne meurt qu'une fois, hein ! », conclut-elle.

Lara espaçait les moments d'écriture. Parfois, elle ne se rappelait plus avec précision ce qui était arrivé au *Doux Repos*. Un jour, sur la porte d'Antonine, un panneau indiquait : *Visites interdites*. La vieille dame avait une infection pulmonaire. Lara avait griffonné un petit mot pour elle, qu'elle avait tendu à une infirmière. Antonine le recevrait-elle ?

Les examens montrèrent un problème sans gravité. Antonine put à nouveau recevoir des visites. Cependant, cette quarantaine eut des conséquences lourdes : seule et enfermée, avec pour unique compagnie l'appareillage médical, la vieille femme s'était laissée aller à la dérive. Elle avait beaucoup maigri. Ses jambes et ses bras étaient décharnés. Liée à sa chaise, prisonnière, elle était persuadée de servir de cobaye pour des expériences. Quand Lara put enfin la revoir, elle dut enfiler des gants aseptisés et une blouse et se tenir à distance. L'absence de contact physique était douloureuse pour l'une comme

pour l'autre. Un jour, Antonine demanda à Lara si elle voulait bien s'asseoir sur ses genoux. Elle s'accrochait à elle en la suppliant de l'emmener. « C'est trop long ici, murmurait-elle, je veux m'en aller. »

Elle inspectait ses bras, les tâtaït, les soupesait avec un étonnement mêlé d'effroi. « Ils sont si maigres... » La peau était flasque, les os saillants séparés par des cavités. Elle les comparait aux bras de Lara qui tâchait de rire et traitait la vieille dame de maigrelette.

Elle était persuadée d'habiter dans plusieurs pièces différentes d'une vaste maison, la sienne bien sûr. « Comment as-tu fait pour me retrouver ? », demandait-elle à Lara. Les pièces d'Antonine étaient toutes les mêmes, avec des placards, des lits et des chaises identiques. C'étaient ses vêtements qu'on déplaçait, prétendait-elle.

Elle croyait que Lara vivait aussi au *Doux Repos*. Aux dénégations de celle-ci, elle répondait : « Oh ! toi, tu déménages tout le temps. »

Il y avait, au *Doux Repos*, des anecdotes significatives sur la façon dont étaient traités les pensionnaires. Une fille de salle apportait à Antonine un gobelet de café en lui annonçant qu'elle viendrait le rechercher dans dix minutes. Trente secondes plus tard, elle reprenait le gobelet encore plein. Comment une femme de quatre-vingt-seize ans aurait-elle pu avaler aussi rapidement le liquide brûlant ? À l'époque où Antonine avait le bras en écharpe et la main immobilisée, on lui donnait parfois une orange avec un couteau. Ces aberrations exaspéraient Lara.

Antonine avait reçu de Lara un réveille-matin. L'objet devint la source de ses angoisses. On allait le lui voler, il ne fonctionnait plus bien, il était cassé, il était mal remonté... L'idée fixe s'ancrait dans son esprit sénile. Un autre sujet revenait aussi : les dents. On lui avait mis des dents en bois, mais elles s'étaient brisées. Il n'en restait plus qu'une. Et elle ouvrait démesurément la bouche pour montrer une molaire. Puis, un peu plus tard : « Mes dents poussent. Regarde... », faisait-elle en touchant du doigt ses gencives nues. Souvent, Lara la trouvait endormie, si maigre et creusée qu'elle ressemblait à un squelette. Elle, qui avait pensé prendre Antonine en photo, renonçait.

D'autres obsessions prenaient le dessus sur le réveille-matin ou les dents. Il y avait, prétendait Antonine, deux chats dans son placard, qui en sortaient pour l'espionner. Ils parlaient le langage humain et disaient « Bonjour, Antonine ! » Parfois, Lara se demandait si elle croyait vraiment ce qu'elle racontait. Elle mélangeait les personnes, les lieux, les époques. Elle évoquait un certain Charles. Était-ce un amoureux de jeunesse ou un pensionnaire avec qui elle jouait jadis aux cartes ? Lara ne s'interrogeait plus, elle se bornait à écouter. Peu

importait de savoir la vérité. Il n'y avait plus de vérité.

« J'ai fait mon travail, j'espère que je vais toucher mes sous ! », lançait la vieille dame à brûle-pourpoint. La retraite ! L'argent de la retraite. C'était son grand souci. Puis revenait le lancinant problème du réveille-matin. Pour être certaine qu'on ne le lui vole pas, Antonine le dissimulait dans une antique trousse de toilette, elle-même cachée dans une culotte. Lara l'y retrouvait, l'en sortait, le reposait sur la table de nuit en rassurant sa protégée. Une semaine plus tard, il avait de nouveau disparu. « Ça ne sert à rien tout ça, disait Antonine. De toute façon, j'ai terminé mon travail, j'ai fini mon temps ici. » Dans son esprit confus, beaucoup d'éléments de son existence au *Doux Repos* se rapportaient au travail. Ceux qui dirigeaient la grande maison étaient les patrons ; les pensionnaires, des ouvriers.

La chemise d'Antonine était tachée, ses ongles étaient longs et sales, les fleurs apportées par Lara pourrissaient dans un vase. Ce laisser-aller était dû au manque de personnel tout comme à un état d'esprit général : à quoi sert-il de prendre encore soin de ceux qui sont au crépuscule de leur vie ?

Quand Antonine n'était pas attachée à sa chaise, elle était couchée dans un lit à barreaux. Elle ouvrait des yeux vitreux sur Lara. « Tu m'as retrouvée ? Ils t'ont laissé passer ? », s'inquiétait-elle, persuadée que la grande maison était sous haute surveillance, avec des gardes partout. Lara jouait le jeu : « Oui, l'après-midi, ils vous laissent passer plus facilement. »

Un jour, Lara trouva Antonine dans le couloir, devant l'entrée de sa chambre, sur sa chaise roulante. La vieille femme se perdit dans des explications filandreuses : il était question d'un bureau, d'argent, de sa chambre qu'elle devait retrouver. Quand Lara lui signifia qu'elle se trouvait justement devant sa chambre, Antonine refusa de la croire. Pour faire diversion, Lara lui proposa une promenade. Elle poussait lentement la chaise roulante, s'arrêtant devant chaque pensionnaire assis dans le couloir. Ils souriaient ou hochaient la tête avec gravité. Une dame adressa même la parole à Antonine qui ne lui répondit pas. Les portes entrouvertes laissaient voir les télévisions allumées, branchées sur le même programme. Revenue devant chez elle, Antonine refusa d'entrer. Les traits déformés par la colère, elle s'accrochait aux montants de la porte et empêchait Lara d'actionner la chaise roulante. Sa force était décuplée. Elle exigea de retrouver sa « maison ». Lara lui obéit, et toutes deux repartirent dans une autre direction. Enfin revenue à la chambre, le même scénario recommença. Lara y entra, s'empara d'un objet – un petit oiseau en plâtre qu'Antonine avait reçu du *Doux Repos* pour Pâques – et le lui montra.

Antonine marmonna qu'il était interdit de prendre des objets et quand Lara voulut l'obliger à pénétrer dans la pièce, elle se révolta et la traita de « méchante ». Avec l'aide d'une infirmière, Lara parvint enfin à maîtriser la situation. L'infirmière ouvrit l'armoire, montra à Antonine une de ses robes. « C'est la vôtre, n'est-ce pas, Madame Somers ? C'est donc bien *votre* chambre ! » Et Antonine rétorqua « Oui, pour aujourd'hui », comme si elle essayait de justifier ses égarements séniles par une explication rationnelle.

Ce délire avait parfois des côtés aussi inattendus que loufoques. « Je suis vieille, disait Antonine. J'ai au moins trois cents ans ! » Lara répondait : « Mais non, vous en avez quatre-vingt-seize. » Après un petit temps de réflexion, Antonine murmurait : « Quatre-vingt-seize ? Tu es encore bien pour ton âge ! »

Il y eut des jours où elle tremblait sans raison. Elle se serrait contre Lara, elle ne voulait plus lâcher sa main. Lara la vit pleurer pour la première fois.

Elle était sourde, affirmait-elle. Mais elle entendait très bien ce que Lara disait. « Toi, c'est différent... Ta voix, c'est comme la musique. » Et elle saluait Lara en l'appelant « *mistinguette* ».

Elle prétendait ne jamais rien manger (« C'est du chat qu'on nous donne ! », lançait-elle en se pinçant le nez d'un air dégoûté) et ne jamais dormir. Pourtant, après un moment, son corps se faisait mou, sa tête chavirait d'un côté et ses paupières clignaient. Lara quittait la chambre sur la pointe des pieds. En se retournant, elle apercevait les yeux entrouverts d'Antonine, ses traits tirés, ses lèvres blêmes.

Les mois passaient. Lara s'était remise de plus belle au piano, encouragée par Fabrice. Son contrat d'intérimaire au bureau d'assurances étant arrivé à terme, elle disposait de plus de temps. Fabrice, par ses nombreux voyages, connaissait beaucoup d'artistes. Il parla à Lara d'un pianiste à la prestigieuse carrière internationale, qui avait eu la chance, très jeune, d'approcher le virtuose Wilhelm Kempff et qui donnait plusieurs *Master Classes*. Pourquoi ne pas le contacter ? Lara n'osait pas. Comment prétendre à un tel honneur, comment côtoyer d'autres musiciens qui, eux, n'avaient jamais cessé de jouer et dont certains étaient peut-être d'excellents solistes ? Elle finit par écrire à Michaël Stein. Il était allemand, mais exerçait ses activités en Suisse, à Bâle. Elle ne lui cacha pas ses craintes de ne pas être à la hauteur, après les longues années d'interruption. Il lui répondit avec une extrême gentillesse. Il avait bien sûr entendu parler d'elle. Fabrice était radieux. « Tu vois que j'ai eu raison d'insister », dit-il à Lara. Le vague souvenir qu'il avait gardé de sa seule rencontre avec Stein était

celui d'un homme ouvert et généreux qui ne pourrait que lui redonner confiance.

Bientôt, la question du départ se posa. La *Master Class* avait lieu pendant trois semaines en février. Abandonner Antonine si longtemps sembla hors de question à Lara. Fabrice la convainquit. Il promit d'aller voir la vieille dame. Lara le présenta. Antonine fut conquise. Après avoir traité Lara de « méchante », elle lui avait demandé pardon. « Pardonnez-moi ? », s'était étonnée Lara. « C'est la première fois qu'on se dispute, avait murmuré la vieille femme. J'ai pleuré après que tu es partie. J'ai été si mauvaise. Viens... J'ai quelque chose à te dire. Quelque chose de très important. » Elle avait attiré Lara contre elle et lui avait chuchoté à l'oreille des mots que celle-ci n'avait pas saisis. Sa voix était inaudible.

La *Master Class* fut une véritable épreuve pour Lara, d'autant qu'elle savait que le stage se déroulerait en partie en public. Elle s'y était préparée très longtemps. Un travail acharné lui avait permis de retrouver une partie de sa souplesse, de sa vélocité et de sa puissance. Pourtant, quelque chose lui manquait qu'elle n'aurait pu définir. Peut-être le cœur, l'âme. Elle n'avait plus la même intensité de jeu, celle qui avait été adulée par les critiques musicaux. La technique était là, par l'habitude et les années de travail. On n'oublie pas si vite... Mais il y avait un défaut dans l'interprétation, une absence d'émotion dans les pièces qu'elle jouait ; et cela devait être si apparent que même Fabrice le remarqua, alors qu'il n'était qu'un musicien amateur. « Ne t'en fais pas, ça reviendra, disait-il pour l'apaiser. Chaque chose en son temps. Et si tu y parviens un jour, je te promets que je sauterai dans la première montgolfière que je vois ! » Pour Lara, la cause était perdue. Plus jamais elle n'aurait ce talent d'interprète, cette sensibilité à fleur de peau qui fait l'excellence d'un pianiste.

Passionné par les compositeurs romantiques et postromantiques, et en particulier Rachmaninov, Michaël Stein n'éprouvait aucune difficulté à communiquer son engouement à ses élèves. Ceux-ci, une quinzaine, passèrent les trois semaines de février dans une ambiance sympathique et feutrée. Logés dans un hôtel particulier de la périphérie de Bâle, ils travaillaient seuls ou avec le maître tous les matins et avaient quartier libre une partie de l'après-midi. Le soir, ils se retrouvaient ensemble. Russes, Suisses, Allemands, Français et Japonais mêlaient leurs conversations en anglais ou en français. Lara sympathisa avec une jeune Japonaise hyperdouée, mais très mal dans sa peau. Lara se retrouvait en elle. Elle lui confia son désarroi. Avec le maître, Lara se montrait très intimidée. Michaël Stein avait quarante-cinq ans, le regard clair et une voix posée, dont le léger accent germanique – quand il parlait anglais ou français – avait un certain

charme. Il possédait une prestance, une aura, qui aurait pu le rendre arrogant. Sa grande simplicité tout au contraire mettait à l'aise. Après une semaine, Lara se laissa aller dans son jeu. Moins crispée, elle retrouvait petit à petit, grâce aux conseils et à la patience du maître, une partie de ses capacités d'interprétation. C'est un miracle, se disait-elle, émue et troublée.

Quelque chose d'autre la troublait tout autant. Les mains de Stein, grandes, larges, aux doigts musclés et nerveux. Elles ressemblaient tellement à celles de Nicholas Segalan. Des mains pour jouer Rachmaninov ou Tchaïkovsky. Elle se rappelait avoir jadis travaillé le troisième concerto pour piano en mi bémol majeur. Un concerto inachevé... Inachevé, comme le trop bref chemin parcouru par Lara et son père. Pourquoi était-il parti aussi vite ? Ensemble, ils avaient partagé tant de moments intenses, quand elle jouait, portée par sa seule présence, dans la pièce sombre aux meubles austères, pendant que Florence, silencieuse, restait dans un coin à les observer.

Ce ne fut qu'à la fin de la *Master Class* qu'elle réalisa combien Michaël Stein et elle étaient attirés l'un par l'autre. La dernière nuit, ils la passèrent ensemble. Sur le quai de la gare, ils promirent de s'écrire. Elle n'y croyait pas beaucoup. De nouveau, la crainte de perdre un être cher la tenaillait et, pour mieux se protéger, elle ne voulait s'engager envers lui.

PLUIE EN FÉVRIER, C'EST DE LA FICELLE. Gris souris est le ciel. Les rats sont là, derrière mon lit. On m'a abandonnée, mon Albert, et j'attends la fin. On m'a abandonnée lâchement aux méchants.

Un homme est venu dans ma maison. Il n'a presque plus de cheveux ! Fa-bri-ce. Il dit qu'il connaît Lara. Je le questionne, je veux tout savoir.

Puis, plus tard, celle-là. Elle prétend qu'elle s'appelle Lara. C'est faux ! Qui est cette personne ? Elle ressemble à ma petite, mais ce n'est pas elle !

Viens, mon Albert, viens me voir. Je suis si seule, et ils sont si brutaux. Quand je dois faire pipi, ils me tirent hors de mon fauteuil et me jettent sur la chaise percée. Ils restent dans ma maison, ils parlent et ils rient. Emmène-moi, Albert, je n'en peux plus. Loin d'ici, dans un pays où tu joueras de l'accordéon. Si on dansait ? Tu veux bien ? Tu te moques de moi ? Pourquoi dis-tu que tu t'appelles Martin ? Martin ? Je ne connais pas de Martin ! Tu as une drôle de peinture sur ton bras, Albert. Une sirène ?

Celle qui ressemble à ma petite ouvre mes armoires. Elle inspecte mes robes, mes châles, mes gilets, mes bas nylon, ma deuxième paire de pantoufles. J'ai de quoi m'habiller pour l'éternité. Quelle fouille-merde, cette femme ! Je vais la mettre à la porte si ça continue.

LARA ÉTAIT EFFONDREE. Antonine ne la reconnaissait plus. Les trois semaines de séparation avait troublé la vieille femme à tel point qu'elle était convaincue que Lara était une étrangère qui faisait brutalement irruption dans son existence. À la dernière visite de Lara, elle la vouvoya, l'appela « Mademoiselle » et finit par lui montrer la porte d'un geste significatif. Autant elle avait accepté facilement la présence d'un inconnu comme Fabrice, autant les visites de Lara tournaient au drame, depuis son retour de Bâle.

Que faire ? Espacer les rencontres ? Subir sans broncher les colères séniles d'Antonine ? Lara suivit le conseil d'un infirmier. C'était celui à qui elle avait un jour parlé devant la porte de service du *Doux Repos*. Il lui proposa de ne plus venir pendant une quinzaine de jours. Après, on verrait... Peut-être cette absence permettrait-elle à la vieille femme de retrouver ses esprits.

Lara ne pensait plus qu'à son nouvel amour : Michaël Stein. Ils s'étaient envoyé des courriels, ils s'étaient téléphoné. Michaël l'encourageait à travailler assidûment son piano. Il serait à Bruxelles dans le courant du mois de mai. On était seulement en mars, et Lara s'impatientait. Elle revoyait Fabrice, lui confiait tout. Il l'écoutait en l'observant de son regard attentif. Il ne parlait jamais de lui. Avait-il une vie sentimentale, des espérances, des regrets ? Chaque fois qu'elle abordait le sujet, il détournait le cours de la conversation.

Après trois semaines, Lara se rendit de nouveau au *Doux Repos*. Antonine se montra indifférente, distante. Elle parla à peine, sinon pour dire à Lara qu'elle lui en voulait parce que celle-ci « avait dit du mal d'elle au bistrot ».

La fois suivante, elle fut passive, presque froide. Elle avait fermé les yeux. Lara, mal à l'aise, sortit après une dizaine de minutes d'un silence pesant. Un autre jour encore, elle dit à Lara qu'il fallait absolument retrouver sa bague, car elle allait bientôt se marier. Quand

Lara demanda avec qui, elle montra du doigt l'infirmier qui passait dans le couloir. Dès que Lara faisait mine de l'embrasser, elle se détournait en disant : « À quoi ça sert ? » Elle recommençait à parler du bistrot, du grand complot dont elle serait victime et des « saletés » qu'avait dites Lara à son sujet. Lorsque celle-ci tentait de la raisonner, Antonine hurlait : « Veux-tu te taire ? »

Lara rencontra le directeur. Lui non plus n'avait pas de solution. Espacer les visites en était peut-être une, mais donnerait certainement à la vieille femme le sentiment d'être abandonnée.

En mai, Michaël Stein passa une semaine avec Lara. Elle lui montra les pièces qu'elle avait travaillées au piano : Chostakovitch, Brahms, Liszt... Il lui donna quelques conseils sur les doigtés, le phrasé. Elle n'avait jamais été aussi épanouie. À Bâle, dit-il, sa maison lui était ouverte. Mais il n'insista pas. Ni l'un ni l'autre ne paraissait vouloir brusquer le cours des événements. D'ailleurs, Lara lui avait fait peu de confidences sur son passé.

Lorsqu'il fut parti, elle repensa à ses conseils : continuer à jouer seule, suivre quelques *Master Classes* qui lui offriraient l'occasion de se perfectionner et de rencontrer d'autres artistes. Puis donner un premier concert ? Elle doutait de tout. Elle ne se sentait pas encore assez confiante pour franchir le pas. Les représentations en public lui remémoraient trop de souvenirs précis : son père – ou plutôt celui qu'elle avait toujours appelé « papa » –, son père dans la salle, au premier rang, le regard fixé sur elle. Ne pas le décevoir, être la meilleure. Toujours la meilleure.

Nicholas Segalan... Antonine. Tout se mêlait. Elle se revit devant l'employé qui lui tendait les documents. « Signez là, Madame... C'est la procédure. » À présent, elle savait. Il n'y avait plus de secret, tout était dévoilé. Mais que de recherches vaines, de pistes douteuses, d'incertitudes, de déceptions, avant d'obtenir les bonnes informations et de pousser enfin la porte du *Doux Repos*... Depuis, plus de trois ans avaient passé. Pourquoi alors en était-elle toujours au même stade, pourquoi n'avait-elle rien dit à Antonine ? Il suffisait de si peu : la serrer dans ses bras, la regarder droit dans les yeux et prononcer la petite phrase.

LLA VRAIE LARA EST REVENUE. Elle veut m'embrasser, mais à quoi ça sert ? Je suis très en colère. Que de temps perdu ! Pourquoi m'a-t-elle abandonnée si longtemps ? Où est mon calepin ? Comment pourrai-je lui expliquer tout ce que je dois dire, alors que les mots ne veulent plus sortir de ma bouche ? Tout était écrit dans le calepin. Tout. Jusqu'au moindre détail. Albert, aide-moi à lui parler. Si tu la connaissais, tu l'aimerais tellement... Je suis si fatiguée. Les restes de moi s'en vont, par petits morceaux. Dormir, dormir... Oh ! ma petite, laisse-moi aujourd'hui... Un autre jour, peut-être.

AVANT QU'IL SOIT TROP TARD, je dois confier à Antonine tout ce que j'ai

sur le cœur, mais je n'y arrive pas. J'attends, j'attends le moment propice. Elle est tellement ailleurs. Nous sommes maintenant « réconciliées ». Elle a dit qu'une fausse Lara était venue la voir. Elle parlait bien sûr de moi. « Démence sénile provoquée en partie par la maladie d'Alzheimer », a diagnostiqué le médecin avec qui j'ai eu un bref entretien. Le cerveau se dérègle, car les neurones meurent peu à peu. « Troubles de la mémoire, de l'orientation, impossibilité de se projeter dans l'avenir, difficultés dans des actions simples et quotidiennes, troubles de raisonnement et de langage, agitation et agressivité. » Ce verdict m'a fait penser à celui qu'a sans doute prononcé le docteur Koulouris à mon sujet, devant mes parents, quand j'étais adolescente. On juge quelqu'un, et ce jugement est déterminant, même s'il n'est qu'humain et donc passible d'erreur. J'ai demandé au médecin si Antonine se rendait compte de son état. J'espérais tellement une réponse négative ! Il est probable qu'au début, elle ait compris que quelque chose n'allait pas bien et qu'elle en ait éprouvé de l'inquiétude. Les angoisses exprimées concernant la perte de différents objets (le calepin, le portemonnaie, l'abat-jour) étaient sans doute significatives des prémices de la maladie. Il paraît que les symptômes d'anxiété disparaissent au fur et à mesure que s'installe le mal. Je souhaite qu'elle termine ses jours dans la sérénité. Je souhaite pouvoir tout lui dire sur ce qui nous concerne si intimement toutes deux. Mais je crains qu'il soit déjà trop tard. Elle ne me voit plus comme avant. Cette « dispute », si on peut l'appeler ainsi, a rompu l'équilibre et nous a éloignées l'une de l'autre. Pour elle, je suis maintenant une étrangère, une inconnue. Elle sourit par habitude, de manière mécanique. Quand je veux la serrer dans mes bras, elle me repousse. Pourtant, elle a parfois des éclairs de lucidité. Pendant mon séjour à Bâle, Fabrice est allé la voir trois fois. C'est étrange, elle a posé beaucoup de questions sur moi, d'une manière presque insidieuse : sur mon enfance, mes parents. Ces questions étaient-elles dirigées ? Sait-elle ? Je ne peux m'empêcher d'imaginer l'in vraisemblable.

Nous avons fêté son anniversaire : quatre-vingt-dix-sept ans. Je lui ai offert un chat en porcelaine, noir et blanc, que j'ai posé sur la seule étagère de la chambre, si haute qu'elle l'aperçoit à peine du lit ou du fauteuil. Le lit, le fauteuil. La chanson de Brel qui me trottait dans la tête, le premier jour où je suis entrée au Doux Repos. C'est si réel. Si affreusement réel...

Le chat en porcelaine, elle l'a appelé Albert. Je n'ai pu saisir si c'était une allusion à son mari ou si elle croyait vraiment qu'il était revenu sur terre sous forme de chat. Tout est confus. Elle mélange les « méchancetés que la fausse Lara a dites sur elle au bistrot », son abat-jour perdu, et les « cerises », c'est-à-dire de petites boules dures qu'elle a aux aisselles. Lorsque je lui demande si je peux revenir la semaine suivante, elle répond : « De toute façon, tu viendras. » Il n'y a pas de reproche dans sa voix. C'est un simple constat. Il y a en elle une infinie lassitude. Je crois qu'elle n'a plus envie de vivre.

Lara lui avait offert un foulard. Elle ne la vit jamais le porter. Peut-être était-il dans une autre chambre, au cou d'une autre vieille. Tout disparaissait si vite, ici.

Même si la pensée d'Antonine était parfois claire, sa parole était devenue pénible : un gargouillis, un mot, un lambeau de phrase. Lara monologuait, sans être certaine d'être suivie. À plusieurs reprises, Antonine lui fit signe d'approcher et lui souffla à l'oreille quelque chose d'incompréhensible.

La vieille femme passait de plus en plus de temps au lit. On ne la mettait dans son fauteuil que quelques heures, pendant l'après-midi. Elle perdait ses dernières forces, ne se nourrissait presque plus, souvent forcée par une aide-soignante qui introduisait dans sa bouche une cuillère pleine.

Les visites de Lara se faisaient plus courtes. Parfois, elle restait à peine dix minutes. Il n'y avait plus grand-chose à dire. Et, quand il n'y avait vraiment plus rien à dire, Lara passait sa main dans les cheveux blancs et clairsemés de la vieille femme. Les yeux d'Antonine se fermaient, sa tête partait vers l'arrière. Lara s'en allait sur la pointe des pieds. Parfois, Antonine émergeait du sommeil pour répondre au petit signe d'au-revoir de Lara.

Lorsque les mots ne venaient pas, Antonine s'énervait. Elle se forçait. Elle fixait de ses yeux glauques le visage de Lara qui l'encourageait, l'approuvait. Lara devinait certaines paroles, d'autres pas. Elle lui tendait le gobelet en plastique, l'aidait à boire. Entre les deux femmes, il n'y avait plus que des gestes, de tout petits gestes.

Lara se rappelait les paroles d'Antonine, les dictons dont elle aimait parsemer la conversation : « Il vient toujours un jour qui n'est pas encore venu. » « Il faut laisser pleuvoir. » Ou : « Qui attend n'a point hâte. » Mais la hâte, Lara en avait, à présent. Elle ne pouvait

plus attendre !

Un mercredi du mois d'août, Lara eut la curieuse sensation qu'Antonine mourrait dans son sommeil. Qu'elle n'aurait ni peur ni mal. Les doigts tremblants de la vieille femme pianotaient sur la tablette attachée au fauteuil. Les paupières étaient lourdes. Un bas tire-bouchonné dévoilait un mollet squelettique, un bout d'os. Lara l'aida à boire. « Bon... », parvint à prononcer Antonine. Les yeux se fermèrent, les doigts cessèrent leur pianotement involontaire. La tête reposait sur le dossier, la bouche béante.

Elle revit Fabrice. Il était toujours aussi attentionné envers elle. Elle ne pouvait s'empêcher de lui parler de Michaël Stein. Il lui posait des questions sur le grand pianiste, se moquait gentiment d'elle. Elle n'avait quasiment plus reçu de nouvelles de Gérald. Elle savait seulement qu'il était à l'étranger.

– J'ai rencontré quelqu'un, lui dit Fabrice, un soir.

Ils s'étaient donné rendez-vous dans la taverne où ils avaient leurs habitudes.

Elle le regarda avec stupéfaction. Pour elle, Fabrice avait toujours été une personne différente, un être un peu asexué, quelqu'un que l'amour ne peut atteindre. Il manifestait un tel engouement pour ses nombreuses occupations – la peinture, la sculpture, les livres, les montgolfières – que toute vie sentimentale semblait exclue.

Elle lui posa des questions. Il resta un peu évasif, puis brutalement, avec la fougue naïve de certains timides, il dit :

– Ce n'est pas ce à quoi tu t'attends, Lara...

– Quoi, c'est un monstre ? lança-t-elle en riant. Non... laisse-moi deviner. Une montgolfière top model ?

Il resta grave.

– Il s'appelle Jean-Philippe, et il a vingt-cinq ans.

Elle demeura sans voix. Elle l'avait soupçonné d'être un peu amoureux d'elle ou avait envisagé d'autres scénarios – un besoin immodéré de rester un célibataire endurci ou, encore, une liaison secrète avec une femme mariée –, mais jamais, au grand jamais, elle n'avait eu à l'esprit qu'il puisse être homosexuel.

– Tu me le présenteras, n'est-ce pas ? demanda-t-elle.

Il acquiesça, avec un énorme soulagement. Cette confession, il l'avait sans doute sur le bout de la langue depuis le début de leur rencontre, plus de deux années auparavant. Elle lui prit la main, sourit.

– Je suis heureuse pour toi, Fabrice. Si heureuse.

Comme souvent, les larmes lui montèrent aux yeux.

- Pourquoi ne me l’as-tu pas dit plus tôt ?
- Quoi ? Que j’étais... ?
- Oui.
- Je ne me sentais pas prêt.

La nuit, chez elle, la phrase de Fabrice lui revint comme un leitmotiv : « Je ne me sentais pas prêt. » Et elle, quand le serait-elle ? Quand donc aurait-elle le courage de dire à Antonine la toute petite phrase qu’elle se répétait si souvent ? Pourquoi en était-elle incapable ? Par peur de la perdre ? Comme elle avait perdu Gérald ? Comme elle avait perdu Florence et Nicholas Segalan, le soir où elle leur avait crié qu’elle se doutait de sa véritable identité par rapport à eux ?

L’aveu à Antonine ou le silence. Une décision qu’elle seule était habilitée à prendre. En toute liberté. Et c’est justement cette liberté absolue qui lui semblait un poids écrasant, un bâillon sur la bouche, une prison.

Elle ne parvenait pas à s’endormir. Elle alluma, prit un roman. Soudain, la lumière s’éteignit. Elle se leva dans le noir, s’empara d’une lampe-torche, vérifia les plombs. Rien d’anormal. La rue était sombre. Sans doute était-ce une panne générale. Elle alluma une bougie et se mit à lire. Mais toutes ses pensées allaient vers Antonine. Demain, elle irait la voir et lui dirait la vérité. La bougie, consumée, venait de s’éteindre.

« JE VOUS LAISSE », MURMURA L'HOMME.

En silence, il quitta la pièce.

Antonine reposait calmement. Son visage blême était serein. Ses paupières, closes. Une bande lui emprisonnait le menton. Elle tenait une rose rouge entre ses mains croisées. Ses cheveux étaient peignés avec soin. Elle portait la robe d'une autre, mais peu importe, c'était une belle robe : bleue, avec des motifs roses, de longues manches et un col en dentelle. À l'annulaire gauche, l'alliance dorée semblait trop large.

Lara s'approcha à pas lents.

– Bonjour, Antonine, dit-elle.

Elle attendit un peu.

– Vous allez bien ?

Il n'y eut pas de réponse. Elle tendit le bras vers la rose. Elle vérifia que les épines ne pénétraient pas dans la chair d'Antonine. Elle posa sa main à plat sur le front de la vieille femme. Machinalement, dans un geste qui paraissait ne jamais devoir s'arrêter, elle se mit à caresser les fins cheveux blancs. Son cœur, qu'elle avait senti battre à la volée en entrant dans la pièce, s'apaisait et retrouvait un rythme normal. Elle se pencha, baisa le front, s'approcha de l'oreille d'Antonine.

– J'avais tant de choses à te dire, grand-mère...

Elle resta encore un moment immobile.

– J'avais tant de choses à te dire, grand-mère, répéta-telle. C'est moi, Lara, ta petite-fille... M'entends-tu, grand-mère ? Tu ne me crois pas ? Mais j'ai les preuves ! Je les avais déjà, le premier jour où je t'ai rencontrée. Ce n'était pas un hasard, tu sais. J'ai mis tellement de temps à te retrouver. Quand j'ai su que je n'avais plus personne à part toi, puisqu'Albert n'était plus et que ma vraie mère, Clara, était décédée, je t'ai d'abord cherchée sous ton nom de jeune fille : Lemarchand. Mais c'était sous ton nom d'épouse, Somers, celui d'Albert, que tu avais été inscrite au *Doux Repos*. Une erreur administrative, sans doute... J'ai menti au directeur, au petit moustachu dont tu aimais te moquer. Je lui ai fait croire que j'étais

une brave bénévole qui se dévoue pour les autres. Je savais très bien que tu étais ma grand-mère. J'ai caché ça à tout le monde. Même à Gérard, même à Fabrice. Je savais que tu étais ma grand-mère parce que c'était inscrit sur les documents que j'avais obtenus après l'accident et qui en disaient encore plus long que ceux trouvés dans le bureau de Nicholas, après sa mort... Lara, née le 9 mars 1973, adoptée à l'âge de deux mois par Nicholas et Florence Segalan, sans enfant. Père inconnu. Mère : Clara Somers, décédée le 5 octobre 1973 à l'hôpital Érasme. Causes du décès : overdose. Clara Somers. C'était ta fille, grand-mère, et celle d'Albert. Ma maman. Elle voulait me garder, mais elle avait tellement besoin d'argent. Cela, grand-mère, je l'ai appris le lendemain du jour où Nicholas et Florence sont morts dans l'accident. Un ambulancier m'a appelée. Il désirait me voir à tout prix. Sais-tu ce qu'il m'a dit, grand-mère ?

Elle s'interrompt. L'homme était là, derrière elle. Elle l'implorait du regard. « Laissez-moi encore un instant... »

– Sais-tu ce qu'il m'a dit ? poursuivit-elle, mais seules ses lèvres bougeaient. Quand mon « papa », Nicholas Segalan, était dans l'ambulance, agonisant, le visage atrocement brûlé, il a pu encore prononcer quelques mots. Il voulait que je sache à quel point il m'aimait. Que je sache aussi qu'il avait honte de m'avoir achetée à ma vraie mère. Il l'avait soudoyée, il lui avait proposé de l'argent, une très grosse somme... Et elle a fini par signer tous les papiers qu'il lui donnait. L'adoption s'est déroulée sans aucun problème. C'était simple : Clara Somers, ma mère, renonçait à tout. L'a-t-elle regretté par la suite ? Peut-être... Personne n'en saura rien. À part toi, grand-mère ? S'était-elle confiée pendant les quelques mois qui lui restaient à vivre ? Dis-moi, je veux savoir !

La main d'Antonine dans la sienne, Lara suppliait. Elle ne réalisa pas tout de suite que l'employé l'avait prise par le bras et conduite hors de la chambre froide du funérarium – loin des rangées de tiroirs bien alignés, dont l'un accueillera le corps sans vie d'Antonine – vers une petite chapelle où étaient allumés quelques cierges. Elle n'était pas croyante, mais elle resta un temps infini debout devant la chapelle. Même si Antonine n'avait jamais su que Lara était sa petite-fille, elle l'avait aimée avec autant de force. Et, si Lara n'avait peut-être pas eu de réponse à ses nombreuses questions, elle éprouvait néanmoins un immense soulagement.

L IL ÔTA SON TABLIER BLANC, plongea les mains sous l'eau froide.

Longuement, il les savonna. Il aimait ce contact du savon après le travail. Il avait toujours eu la sensation bizarre que s'il n'accomplissait pas quotidiennement ce geste, il continuerait à porter sur lui – sur ses mains – l'odeur des vieux.

La veille, il avait fallu vider trois chambres des effets de pensionnaires décédés. Comme plusieurs membres du personnel étaient absents, le directeur lui avait demandé de le faire. Ce n'était pas son boulot, pourtant ! Il était infirmier, lui ; pas femme de ménage !

Il se regarda dans le miroir des toilettes. Il se trouvait un peu trop gros. Trop de ventre, en tout cas. Comme toujours, son regard s'arrêta sur le tatouage de son bras gauche : une sirène. Il l'avait fait tatouer quand il avait dix-huit ans.

Il retira son pantalon blanc, le suspendit, comme le tablier, au crochet d'un placard qu'il verrouilla. Puis il enfila son jean, son pull, sa veste. Six heures du matin. Il n'aimait pas faire les nuits. Surtout une comme celle-là. Il n'avait pas arrêté de penser à la femme. Il savait qu'elle s'appelait Lara Segalan parce qu'un jour, des années auparavant, il l'avait vue à la télé et en photo dans le journal. À plusieurs reprises, il l'avait croisée dans les couloirs du *Doux Repos*. Elle s'arrêtait toujours devant la même porte : celle d'Antonine Somers. Antonine Somers... Une des chambres qu'il avait dû vider la veille. D'abord la garde-robe : les gilets, les pantoufles, les quelques robes démodées dont certaines n'appartenaient sans doute même pas à la vieille dame. Puis les décorations aux murs – la photo d'une jeune femme, cette Lara Segalan, justement – et les rares bibelots : un chat en porcelaine, des fleurs séchées, un petit oiseau en plâtre, un gros réveille-matin qui faisait tic-tac. Ensuite, la commode : un portemonnaie noir bien caché dans une boîte de Kleenex (ils en ont parfois de ces idées, les vieux !), une paire de bas nylon, des

mouchoirs, deux billets de banque enfoncés dans une bouteille en plastique, des élastiques, une bobine de fil et des aiguilles, des rubans de couleur, un paquet de Petit-Beurre.

C'est le paquet de Petit-Beurre qui l'avait intrigué. Il était tout déformé, comme si on avait voulu le bourrer. Il l'avait ouvert. Le paquet contenait deux biscuits moisis, une liasse de papiers, la photo d'une jeune fille, un calepin et un stylo. Pourquoi avait-il eu le réflexe stupide d'emporter le tout et de rentrer chez lui, après son travail, comme si de rien n'était ? Pourquoi ne pas avoir placé les documents et le calepin dans la caisse contenant les bibelots et les objets divers, qui serait ensuite transmise à la direction, comme après chaque décès ?

Rentré chez lui, il n'avait pu s'empêcher de parcourir les documents et les notes du calepin. Quelle histoire... Il n'y comprenait rien. On ne voit ça que dans des films, s'était-il dit. C'était incroyable ! Il n'aurait jamais dû se mêler de choses qui ne le regardaient pas ! S'il en parlait au directeur, celui-ci lui reprocherait une faute grave. Ou alors, il lui dirait en lissant sa moustache dans un geste qui lui était familier : « Enfin... Martin ! Comment avez-vous pu agir de la sorte ? C'est inexcusable ! » Que faire ? Comme l'infirmier était un homme simple, il lui sembla évident que le plus simple moyen de réparer son erreur, son indiscrétion, était encore de l'avouer. Sinon à son supérieur, du moins à celle dont il avait un jour aperçu la photo dans un journal.

L'ENTERREMENT D'ANTONINE SOMERS eut lieu dans la plus discrète intimité. Le cercueil fut transporté du funérarium au cimetière d'Ixelles. Il faisait beau ce jeudi-là. Parmi les rares personnes qui se trouvaient devant la tombe, Lara n'en reconnut aucune à part un homme qu'elle avait déjà aperçu au *Doux Repos*. Qui était-ce ? Ah oui, un infirmier... Pendant que le cercueil descendait dans la fosse, Lara avait fermé les yeux. Elle revoyait le visage d'Antonine, la première fois qu'elle l'avait rencontrée : le nez un peu fort, la bouche charnue, les yeux sombres derrière les verres épais... Ma grand-mère. Maintenant, il était trop tard pour le lui dire. Quelle idiote elle avait été ! À vouloir trop se protéger, elle avait tout perdu. Une existence inaboutie. Une œuvre inachevée. C'était une leçon pour l'avenir. Avec Michaël, elle avait déjà trop hésité. Il ne l'attendrait pas éternellement. Elle *devait* absolument accomplir le premier pas et partir pour Bâle sans tarder.

– Madame, entendit-elle dans son dos.

Elle se retourna. L'infirmier du *Doux Repos* lui faisait face.

– J'ai ceci pour vous.

Il lui tendait une grosse enveloppe.

– C'était dans la chambre de madame Somers. J'ai tout mis dans cette enveloppe. Le contenu se trouvait dans un paquet de Petit-Beurre. Je l'ai pris et... je sais, j'ai eu tort, mais c'est trop tard, maintenant...

Il se confondait en explications, en excuses. Lara, perdue, ne comprit pas tout de suite. Un paquet de Petit-Beurre ? Que lui voulait cet homme ?

Il s'inclina, s'éloigna. Elle avait pris l'enveloppe. Elle le regarda qui marchait à grands pas, le buste penché. Comment s'appelait-il encore ? Martin ? Elle se rappela la première fois qu'il lui avait parlé, devant la porte de service du *Doux Repos*. Martin... L'homme au tatouage de sirène. Et que lui avait-il dit par la suite ? Une phrase qui vous frappe parce qu'elle sonne bizarrement mais, quand on veut la retrouver, elle a disparu.

Seuls les fossoyeurs étaient encore là. Lara avança à pas lents entre les tombes. Elle avait ouvert l'enveloppe. La photo d'une jeune fille au dos de laquelle était écrit un nom – Clara Somers – lui apparut. Les yeux étaient sombres, les cheveux légèrement bouclés. Les traits étaient semblables à ceux de Lara, au même âge. Elle compulsa les documents. Un acte de naissance : le sien. Une attestation de son adoption, à l'âge de deux mois, par le couple Segalan. Un acte de décès : celui de Clara Somers, le 5 octobre 1973. Ces documents avaient dû parvenir à Antonine après la mort de Clara, à l'hôpital. Mais pourquoi les avait-elle conservés – et même cachés – dans sa chambre du *Doux Repos* ? Elle glissa les documents dans l'enveloppe. Ses doigts tremblaient tellement que le calepin s'en échappa. Elle reconnut celui qu'elle avait offert à Antonine et que celle-ci avait prétendu avoir perdu. Antonine cachait parfois si bien les choses qu'elle-même ne les retrouvait plus !

Elle se pencha pour ramasser le calepin dont les pages étaient recouvertes d'une écriture d'institutrice, aux lettres déliées et tremblantes.

Pour ma petite Lara

Lara, je suis si heureuse maintenant. J'aurais dû te chercher, mais je ne l'ai pas fait. Tu es enfin là, près de moi. Je t'attendais, Lara... Il est temps que je te dise tout. J'ai su que tu étais mienne dès l'instant où on est venu m'apporter des papiers qui portaient ton nom et que j'avais déjà reçus il y a des années. Je t'ai bien regardée ce jour-là, pour trouver dans tes traits les miens, du moins une ressemblance, un air de famille. Nous avons les mêmes yeux. Lara... Enfant de mon propre enfant, chair de ma chair.

Les mots se brouillèrent à travers les larmes de Lara.

Je connaissais ton nom avant que tu viennes me voir. Clara, ma fille, m'a tout raconté, une semaine après qu'elle t'avait donnée à ces gens. Ils s'étaient arrangés pour lui offrir beaucoup d'argent. Elle a tout accepté. Je lui avais dit que si elle ne voulait pas de son enfant, je pourrais, moi, le garder. Elle a refusé en m'insultant. Jamais je ne l'avais vue dans cet état. L'homme avec ses bottes de cow-boy l'accompagnait. Ils sont partis en claquant la porte. Elle était si impatiente avec toi, Lara ! Elle criait quand tu pleurais, elle te secouait comme un prunier. Il paraît que c'est très mauvais de bousculer les bébés. Je suis sûre qu'elle était malheureuse. Le jour où elle est venue avec l'homme aux bottes de cow-boy, je l'ai suppliée de ne pas te donner à ces gens. Pardon, Lara... Je m'en veux tellement. Si j'avais trouvé les mots justes, elle t'aurait gardée auprès d'elle. Elle serait redevenue comme avant et t'aurait élevée en bonne mère. Des semaines plus tard, elle est revenue me voir. Elle était très énervée, elle n'arrêtait pas

de crier : « On m'a volé mon bébé ! On m'a volé ma petite Lara ! » Elle accusait sa voisine, une Roumaine. Elle avait même déposé une lettre à la Police pour la dénoncer. Croyait-elle ce qu'elle disait ? Même pas... Elle savait bien que son bébé n'avait pas été volé et qu'elle-même l'avait donné contre de l'argent. Je lui ai dit qu'elle était folle, qu'elle devait se calmer. Avant de partir, elle a exigé que je lui laisse toutes mes économies. J'ai obéi. C'est la dernière fois que je l'ai vue. Quelques mois après, on m'a annoncé qu'elle était morte, à l'hôpital. Il ne me reste plus qu'une seule photo d'elle, à seize ans. Elle est pour toi, Lara.

Après sa disparition, j'ai pensé aller à la rencontre de ceux qui étaient devenus tes parents. Mais je n'ai pas osé.

Je t'ai menti, Lara, en disant que je n'avais jamais eu qu'un seul enfant, Cyprien. Tu le sais, maintenant. Clara était de neuf années sa cadette. Je l'ai eue si tard... Albert et moi, nous n'osions plus y croire.

Lara, ma petite-fille chérie, je t'ai enfin retrouvée. Tout est bien. Je pourrai partir en paix. J'aurais dû te confier tout ceci, mais c'était trop dur. J'avais peur que tu sois fâchée, j'avais peur de te perdre.

Ma petite-fille, tu trouveras, dans un garde-meuble, au numéro 91 de la chaussée de Ninove, le piano qu'Albert possédait jadis. Il est à toi, Lara. En souvenir de ton grand-père.

Ta grand-mère Antonine

Quand elle eut fini de lire, elle referma le calepin. Elle pleurait sans retenue, sans même plus se cacher des passants qui la croisaient, dans la rue animée, pleine de cafés d'étudiants. Un garçon la bouscula. Elle fit un petit geste de la main, comme pour s'excuser. Perdue parmi ces gens insouciantes et joyeux qui se pressaient sur le trottoir, se hêlaient, attendaient sous l'abribus, elle continua à marcher comme un automate. Ainsi, Antonine avait toujours su... Dès le début ou presque ! En tout cas, à partir du moment où un employé du *Doux Repos* lui avait remis les documents officiels qu'elle possédait déjà depuis si longtemps, bien avant d'être placée en maison de retraite. Elle avait sans doute tout de suite fait le rapprochement entre les noms qui y étaient inscrits et celui de Lara. Celle-ci se souvint du jour où la vieille dame avait tellement insisté pour que Lara lui répète son nom de famille. Il y avait peut-être eu un indice supplémentaire : la ressemblance frappante entre Lara et sa mère, Clara. Mais pourquoi Antonine n'avait-elle pas tenté de retrouver sa petite-fille plus tôt puisqu'elle connaissait le nom de ses parents adoptifs ? Quel temps perdu... Pourquoi les événements n'étaient-ils jamais en concordance ? Comme toujours, on arrivait soit trop tôt, soit trop tard... Et pourtant, qu'importait, à présent ? Lara était libre. Libre d'aimer sans retenue. Elle allait téléphoner à Michaël et lui proposer de le rejoindre à Bâle. Devant elle, un panneau publicitaire vantant un déodorant montrait deux très jeunes gens enlacés – une fille et un

garçon –, le torse nu. Ève et Adam. Alors, elle se rappela soudain la phrase de l'infirmier Martin : « Consacrer son temps à quelqu'un qu'on ne connaît ni d'Ève ni d'Adam, c'est formidable... » Elle s'était consacrée à Antonine, soit, mais aurait-elle agi de même si celle-ci n'avait pas été sa grand-mère, mais une parfaite inconnue ? Très probablement. Leur lien étroit avait été avant tout tissé par la tendresse, l'amitié et l'amour.

Elle serra le calepin contre sa poitrine, prit une profonde inspiration et se fondit dans la foule qui se pressait dans la rue baignée de lumière.

Derniers titres parus dans la collection Sméraldine

Line ALEXANDRE, *Mère de l'année !*
Luc BABA, *Les sept meurtrières du visage*
Isabelle BARY, *La vie selon Hope*
Laurence BERTELS, *La solitude du papillon*
Éric BRUCHER, *Colombe* (Prix Sander Pierron 2012)
Manu CAUSSE, *L'eau des rêves*
Mélanie CHAPPUIS, *Maculée conception*
Daniel CHARNEUX, *Comme un roman-fleuve*
Laure Mi Hyun CROSET, *Polaroïds*
(Prix Ève 2012 de l'Académie Romande)
Geneviève DAMAS, *Si tu passes la rivière* (Prix Rossel 2011,
Prix des cinq continents de la Francophonie 2012)
Kyra DUPONT TROUBETZKOY, *Le hasard a tout prévu*
Véronique EMMENEGGER, *Cœurs d'assaut*
Luc-Michel FOUASSIER, *Fragments d'un fait d'hier*
Joël GLAZIOU, *Ce fut une messe... en forme de corrida*
Françoise HOUDART, *Les profonds chemins*
Claudine HOURIENT, *Une aïeule libertine*
Alexandre JANVIER, *La vie de mes rêves*
Françoise LALANDE, *Nous veillerons ensemble*
sur le sommeil des hommes
Aurelia Janee LEE, *L'arbre à songes*
Françoise LISON-LEROY, *Les pages rouges*
(Prix quinquennal Marguerite Van de Wiele)
Françoise PIRART, *Sans nul espoir de vous revoir*
Anne-Frédérique ROCHAT, *Le sous-bois*

Toutes nos nouveautés et notre actualité
sur www.wilquin.com

Imprimé en Union européenne
ISBN 978-2-88253-472-9
D/2013/6344/18



Françoise Pirart

Sur l'océan de nos âges

Lorsque Lara fait la connaissance d'Antonine au *Doux Repos*, la dame affiche quatre-vingt-quinze printemps, une santé de fer et une sacrée dose d'humour teintée de sarcasme.

« On m'a dit que j'étais vieille ! » s'insurge Antonine. Et de conclure son monologue intérieur sur le quotidien dans la maison de retraite par un constat fataliste, presque amusé : « On meurt beaucoup ici. »

Entre la rude Wallonne qui a traversé toutes les guerres et Lara, la jeune pianiste si troublante, une amitié indéfectible va éclore. Trois années de conversations, de confidences mutuelles dans la douceur des gestes et le secret des silences.

Mais en vérité qui est Lara ? Qui est cette musicienne surdouée, fragile au point d'avoir renoncé à une carrière hors du commun ?

Auteur de nouvelles et de plusieurs romans (notamment Sans nul espoir de vous revoir chez le même éditeur), FRANÇOISE PIRART prête aussi sa plume à ceux qui souhaitent laisser un témoignage de vie. Elle enseigne dans une école d'alphabétisation à Mons en Hainaut.



€ 19.-